3 1761 04246 2994

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ptrarquesaviee00finz

25

607-

PÉTRARQUE

493
Yfi

G. FINZI

PÉTRARQUE

SA VIE ET SON ŒUVRE

Traduit avec l'autorisation de l'auteur

PAR

Mme THIÉRARD-BAUDRILLART

PRÉFACE DE PIERRE DE NOLHAC

99222
27/10/0

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1906

Tous droits réservés.

LIBRARY
JAN
5
1932
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

La France a toujours entouré de tendres soins la mémoire de Pétrarque. Elle s'est partagé avec l'Italie le devoir d'honorer le poète de Vaucluse, qui a lui-même partagé sa vie entre les deux pays latins. Nulle part mieux que chez nous n'a été goûté l'œuvre lyrique de celui que notre Lamartine appelait « le plus accompli des poètes de sentiment ».

L'histoire de son temps et de sa vie doit beaucoup, d'autre part, aux recherches de nos érudits, qui se sont multipliées de nos jours, du livre d'Alfred Mézières à ceux d'Henry Cochin. Nous avons intérêt cependant à posséder en notre langue un bon livre comme celui de Giuseppe Finzi, qui donne un résumé biographique écrit au point de vue italien.

Beaucoup d'esprits, chez nous, en sont demeurés au jugement de nos pères, qui ne

voyaient en Pétrarque que « l'amant de Laure » et composèrent, à ce sujet, tant de dissertations aujourd'hui oiseuses. Elles eurent leur dernier écho aux fêtes de 1904, en Avignon, à l'occasion du sixième centenaire de la naissance de Pétrarque; il y fut surtout parlé de la belle Provençale qu'il aima d'un amour si profond et si rare et que les chants du *Canzoniere* ont faite immortelle. Aux fêtes d'Arezzo, aux « commémorations » qui se multiplièrent en Italie à la même époque, Pétrarque fut honoré de tout autre façon. Son pays célébra à la fois le plus grand de ses poètes lyriques et l'un des précurseurs de son unité, celui qui, le premier de ses hommes illustres, a été un Italien au sens moderne du mot.

∴

Un poète s'est trouvé, au XIVe siècle, qui a vécu une vie errante et passionnée, conduit par les événements et plus encore par son inquiétude d'esprit, dans les pays les plus différents, à travers toutes les études et tous les livres, qui a promené dans le monde, comme d'autres devaient le faire après lui, sa renom-

ée et sa mélancolie, et qui, en tout lieu et toute sa vie, a aimé, désiré et glorifié son Italie. Alors que Dante, son aîné, se jugeait en exil hors de Florence, Pétrarque, sur le sol italien, se sentait partout chez lui. Écoutons-le, quittant la France et apercevant, au passage des Alpes, les plaines de son pays :

« Je te salue, terre sacrée, bénie de Dieu, favorable aux bons et terreur des méchants : tu es la plus noble terre, la plus fertile et la plus belle ; ceinte de tes deux mers, fière de tes montagnes fameuses, séjour de l'héroïsme et des lois, maison des Muses, l'art et la nature te font maîtresse du monde. A ma vie fatiguée accorde le repos qu'elle désire et la place de mon tombeau. Du haut de l'Alpe couverte de forêts, j'ai la joie de t'apercevoir, ô mon Italie ! Derrière moi s'enfuient les nuages ; du ciel serein me souffle au visage un vent suave : c'est l'air italien qui m'accueille de sa caresse. Je reconnais la Patrie ; ô ma mère, gloire du monde, je te salue ! »

Ces vers, d'un accent si moderne, sont en latin, comme une partie — et la moins connue — des plus beaux vers de Pétrarque. Mais c'est un chef-d'œuvre de la lyrique italienne, que

cette admirable canzone *Italia mia*, qui pleure les malheurs de la patrie, flétrit les divisions des peuples italiens, les appelle à l'union, à la gloire, à l'indépendance. Ce n'est pas en vain qu'un des nôtres l'a nommée « *la Marseillaise* de l'Italie ». Aux temps vaillants et douloureux de la servitude, sous le joug de l'Autriche, alors que les âmes se préparaient pour la liberté, on récitait ce poème, on le chantait, on le commentait avec passion; et c'était le vieux Pétrarque, par son chant fait pour les ancêtres, qui formait et enflammait les jeunes héros.

Ces souvenirs furent rappelés avec éloquence en 1874, aux solennités de Vaucluse. Le diplomate, qui était alors le chevalier Nigra et qui représentait à Paris l'Italie définitivement unifiée, convié par le Comité français à dire ce qu'était Pétrarque pour son pays, exprimait ainsi le sentiment universel des Italiens :

« Nous sommes devenus sages, parce que nous avons beaucoup souffert. Eh bien! pendant la durée de nos malheurs, savez-vous quelle était en Italie la meilleure et, après Dieu, la seule consolation de tous ceux qui souffraient, de tous ceux qui pensaient, de tous ceux qui espéraient? L'Italie a vécu, pensé, espéré pour

des siècles, avec ses grands poètes, ses artistes, ses savants. C'est dans la *Divine Comédie* de Dante et dans les chansons de Pétrarque que les générations qui nous ont précédés ont puisé tantôt l'espérance, tantôt l'encouragement, toujours la consolation... Les nations, comme les individus, ne vivent pas seulement de réalité, elles vivent aussi d'idées et d'imagination ; nos poètes, et Pétrarque surtout, à défaut de la réalité absente, nous donnaient, comme précieuse compensation, l'éternel idéal. »

Et voilà pourquoi, lorsque l'Italie célèbre Pétrarque et s'honore du génie du poète, elle y met toujours quelque chose de son cœur.

∴

Il y a encore un autre Pétrarque, et le plus grand. Celui-là appartient moins à l'Italie qu'à l'humanité tout entière. C'est le premier humaniste et l'initiateur de la Renaissance.

Pétrarque, de son vivant, a été moins fameux pour ses poésies italiennes — lues seulement par les femmes, disait-il, — que pour l'énorme production de ses œuvres latines, qu'on ne lit plus, mais dont l'influence a été immense. C'est

pour les avoir écrites qu'il a été couronné au Capitole, recherché des Papes et des princes, et salué comme le maître universel par le monde civilisé de son temps.

Épris dès son enfance, par goût d'artiste, de la forme littéraire des Anciens, il avait peu à peu compris leur âme. Il avait consacré sa vie à recueillir leurs ouvrages, épars dans les bibliothèques monastiques et où l'on ne cherchait guère avant lui que des exemples de grammaire pour le latin du temps. Pétrarque eut pour maîtres de sa vie morale Virgile, Cicéron Tite-Live, qui tous lui parlaient de la gloire d Rome ; il les relisait sans cesse, s'efforçait à les bien pénétrer. Il vivait avec eux, disait-il lui-même, comme avec des contemporains et des amis.

Ainsi il a retrouvé, dans l'étude des manuscrits, l'antiquité romaine oubliée ou défigurée avant lui. Il a fait partager à une légion de disciples l'enthousiasme qu'il ressentait pour les livres des Anciens ; il a délivré la pensée littéraire des entraves de la scolastique. Philosophe, moraliste, historien, polémiste et poète, il n'a pas seulement contribué à rendre au monde cette forme raffinée de l'activité humaine qu'est

la littérature classique ; il a orienté les intelligences vers des conceptions nouvelles et a préparé pour plus tard, à des pensées plus fortes que la sienne, le moyen de s'exprimer aisément.

A l'origine de ce mouvement, unique dans l'histoire, qui s'appelle la Renaissance, sur toutes les voies, dans toutes les directions, on rencontre Francois Pétrarque ; et, plus on l'a étudié au siècle dernier, plus son rôle est apparu fécond et libérateur.

Pétrarque est donc du petit nombre d'esprits auxquels, sans le savoir, nous devons tous quelque chose de notre vie intellectuelle. Il faut juger sa grandeur à celle des idées qu'il a fait revivre et dont l'Europe n'a pas encore, après des siècles, cessé de nourrir sa pensée. N'est-il pas admirable que ce soit un poète, un beau poète d'amour, qui lui ait fait ce don merveilleux ?

PIERRE DE NOLHAC.

PÉTRARQUE

SA VIE ET SON ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE, 1304-1326

Passage de l'Arno. — La famille de Pétracco à Pise. — Le petit Francesco et Dante. — Il manque pour la seconde fois de se noyer. — Pétrarque à Carpentras. — Premier voyage à Vaucluse. — Goût persistant des belles-lettres. — Pétrarque étudiant à Montpellier. — Aversion pour l'étude du droit. — Mort des parents de Pétrarque.

Sur la fin de février 1305, la modeste famille d'un exilé florentin quittait Arezzo, son lieu d'exil, pour se réfugier dans la terre d'un aïeul à Ancise, à quatorze milles de Florence. Un jeune homme robuste chevauchait avec le cortège, et portait sur ses épaules, soutenu par un gros bâton, un bambin de sept mois bien enveloppé

de ses langes. Ce moyen peut sembler un peu étrange et ridicule, maintenant que nous avons tant de meilleurs moyens de transports; mais ce bambin parvenu à l'âge d'homme et à la célébrité, se le rappelait avec complaisance, reconnaissant de la sollicitude maternelle qui avait de cette façon empêché que les bras grossiers du porteur rustique, dans l'incommodité du voyage à cheval, n'étreignissent trop son tendre corps.

La petite troupe arriva ainsi sur la rive de l'Arno, mais en passant le gué, le cheval tomba, entraînant avec lui le cavalier, et ce fut miracle que celui-ci put s'en tirer sain et sauf avec le fardeau qui lui avait été confié, sans autre dommage que l'épouvante générale. Cet enfant, qui encore au maillot faisait un si dur essai des accidents de la vie, était François Pétrarque [1].

Conçu pendant l'exil, à Arezzo, où les *Blancs* de Florence s'étaient réfugiés après les premières terreurs du bannissement et dans les premiers espoirs de la revanche, il était né en mettant sa mère en grand danger, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1304, au moment même où son père, ancien secrétaire des Riformagioni, expo-

1. Cf. Petracco. *Fam. Déd. à Socrate.*

sait sa vie dans l'entreprise inutile de Lastra pour reconquérir sa patrie. Compagnon et ami de Dante, Petracco, banni aussi, partagea avec lui les chagrins, les projets, les luttes du récent exil. En 1302 il avait été condamné à avoir la main coupée et à mille livres d'amende. Parmi les proscrits il devait être l'un des plus considérables, car pour essayer d'ôter à cette condamnation l'apparence même de ce qu'elle avait d'odieux, les Noirs aggravèrent sa faute en l'accusant injustement de faux en acte privé, et d'autre part les *Blancs*, ses compagnons d'exil, le déléguèrent comme leur représentant auprès du cardinal de Prato que le Pape envoyait à Florence comme pacificateur.

La famille proscrite resta environ sept ans à Ancise, consolée par la naissance de deux autres enfants dont l'un mourut jeune. Quelques témoignages font croire que Pétrarque aurait eu aussi une sœur nommée Selvaggia, mais il n'y fit jamais aucune allusion. En attendant Petracco n'avait cessé de mettre tout en œuvre pour rentrer dans sa patrie ; en 1308 sa grâce lui fut offerte moyennant une amende honorable, mais il la refusa ne voulant pas, pensent les biographes, se risquer à retourner à Flo-

rence tant que ses ennemis y seraient tout puissants. Il est plus probable que les conditions du pardon lui parurent, aussi bien qu'à Dante, trop humiliantes. En 1311, la descente attendue d'Henri VII de Luxembourg ranima les espérances des proscrits florentins, et certains biographes assurent que Petracco se résolut à demeurer à Pise, qu'il y appela sa famille pour y attendre l'Empereur et les événements; mais à la fin de 1313, il aurait quitté cette ville lorsque la mort d'Henri eut déçu son attente.

Quelque incertains et contradictoires que soient les souvenirs laissés par Pétrarque sur cet épisode lointain de sa vie, ils nous font supposer que sa famille se transporta à Pise plutôt à la fin de 1310 ou au commencement de 1311; et comme elle n'y demeura pas beaucoup plus de sept mois, son départ pour Avignon doit se placer à la fin de 1311 ou au commencement de 1312, et non à la fin de 1313, après la mort d'Henri qui survint le 24 août de cette même année [1].

La tradition généralement adoptée veut que Pétrarque fréquentât déjà à Pise l'école de Con-

1. *Lettera ai posteri*, déd. à *Socrate*. *Senili*, X, 2. P. Paganini, *Della relazione di Franc. Pet. con Pisa*, Lucques, 1881.

venevole de Prato, mais elle n'est appuyée d'aucun témoignage sérieux. Dans cette courte période de sa vie d'enfant, rien à notre connaissance n'est à signaler sinon qu'il vit une fois Dante avec lequel son père avait une certaine intimité, nous dit-il par la suite, et une certaine conformité de goûts et d'études [1].

La famille exilée s'embarqua à Livourne en hiver, toucha à Gènes, puis, près de Marseille essuya une tempête et fit naufrage. Pétrarque nous dit lui-même qu'il s'en fallut de peu « qu'à peine le seuil de la vie franchi, il n'en fût de nouveau repoussé [2]. » Il est certain que les voyages par eau ne se montraient pas favorables à l'enfant errant.

Arrivé à Avignon, où Clément VI avait transporté le Saint-Siège en 1305, Petracco trouva « que la ville était resserrée, dénuée d'habitations, et qu'elle était pleine d'étrangers [3] » ; aussi, comme beaucoup de personnes le faisaient alors pour plus de commodité et d'économie, il prit le parti d'établir sa famille à Carpentras, bourg situé à peu de distance, où,

1. *Fam.* XXI, 15.
2. *Ded. delle Fam.*
3. *Senili*, X, 2.

de Gènes, était venue se fixer la famille de Guido Sette ou Settimo qui devint par la suite l'un des meilleurs amis de Pétrarque. Les deux jeunes gens furent pendant quatre années à l'école de Convenevole qui enseigna à Francesco « d'abord à lire, puis la grammaire et la rhétorique [1]. » Ce maître le prit en amitié et le préféra à tous ses autres élèves, même à ceux des plus grandes et riches familles [2].

Pendant le temps que le jeune enfant passa à Carpentras dans le *presepio grammaticale* [3] de Convenevole, vers l'année 1316, il alla visiter la célèbre Fontaine de Sorgue. Recommandé par sa craintive mère à la garde vigilante d'un serviteur qui pendant tout le voyage le tint étroitement serré sur son cheval [4], (mémorable souvenir du passage de l'Arno), le jeune enfant déjà désireux de jouir du spectacle de la campagne et de la nature, partit en compagnie de Guido son condisciple et d'un oncle de celui-ci ; il ressentit une impression si profonde de la beauté de ce site, que de ce jour il forma le projet de s'y établir quand il le pourrait.

1. *Senili*, XV, 1.
2. *Senili*, XV, 1.
3. *Senili*, X, 2.
4. *Fam.*, XX, 4.

Vers 1319 il fut envoyé à Montpellier où l'école de droit était en grande faveur. Les traditions de sa famille aussi bien que les conditions de temps et de lieux, engageaient Petracco à diriger son fils vers l'étude du droit, de laquelle il espérait pour lui renommée et fortune. Malgré les soins qu'il apportait aux devoirs de sa profession et aux affaires de sa famille, et malgré l'esprit pratique que laisse supposer le peu que nous sachions de lui, Petracco n'était pas un médiocre amateur des lettres ; on sait qu'au retour d'un voyage qu'il fit à Paris, il apporta à son fils un beau manuscrit d'Isidore que Pétrarque garda précieusement toute sa vie avec un respect tout particulier en souvenir de son père; Petracco fut aussi un fervent admirateur de Cicéron dont la lecture faisait ses « délices » ainsi que l'écrit son fils, auquel il avait su en inspirer le goût par son exemple et ses conseils. Pétrarque en effet était déjà adonné tout entier à l'étude de l'orateur romain quand ses camarades de même âge n'avaient encore entre les mains que l'epitomé de Prosper et les fables d'Esope [1]. Avec

1. *Fam.*, XX, 1.

les années, elle devint de plus en plus sa nourriture intellectuelle, et il témoignait sa répugnance pour l'étude du droit vers laquelle on voulait à tout prix le diriger « par désir de lui ouvrir le chemin de la fortune [1]. » Pétrarque rapporte une anecdote que les historiens font remonter les uns à l'époque de ses études à Montpellier, les autres à Bologne, et qui caractérise bien la tendance invincible de son esprit. Son père le surprenant dans ses furtives amours littéraires, aurait découvert dans une petite cachette des ouvrages de Cicéron et des poésies latines ; pris de colère en voyant son fils ainsi distrait des études obligatoires du droit, il jeta tous les livres au feu. Pétrarque nous dit, un demi-siècle après, qu'il lui semblait que ces flammes brûlaient ses chairs. Par ses plaintes douloureuses il calma la colère de son père, qui enfin radouci, retira du feu deux volumes déjà tout noircis de fumée, un Cicéron et un Virgile en lui disant : celui-ci récréera quelquefois ton esprit, cet autre te servira d'aide et de réconfort pendant tes études de droit [2]. »

Fut-ce parce que le jeune étudiant ne tirait

1. *Senili*, XVI, 1.
2. *Senili*, XVI, 1.

pas assez de profit de ses études à Montpellier, fut-ce parce que son père espérait l'y attacher davantage en lui faisant entendre de plus grands maîtres, ou fut-ce la vogue de l'époque qui faisait accourir de toutes les parties de l'Europe à la célèbre université bolonaise la jeunesse studieuse, désireuse de se perfectionner dans le droit, ce qui est certain, c'est qu'en 1323, Pétrarque quitta la France et vint à Bologne avec son frère Gérard, et son inséparable ami Guido.

Riche par sa population et par son commerce, pleine de mouvement et de vie, prospère en tous les arts que favorisent la liberté et la paix, déjà connue par son surnom de *grassa* (riche) aussi bien que par la solennelle appellation de *dotta* (savante), Bologne plut beaucoup à Pétrarque qui s'y trouvait à vingt ans dans toute la force orgueilleuse de la jeunesse, avec un caractère impressionnable et ardent, et disposé à jouir des plaisirs de la vie, plutôt dissipée, qu'y menaient les étudiants cosmopolites. Plus de quarante-cinq ans après, il rappelait avec complaisance ces belles années à Guido, devenu archevêque de Gènes disant : « qu'il ne croyait pas qu'un lieu plus beau et

plus libre pût se trouver dans le monde [1] », et il rappelle l'ordre, la vigilance qui y régnaient, l'affluence des étudiants, la dignité des professeurs, mais surtout il se plaît dans le souvenir des échappées qu'il faisait avec ses camarades, rentrant tard dans la nuit, après avoir escaladé la fragile barrière qui servait de muraille à cette ville de tranquillité et de liberté [2].

A l'université de Bologne, il se lia d'une amitié durable avec le Florentin Mainardo Accursio et avec Tommaso Caloria de Messine qu'il appelle « l'ornement de Bologne » ; il y entendit et connut des maîtres célèbres parmi lesquels Cino de Pistoie, Francesco d'Ascoli, et aussi Giovani d'Andrea, fameux commentateur des décrétales, qui par la suite, dans un échange de correspondance avec Pétrarque, lui exprime le regret qu'il n'ait pas voulu plier son esprit si bien doué aux études de jurisprudence. Pétrarque se justifiait « d'avoir abandonné le drapeau de la loi » en rappelant les nombreuses erreurs dans lesquelles était tombé Giovanni d'Andrea par sa connaissance imparfaite des lettres et ses incursions ambitieuses dans ce domaine. Il

1. *Senili*, X, 2.
2. *Senili*, X, 2.

affirmait « que personne ne peut réussir en dépit de la nature », et qu'il « se sentait né pour la solitude, non pour la tribune [1]. » A vrai dire il ne voulait pas avouer au célèbre maître d'autres raisons qui l'avaient éloigné de la jurisprudence dont il donnait cette définition peu flatteuse :

L'arte
Di vender parolette, anzi menzogne [2].

Et ces raisons étaient qu'avec son âme d'artiste il voulait s'adonner tout entier à l'étude des classiques et au culte de la belle forme trop souvent négligée par les hommes de tribune. C'étaient les ruses et les chicanes des légistes qui gâtaient les lois, l'ignorance qui faisait déchoir l'art divin de l'éloquence, la confusion qui régnait dans la science du droit qui en rendait l'étude difficile et stérile, enfin la qualité et la condition inhérentes à ce métier de Palais « qu'il n'aurait pas voulu exercer malhonnêtement, et qu'il n'aurait pu exercer honnêtement sans en retirer dommage et mépris [3]. »

1. *Fam.*, IV, 16.
2. L'art de vendre de douces paroles, même des mensonges.
3. *Ai posteri* et *Fam.*, XX, 1.

Pétrarque à Bologne s'occupait donc beaucoup plus de lettres que de droit; obéissant aux impulsions de son âge, il cherchait à rendre sa vie agréable sans négliger de satisfaire son goût toujours vif de voir et d'apprendre. Mais bientôt devait se terminer son existence agitée. Son père étant venu à mourir, il quitta la ville, abandonnant définitivement l'étude du droit qu'il avait en aversion.

Squarciafico, dans une biographie fantaisiste, dit que Pétrarque reçut de Thomas de Caloria l'argent nécessaire pour revenir à Avignon; ce n'est qu'une conjecture de ce biographe un peu léger, que ne confirme aucune lettre de Pétrarque ni aucun autre document. Mais effectivement le jeune poète dut se trouver en présence d'une situation de famille peu brillante, car il prétend que ce qu'il préleva de mieux sur l'héritage paternel entamé par des curateurs peu scrupuleux, fut le manuscrit de Cicéron qui lui avait servi de guide dans l'étude de la langue latine.

On croit que la mère de Francesco survécut peu à son mari ; tout fait même supposer qu'elle mourut après et non avant lui : dans le panégyrique que fit le poète pour sa mère

défunte il déplore d'avoir été abandonné par elle ainsi que son frère au carrefour de Pythagore, *fessos et rerum sub turbine*, ce qui ne semblerait pas très justifié si le père eût été encore en vie, et si les deux fils avaient déjà franchi les limites de la jeunesse. Toutefois c'est l'un des points les plus discutés de la chronologie de Pétrarque, et ce n'est pas seulement de chronologie qu'il s'agit, puisque l'on discute aussi pour savoir si sa mère s'appelait Eletta ou Niccolosa (« élue de Dieu autant de nom que de fait », écrit Pétrarque dans le panégyrique rappelé ci-dessus) ou si elle était de la famille des Canigiani plutôt que des Sigali [1].

1. Fracassetti, *Let. fam. del Pet.*, 1er volume, pages 217 et suivantes. Corazzini. *La madre del Pet. Arch. stor. ital.*, Ve série, t. IX, page 297.

CHAPITRE II

AVIGNON, 1326-1337.

Pétrarque galant. — Revers de la médaille. — Voyage en Gascogne. — Voyage en France, en Belgique et en Allemagne.— L'encre de Liège et les belles dames de Cologne. — Premier canonicat. — Pétrarque avocat. — Pétrarque alpiniste.— Un accès de mysticisme. — Voyage à Rome. — Naissance d'un fils. — Retraite à Vaucluse.

Bien qu'il se plaignît du maigre héritage paternel, Pétrarque ayant à peine dépassé vingt-cinq ans, restait maître de lui-même ; il s'abandonna, ainsi que son frère Gérard, à cette joyeuse vie dont il avait rapporté si doux souvenir de Bologne, et vers laquelle le portait son caractère ardent, autant que l'exemple de la société variée, accueillante et gaie qui avait son centre à la cour d'Avignon.

Recherché de ses camarades, il aimait à passer les journées de fête en agréables réunions où se trouvaient « d'élégantes dames, sans les-

quelles il ne lui paraissait déjà plus possible de vivre [1]. » Ce penchant à la galanterie joint au sentiment artistique délicat qu'il possédait à un si haut degré, lui faisait prendre un soin singulier de sa personne. Ainsi qu'il l'avoue lui-même, c'était « une passion outrée d'élégance, un souci de changer sans cesse ses ajustements, un soin laborieux pour l'arrangement de sa chevelure, une étude des plis de son vêtement, avec la préoccupation perpétuelle de ne voir aucun mouvement maladroit, aucun choc d'objets, aucun attouchement d'animal en amoindrir l'harmonie, aucune éclaboussure en ternir la netteté [2]. » Les soins de sa toilette lui faisaient « prolonger ses veilles ou anticiper sur son lever. » Il se soumettait volontairement à une torture extraordinaire par « l'étroitesse de ses chaussures qui lui martyrisaient les pieds, et par les brûlures qu'il se faisait aux tempes avec les fers qui servaient à friser ses cheveux [3]. » Il avait une envie enfantine de se distinguer, « d'être montré au doigt entre ses pareils [4] » dans une société qui brillait surtout par le luxe,

1. *Fam.*, X, 3 et 5.
2. *Fam.*, X, 3.
3. *Fam.*, X, 3.
4. *Fam.*, XIII, 3.

l'élégance, le désir de paraître et de plaire [1] ; ce désir fut bientôt poussé si loin chez Pétrarque qu'il se laissa croire plus jeune qu'il n'était, « aidé », disait-il, « par l'ardeur de sa nature et par sa fréquentation d'un milieu jeune et intempérant [2]. »

Ses cheveux blanchis de bonne heure, presque à l'apparition du premier duvet, n'étaient pas un obstacle à ce caprice, et en le voyant on disait que « la fleur de la jeunesse se mêlait à la gravité de l'âge mûr [3]. » Toutefois, cet aveu est en contradiction avec la découverte faite en 1630 quand dans la tombe du poète, violée par l'œuvre coupable d'un moine, Thomas Martinelli de Portogruaro, apparut, encore attachée au crâne, une « touffe de cheveux assez longs, fins, crêpés et... roux [4]. » Si après plus de trois siècles les cheveux de Pétrarque, mort septuagénaire, étaient encore roux, que deviennent les prétendus cheveux blancs de sa jeu-

1. *Fam.*, X, 3.
2. *Senili*, VIII.
3. *Senili*, VIII, 1.
4. *Divini vatis sepulcri violati historia*, dans *Petrarca redivivus*, de Filippo Tomasini. Padoue, 1730 ; pages 168 et suivantes. Canestrini, *Le ossa d. Fr. Pet.* Padoue, Prosperini, 1874. Moschetti. *La violazione della tomba d. Fr. Pet. en 1630*. Padoue, Randi, 1899.

nesse ? C'est une contradiction que nous ne discuterons pas ici en détail ; il exagérait sans aucun doute, par une sorte de *pose* qu'il aimait à prendre en parlant de lui dans sa correspondance volumineuse et si travaillée. Nous pouvons admettre que de bonne heure, quelque peu de neige se soit mêlée à la chevelure fauve du jeune poète, et qu'ensuite quelques cheveux fauves restèrent dans la chevelure blanche du poète défunt ; à moins qu'on attribue, comme Canestrini, cette couleur rousse des cheveux à une action chimique produite par la nature du bois de la tablette de laricio sur laquelle on trouva le squelette étendu.

Si Pétrarque a un peu exagéré en parlant de ses cheveux blanchis de bonne heure, il paraît évident qu'il a également exagéré quand il confesse et déplore les dissipations de sa jeunesse. Suivons-le un instant. Maître de lui à vingt-deux ans, il quitte l'étude du droit pour revenir aux lettres « avec une ardeur égale au regret qu'il avait eu de les abandonner [1] » ; il sait mêler d'agréables passe-temps aux études les plus sérieuses de l'éloquence [2] ; il se fait estimer et

1. *Senili*, XV, I.
2. *Fam.*, I, 2.

rechercher des personnages les plus considérables par ses écrits en langue vulgaire qu'il composait dès sa première jeunesse[1] ; il acquiert la sympathie et l'amitié des Colonna, l'une des plus grandes familles du temps. Pour distraire le savant vieillard Jean Colonna di San Vito de ses chagrins, il compose la comédie latine *De la Philologie*[2] ; il consacre une somme, considérable pour ses modestes ressources et pour la vie de dépenses dans laquelle il était engagé, à l'achat d'un beau manuscrit de la *Cité de Dieu*[3] ; il gagne l'amitié d'un vieux jurisconsulte célèbre, Raimondo Soranzo, qui lui donne ou lui prête des livres ; et ce jeune homme dissipé comme il veut nous le faire croire, aide ce savant, consommé dans l'étude, à comprendre Tite-Live[4], et cela avec une telle confiance naïve dans sa science précoce, avec une si franche conviction de son génie, avec un pressentiment si certain de sa propre gloire, que pleurant sur la tombe à peine fermée de sa mère il ne craint pas de lui promettre de la

1. *Fam.*, I, 4.
2. *Fam.*, II, 8.
3. P. de Nolhac. *Pétrarque et l'Humanisme*, Paris, 1892, p. 35. Une autre édition en deux vol. de ce livre est sous presse
4. *Senili*, XXI, 1. Nolhac. *Pétrarque et l'Humanisme*, page 40.

rendre immortelle avec lui [1]. Cette confiance faisait parfois place, dans cet esprit ondoyant et impressionnable, à de profonds découragements qui étaient une preuve encore d'habitudes réfléchies et de vues élevées. Alors ce prétendu écervelé allait confier ses angoisses à la bienveillante amitié d'un vieil écrivain de la cour papale, Jean Florentino, qui admirait son intelligence et en présageait de grandes choses. Pétrarque lui disait : « Tu connais mes fatigues, tu sais mes préoccupations d'esprit, et par quelles études j'ai tenté de m'élever au-dessus du vulgaire... et voilà que sans avoir jamais cessé de travailler, au moment où j'espérais atteindre au sommet, je sens mon esprit aride retomber dans un abîme... Ce qui me paraissait facile me devient impossible ; où je courais d'un pas sûr, mon pied fatigué se meut avec peine, je me sens abattu, découragé, tout près du désespoir [2]. » En vérité un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, qui cultivait et méritait de telles amitiés, qui était capable de composer de si belles œuvres, qui tenait des propos

1. *Vivemus pariter memorabimur ambo* dans le *Panegyricum in funere matris*.
2. *Senili*, XXI, 6.

si sages, ne pouvait être le fainéant vain, que, dans son âge mûr, en possession de sa science et de sa renommée, il prétendait avoir été alors. Peut-être agissait-il ainsi par scrupule moral et religieux ou par effet de contraste ou jeu de rhétorique, ou par une sorte de pose et de préciosité, qui le faisait volontiers se présenter lui-même, au moins dans ses écrits, sous des aspects qu'il jugeait intéressants.

Pétrarque avait eu à l'université de Bologne, comme camarade d'études, Jacques Colonna, qui devint plus tard évêque de Lombez, fils de Stefano le vieux et frère du cardinal Jean. Mais s'ils s'étaient vus, ils ne s'étaient pas connus. Quand tous deux furent de retour à Avignon, Jacques Colonna déjà parvenu à une haute dignité ecclésiastique grâce au nom de sa famille, entendit nommer le jeune clerc qui était sur le point d'entrer dans les ordres sacrés. Voulant le connaître de près, il l'appela auprès de lui, le protégea, le prit en affection, et l'aida à se faire connaître. Lorsqu'il dut se rendre dans son diocèse de Lombez en 1330, il emmena Pétrarque qui déclara « divin et inoubliable » cet été passé en compagnie de l'évêque et de ses familiers et se lia d'amitié avec deux per-

sonnages qui devinrent dès lors ses plus intimes amis, le Romain Lelio ou Lello di Pietro Stefano, très attaché aux Colonna, et Sanctus de Beeringen, que par flatterie affectueuse, il rebaptisa du nom classique de Socrate.

Revenu de Gascogne, Jacques présenta Pétrarque à son frère le cardinal, dans la maison duquel il voulait le faire entrer, bien que Pétrarque eût préféré rester avec lui et qu'il le lui eût même demandé [1]. On ne sait pas au juste quelles furent les attributions de Pétrarque chez le cardinal. Des biographes disent qu'il fut chapelain, d'autres précepteur ; il fut sans doute chargé des fonctions multiples et indéterminées de « familier » selon l'usage des cours et selon la signification du mot à cette époque. Il paraît certain qu'il fut quelque peu professeur d'Agapito Pietro Colonna, dit Sciaretta, arrière-neveu de Stefano le vieux [2]. Peut-être le fut-il aussi d'un autre jeune homme de la famille, si l'on se reporte à l'églogue VII, où dans une allégorie bucolique, il laisse entendre qu'il instruisit la famille du cardinal chez lequel il resta

1. *Fam.*, II, 9.
2. Fracassetti. Note à la 8e lettre du livre XX. des lettres familières.

vingt ans [1]. On voit combien les services et la fidélité de Pétrarque étaient appréciés des Colonna par une lettre qu'il écrivit en 1343 au cardinal, lui rappelant un trait curieux qui témoignait de la déférence et de la bienveillance dont il était honoré. « Te souviens-tu », lui disait-il, « du jour où plusieurs de tes familiers étaient en désaccord et sur le point de prendre les armes ? Dans ta légitime indignation tu constituas un tribunal, tu rassemblas le personnel de ta maison et tu enjoignis à tous de dire la vérité. Agapito, évêque de Luni, ton frère, jura lui aussi. Lorsqu'à mon tour j'étendis la main pour proférer le serment, toi, tout bouillant de colère encore, tu retiras l'Évangile et tu fis entendre à tous, que ma seule parole te suffisait. » Cette bienveillance, affirme Pétrarque, lui fut accordée bien d'autres fois comme s'il voulait donner à entendre que le cardinal n'avait pas eu lieu de regretter ses premiers témoignages d'affection [2].

Son service auprès du cardinal Colonna laissait à Pétrarque assez de liberté pour lui permettre

1. Cf. *Bucol.*, XIII, et Hortis. *Scritti inediti di Fr. Pet.* Padoue 1874, page 255.
2. *Fam.*, V, 2.

de longs voyages. En écartant, avec M. de Nolhac [1], ceux de Belgique et de Suisse que la plupart des biographes anciens ou modernes font remonter en 1329, nous voyons en 1333 un premier voyage en France, en Belgique, dans les provinces rhénanes et en Suisse.

Poussé par le désir de voir et de savoir (tel est le motif par lequel il explique lui-même ce premier voyage), Pétrarque exerça dans les pays visités, un fin et intelligent esprit d'observation. A Paris, loué par lui comme « *Nutrix studiorum* [2] » mais qu'il critique aussi « pour ses discussions théologiques et ses bruyantes petites rues [3] », il veut attentivement observer toute chose pour juger « si les merveilles dont il avait entendu parler étaient vraies ou fausses. » Il visita les bibliothèques et la célèbre université, y noua des amitiés nobles et durables ; peut-être y connut-il le Père Dionigi da San Sepolcro, lecteur de théologie, qui lui fit don des *Confessions* de saint Augustin, livre qui lui resta toujours précieux. De là il se rendit à Gand, visitant « la Flandre et le

1. *Pétrarque et l'Humanisme*, édit. de 1892, pages 37 et 249.
2. *Fam.*, IV. 6.
3. Cf. Pétrarque *De sua ipsius et mult. ignorantia*. Cf. édition de Bâle, page 1051.

Brabant renommés pour leur industrie de la laine et du tissage. » A Liège il fut retenu par la recherche des manuscrits de Cicéron ; il n'y trouva que deux discours, en transcrivit un lui-même et fit copier l'autre par un ami « après avoir eu beaucoup de peine à se procurer un peu d'encre et ce peu était plus jaune que du safran. » A Aix-la-Chapelle il se baigne dans les « tepidi lavacri » (bains tièdes), expression analogue à celle que devait employer Manzoni ; il y admire le tombeau de Charlemagne, sur lequel lui fut contée, par un clerc, une légende d'amour effrayante, qu'il se plut à rapporter, tout en assurant qu'il n'y prêtait aucune foi [1]. Cologne lui fit une plus grande impression « par sa beauté et sa civilisation, par la belle allure des hommes et l'élégance des femmes [2]. » Mais ce qui lui inspira le plus vif intérêt fut la cérémonie que voici : la veille de la Saint-Jean-Baptiste, il vit une multitude de femmes se baigner dans le Rhin avec la croyance qu'un bain, pris ce jour-là, préservait de malheur pendant toute l'année, et le voyageur, enflammé à la vue de la beauté féminine, décrivit la scène

1. *Fam.*, I, 3.
2. *Fam.*, I, 4.

avec un vif enthousiasme. « Toute la rive fourmillait d'une foule choisie de dames. Mon Dieu ! quelles formes, quels visages, quelles parures ! Celui qui n'aurait déjà le cœur épris deviendrait amoureux. » Puis, une fois sa pensée détachée de ce spectacle gracieux, il énumère d'autres merveilles : la cathédrale, non encore terminée, les processions de jeunes gens et de jeunes filles psalmodiant ensemble les souvenirs de la grandeur romaine, étonnants à une pareille distance dans le temps et dans l'espace. Il quitta Cologne par un brûlant soleil d'été, revint en France en traversant péniblement à cheval la sauvage Ardenne « beaucoup plus dangereuse parce qu'on était en temps de guerre » et arriva le 9 août à Lyon, d'où le jour même, dans une lettre au cardinal Colonna, il fit une description de ce très long voyage.

Peu après son retour à Avignon il fut investi d'un premier canonicat à Lombez par bulle du nouveau pontife Benoît XII, le 25 janvier 1335. Pétrarque ne fut que médiocrement reconnaissant de cette faveur à ce Pape, qu'en deux lettres poétiques il avait sollicité vainement pour qu'il rétablît le Saint-Siège à Rome ; étant de plus italien dans l'âme, il lui en voulait de

l'aversion qu'il manifestait pour l'Italie, et parce qu'il déclarait qu'elle n'était capable d'aucune production, et s'étonnait même que les cardinaux pussent trouver bonnes les anguilles de Bolsena. Chose étrange, car Dante avait fait le reproche à Martin IV d'en être trop gourmand [1] !

Pendant cette année 1335, Pétrarque défendit devant le Pape et le sacré collège les droits de Martino della Scala contre les De Rossi qui avaient usurpé le pouvoir à Parme. Scaliger l'avait reconquis sur ceux-ci par les armes, donnant le gouvernement de la ville à son oncle Guido da Correggio, et envoyant Azzo, frère de Guido, avec Guillaume de Pastrengo pour soutenir ses droits auprès du Pape. De même âge que Pétrarque, clerc comme lui, ayant également une teinture des belles lettres, Azzo rechercha son amitié, et comme il le savait très influent, grâce à sa réputation toujours croissante et à sa fréquentation chez les principaux personnages, il désira l'avoir pour avocat. Pétrarque accepta, et tant par le bon droit de la cause que par le crédit du plaideur le procès fut gagné. Une amitié solide unit dès

1. Cf. *Purgat.*, XXIV, 24.

lors pour toujours Guillaume et Azzo au poète.

Pétrarque resta environ deux ans à Avignon, mais le plaisir qu'il avait eu de son premier voyage et son désir plus vif de connaître d'autres lieux, le décidèrent à en entreprendre un dont il caressait l'idée depuis quelque temps. C'était l'ascension du mont Ventoux, le plus élevé de la région (1911 mètres). Il en tenta l'épreuve en avril 1336, prit comme compagnon de voyage son frère Gérard et partit de chez lui le 21 avril bien pourvu des choses nécessaires, et avec deux serviteurs. Il fut le premier des *alpinistes*. Personne avant lui n'avait senti si vivement cette fièvre de conquête qui fait surmonter les difficultés et les dangers d'une ascension, cet enthousiasme qui vous transporte corps et âme de cime en cime, à l'appel de la voix mystérieuse qui redit sans cesse comme dans « Excelsior » de Longfellow : *Plus haut, plus haut.*

Le 26, après un jour de repos à Malaucène, ces deux vrais alpinistes du XIVe siècle accomplirent l'ascension. Gérard, intrépide et gai, Pétrarque, irrésolu et las. Arrivé au sommet après beaucoup de fatigue, le poète se sent saisi d'émotion devant le panorama qui se

déroule à sa vue tandis que les nuages floconnent à ses pieds ; son premier regard est pour son Italie, il soupire après le ciel de sa patrie qu'il veut revoir, enflammé d'un irrésistible désir, et, détournant les yeux, il aperçoit à sa droite les monts du Lyonnais, la mer qui vient lécher la côte de Provence, et le cours inférieur du Rhône.

On pourrait croire que ce spectacle grandiose et si nouveau pour lui, devait éveiller des enthousiasmes dans le cœur du poète et le remplir de joie et de poésie. Loin de là, il n'était moderne qu'à demi, l'alpiniste avait encore un pied dans le mysticisme du moyen âge. L'immensité de cette scène plongea son âme dans un étonnement mêlé de la crainte de l'infini, et dans un geste d'inexprimable égarement, il concentra son regard et sa pensée sur une page ouverte au hasard des *Confessions* de saint Augustin qu'il tenait entre les mains. On voit que si l'alpiniste avait pourvu aux nécessités de l'ascension, le penseur mystique n'avait pas négligé les besoins pieux de son esprit ; il y lut ces lignes : « Et les hommes vont contempler les hautes cimes des montagnes, les vagues enflées de la mer, le large cours des

fleuves, l'infini des océans, le mouvement des astres et ils oublient de se considérer eux-mêmes. » Gérard, esprit plus paisible, s'amusa de l'idée d'une lecture faite devant un pareil spectacle et lui dit en insistant: « Continue. » Francesco froissé lui répliqua : « Ne m'importune pas [1] », et se plongeant dans une longue et profonde méditation il cesse d'admirer la grandeur du panorama, se replie en lui-même et reste silencieux pendant toute la descente. Quelles pensées occupaient alors cette âme inquiète et troublée ? Il le dit lui-même, il pensait « à la folie des hommes qui dédaignent la meilleure partie d'eux-mêmes, s'embarrassent dans de vaines spéculations et cherchent hors d'eux ce qui est en eux. » Il pensait que « s'il avait été capable de supporter une grande fatigue pour s'élever à une si petite hauteur, aucune difficulté ne devait arrêter une âme résolue à monter jusqu'à Dieu. » Toute la durée de la descente il resta plongé dans de semblables réflexions et, à une heure avancée de la nuit, il rejoignit le gîte qu'il avait quitté avant

1. Pour éviter l'équivoque, le texte de Pétrarque (*Fam.*, IV) dit justement : *Audiendique avidum fratrem rogans ne mihi molestus esset, librum clausi iratus.*

le jour. La fatigue de cette pénible ascension n'empêcha pas que peu de temps après son arrivée, pendant que ses serviteurs apprêtaient le souper, il ne s'étendit en une longue description destinée au père Dionigi da San Sepolcro, où il rappelait longuement toutes les circonstances que nous avons à peine indiquées ici [1]. Ainsi était Pétrarque.

Ce souffle d'ascétisme qui l'accompagna à la descente du Ventoux ne pénétrait son âme que par intermittences. Pétrarque était comme un prisme à nombreuses faces, et le mysticisme n'était que l'une d'elles ; il y avait en lui l'homme de cour, l'homme de vie élégante, l'homme d'études, le poète, le voyageur passionné, et, ce qu'on sait déjà si nous ne l'avons encore laissé entendre ici, l'homme sensuel, en même temps que l'amant platonique. Ces divers aspects de sa multiple personnalité venaient des diverses tendances de son esprit, de ses qualités opposées et des conditions de son être. Faible, indécis, il se trouvait livré à des courants contraires, se débattait dans leur opposition, se pliant tour à tour vers celui qui l'en-

1. *Fam.*, IV, 1.

traînait par de mystérieux mouvements de son esprit ou par des circonstances extérieures accidentelles. Qui aurait cru que celui qui rapportait d'une première excursion d'alpiniste un si pieux mépris des choses terrestres, se précipitait au même moment dans une passion toute sensuelle qui devait le rendre père dans les premiers mois de l'année 1337? Qui croirait que celui qui blâmait avec tant d'energie chez lui et chez d'autres, le désir immodéré de voir de nouveaux lieux et de nouvelles choses, peu à peu dût céder à un nouveau et irrésistible désir de voyages, et s'embarquer pour Rome ? Quel esprit profane excitait dans cet ascète intermittent, le besoin de se repaître de la vue des restes du passé païen de la Rome éternelle? Quelles pensées mystérieuses, traversant son esprit, lui faisaient fuir les lieux où vivait sa divinité, sa Laure, idolâtrée dans le secret de son âme, tant chantée dans ses vers, et où, par un perpétuel et angoissant contraste, il se sentait en même temps retenu par les premiers vagissements attendus de la créature qui devait être un gage vivant de ses faiblesses et de ses plaisirs ?

C'est dans ces circonstances et dans cet état

d'esprit qu'il quitta Avignon dans les premiers jours de décembre de la même année. Il s'embarqua à Marseille, traversa la mer Tyrrhénienne menaçante

> Fra la riva Toscana e l'Elba el'Giglio
> Agitendomi i venti e il cielo e l'onda [1]

et prit terre à Civita-Vecchia non sans s'être, à ce qu'il semble, laissé toucher le cœur pendant le trajet par quelque belle voyageuse.

Aux rigueurs de la mer et de la saison s'ajoutaient celles de la guerre :

> Veni hieme, bello pelagoque tonantibus.

Se trouvant empêché d'arriver promptement à Rome, il dut s'arrêter à Capranica, château d'Orso dell' Anguillera, beau-frère du cardinal Colonna ; il se plut dans ce site sauvage et dans la société d'Anguillera et de la noble Agnès sa femme, et y resta jusqu'au 26 janvier 1337. Ce jour-là, Jacques Colonna et son frère Étienne vinrent de Rome à sa rencontre avec une escorte de cent hommes armés. Pétrarque se mit en route avec eux pour Rome, où il arriva en février, et y devint l'hôte de ses amis. Dans le

1. Entre la rive toscane et l'Elbe et le Giglio, Secoué par les vents, par le ciel et par l'onde.

milieu de mars, en écrivant au cardinal Giovanni, le poète lui disait que Rome et ses ruines lui apparurent plus imposantes qu'il ne se les était figurées et que les grandes choses qu'il voyait le frappaient d'admiration [1]. Il est pourtant surprenant que sur un sujet qui devait si profondément occuper son esprit, Pétrarque n'ait presque rien écrit ; il est non moins singulier que lui, d'ordinaire si attentif à sa correspondance, il n'ait pas gardé copie des lettres qu'il écrivait sur ce sujet ; pénétré comme il l'était, de l'esprit de la ville antique qu'il répandait à profusion dans ses longues et nombreuses lettres, il aurait donc laissé se perdre précisément celles qui parlaient de Rome ?

Il est certain que de ce premier séjour, très rares sont les souvenirs qu'il a laissés. A la vérité, on n'en a pas de beaucoup plus importants des séjours suivants en ce qui concerne la ville. Ils se résument à peu près, à une lettre à Giovanni di Sanvito, écrite chemin faisant ; il parle de la grandeur des monuments antiques, de la religion de ces lieux sacrés doublement par l'histoire et par la foi ; mais en écrivant il était déjà

1. *Fam.*, 11.13-14

loin de ces lieux et n'en ressentait plus l'impression immédiate et chaude ; ce n'étaient que de froides réminiscences passées au creuset de l'érudition [1]. Les biographes qui parlent des émotions du poète dans la ville éternelle se fondent sur des conjectures probables plus que sur les mémoires qui en sont restés.

On ne sait si Pétrarque dans ce grand foyer éteint de la civilisation latine, chercha, ni s'il trouva des manuscrits dont il faisait ailleurs de si heureuses découvertes. La grandeur de Rome était morte, aucune voix ne sortait de ses ruines. On ne croit pas que dans ce voyage il ait acquis plus de deux volumes, et ce furent des volumes religieux.

Après quelques semaines de séjour à Rome, il revint à Avignon le 16 août 1337. Aucun souvenir n'est resté de son voyage de retour. Plusieurs biographes, au nombre desquels est l'éminent Fracassetti, prétendent qu'il fit un long détour par les côtes d'Espagne jusqu'à l'Angleterre ; ils se fondent sur deux indications données par Pétrarque, d'abord dans une *lettre en vers*, où il put faire allusion à l'Océan Atlantique en rappelant son voyage en Gascogne de

1. *Fam.*, VI, 2.

1330, puis sur une autre lettre où il dit sommairement être allé *sur la rive de la mer britannique* dans son voyage de 1333 ; mais cette *rive de la mer britannique* peut n'être pas la *rive anglaise* et peut s'entendre de la côte septentrionale de la France ou de la Belgique. De toutes manières il est inadmissible que Pétrarque qui manifesta toujours sa peur de la mer, ait eu l'idée de revenir de Rome à Avignon, en contournant toute l'Espagne, et en naviguant jusqu'aux côtes d'Angleterre ; et que curieux sans cesse de voir de nouveaux pays, il ait, comme un pêcheur d'anchois, côtoyé l'Espagne et l'Angleterre sans les visiter, qu'enfin, il ait fait un voyage si extraordinaire, à l'aller et au retour, sans que le moindre souvenir en soit resté dans aucun écrit ; tout cela dépasse les bornes de la vraisemblance.

Mais son long voyage à Rome n'avait pas suffi à satisfaire son ardeur, et son nouveau séjour à Avignon ne pouvait être capable de calmer « la fièvre ardente qui le dévorait depuis tant d'années [1]. » Comme Italien, comme moraliste, comme artiste, il avait Avignon en horreur « la

1, *Fam.*, VIII, 3.

plus infecte des villes, horriblement venteuse, mal construite, incommode, enfer des vivants, sentine du vice, opprobre humain, corruption du monde entier » et il continuait indéfiniment. Il y était revenu le 16 août 1337, et à la fin de la même année il s'établissait à Vaucluse. Ses voyages, disent ses biographes, en développant quelques-unes de ses paroles, n'avaient pas éteint son ardente passion, et en fuyant Laure qui en était l'objet, il cherchait repos, trève et liberté dans sa retraite toujours désirée. Il en fut certainement ainsi. Toutefois quelques années plus tard, il confesse que « l'amie assiégeait sa porte et qu'il ne parvenait pas à l'expulser [1]. » Était-ce la mère de son fils Jean qui naquit précisément dans les premiers mois de cette année, qu'il reconnut et éleva? Laissa-t-il alors à Avignon la mère et l'enfant, comme cela semble le plus probable, ou les garda-t-il, je ne dis pas avec lui, mais tout près de lui, à Vaucluse? Qu'il les eût désirés à plus ou moins de distance, on peut supposer que ce nouvel état de choses dut contribuer quelque peu à sa détermination presque subite de

1. *Fam.*, IX, 3.

se retirer à Vaucluse. Je dis « quelque peu » et comme simple conjecture ; le respect dû au grand homme n'obligeant pas à supposer que celle qui fut la mère de ses enfants, ait eu, quelle qu'elle fût, moins de part à ses actes que la femme d'un autre, mère d'autres enfants.

CHAPITRE III

VAUCLUSE, 1337-1353.

Vaucluse. — Vie libre et laborieuse. — Projet du poème *Africa*. — Démarches pour le couronnement. — Double invitation. — Préférences pour Rome. — Examens solennels. — Le couronnement. — Pétrarque à Parme. — Selvapiana. — L'aveugle de Pontremoli. — Retour à Vaucluse. — Pétrarque et Cola di Rienzi. — L'ambassade de Naples. — Crainte de la mer. — Retour à Parme. — Fugue aventureuse. — Encore à Vaucluse. — Puis à Parme une seconde fois. — Voyages répétés. — L'archidiaconat de Parme. — Le souper de Suzzara. — A Rome pour le jubilé. — Le coup de pied de Bolsena. — Visite à Arezzo. — L'invitation des Florentins. — Retour à Vaucluse. — Répugnances pour Avignon. — Accusation de sorcellerie. — *Salve cara deo tellus.*

Vaucluse est un village à 15 milles d'Avignon, voisin des sources de la Sorgue, dans une vallée étroite d'où il tire son nom (Valchiusa). Deux courtes chaînes de montagnes grises et escarpées formant deux hautes parois au pied desquelles court le ruisseau, sont fermées dans le fond par un rocher de près de 700 mètres de haut qui descend presque à pic,

en enserrant la source. Zumbini en fait cette description : « Ici se présente le spectacle étrange d'une immense et profonde caverne toute pleine d'eau à l'intérieur de la montagne, un vrai lac souterrain qui se meut et ondoie dans les ténèbres qui l'entourent [1]. » De ce bassin l'eau se précipite à travers les rocs en une cascade tumultueuse, puis rentre paisiblement dans le lit de la Sorgue. A l'ouverture de l'étroite vallée, sur un mamelon, se dressait le château de Cabassoles, plus bas était le petit village. C'est la partie qui s'étend entre le village et la source que Pétrarque choisit pour sa demeure solitaire, tout près de la bruyante cascade qui résonne dans les flancs resserrés de la montagne, et dans le poétique enchantement d'un paysage à la fois sauvage et beau.

C'est là que « fuyant le bruit de la ville abhorrée, dont les mollesses avaient affaibli ses forces, il établit son Hélicon transalpin [2], là qu'il trouva la solitude qui fut toujours l'un des désirs les plus ardents de son esprit contemplatif, et que rêva sans cesse son imagination ; là qu'il trouva le recueillement dans le travail,

1. Valchiusa, cit. *Vancluse*.
2. *Fam.*, XII, 8 ; *Varie*, 13.

que ne lui permettait ni la vie bruyante de la capitale, ni la fréquentation de tant de hauts personnages, ni les mille obligations de la vie mondaine résultant de sa célébrité désormais établie. Il ne pouvait, à la vérité, se soustraire dans cette retraite à tous ces inconvénients, et ce n'est pas sans une certaine vanité satisfaite qu'il nous dit que « de France et d'Italie, même dans les premières années de son séjour, des savants et de hauts personnages accouraient à Avignon pour le voir et l'entretenir, quelques-uns se faisant précéder de présents magnifiques ; s'ils ne le trouvaient pas à Avignon, ils n'avaient d'autre idée que d'accourir à la fontaine de la Sorgue où il avait coutume d'habiter principalement pendant la saison d'été [1]. »

Dans l'espace étroit que les deux chaînes de collines et le ruisseau laissent à la culture, au fond de la petite vallée, Pétrarque installa sa maisonnette avec deux petits jardins, à droite de la voie publique [2]. Ses séjours y étaient longs, ses habitudes simples et frugales ; il n'avait d'autre compagnie que celle d'un chien fidèle et

1. *Senili*, XVI, 7.
2. *Fam.*, XIX 8.

d'un serviteur rustique « sorte d'animal aquatique, élevé à la source, gagnant péniblement sa vie au milieu de ses rochers [1] » et qui avait une femme « d'aspect rébarbatif, brûlée comme les déserts de Libye et d'Éthiopie, et telle que si Hélène lui avait ressemblé, Troie existerait encore [2] », mais tous deux empressés, laborieux, fidèles autant que la fidélité même [3].

Cette solitude sauvage réalisait pour le poète le rêve de sa vie. « Dès ma première jeunesse », écrivait-il devenu vieux, « j'avais une telle horreur de la ville que beaucoup m'appelaient Sylvain plutôt que François [4] » ; il y goûtait les délices suprêmes qui consistaient pour lui dans la tranquillité de ses études et la contemplation des beautés de la nature. Ici, disait-il, « pas de seigneurs tout-puissants et de citoyens orgueilleux, pas de colères de partis, pas de tumulte, pas d'intrigues, pas de sonneries de trompes, pas de bruit d'épées, mais la paix, la joie, la simplicité d'une vie libre modeste et facile [5]. »

L'étude était l'occupation habituelle de ses

1. *Fam.*, III, 22.
2. *Fam.*, XIII, 8.
3. *Senili*, IX, 2.
4. *Fam.*, X, 4.
5. *Fam.*, XVI, 6 ; XVII, 5.

journées « dans la solitude agréable et calme qui régnait partout, sur les pentes ombreuses, dans les vallées amènes et les retraites cachées, dans le grave et solennel silence qu'interrompaient seulement le murmure des eaux, le mugissement des bœufs, le chant des oiseaux [1]. » Des deux jardins, l'un dominait la source tandis que la roche inaccessible se dressait par derrière, sauvage et nue. Tout près de sa maison, l'autre petit jardin fleurissait dans un îlot, au milieu du ruisseau, d'où le poète pouvait à sa fantaisie imaginer une lutte gracieuse avec les Naïades qui lui en disputaient la conquête [2]. En suivant le cours d'eau, derrière sa maison, un rocher creux formait une sorte de grotte dont il aimait à faire un lieu d'études, mais un autre retrait plus étroit, dans la roche, presque au milieu des eaux, lui semblait mieux que tout autre propice à la méditation et aux inspirations profondes [3]. Et le poète s'y abandonnait tout entier. Il avait pris l'habitude de se lever au milieu de la nuit, et de se mettre aussitôt à l'étude ; à l'aube il quittait sa maison, absorbé

1. *Varie*, 42.
2. *Epist. poet.*, III, 1.
3. *Fam.*, XIII, 9.

par ses pensées, errant toujours seul, de l'une à l'autre rive de la Sorgue, dans les vallées arides, sur les pentes dénudées, ou à l'ombre des grottes moussues [1]. Ses seuls compagnons vraiment agréables étaient ses livres, nombreux et variés : saints, philosophes, poètes, historiens, orateurs [2]. Par eux, et par la pente naturelle de son esprit fécond, lui furent inspirées la plus grande partie des œuvres qu'alors et plus tard il composa en latin dans cet asile calme, telles que le traité *De la vie solitaire ; De la paix des religieux* ; et certaines parties des *Vies des hommes illustres* et des *Faits mémorables* ainsi qu'un grand nombre d'épîtres en vers et d'églogues. Dans l'intervalle de ces études il entretenait une correspondance assidue avec ses amis, se livrait à la poésie, traçait, en admirables sonnets, la brillante peinture du paysage qui, reflété par son imagination, se faisait gracieux et charmant dans la délicatesse et l'harmonie des teintes.

La vie de Pétrarque dans cette retraite alpestre fut dépourvue d'événements et par conséquent de souvenirs ; quelques promenades à

1. *Fam.*, XV, 3.
2. *Fam.*, XVI, 6.

Avignon, quelques visites d'amis et d'admirateurs, des entretiens habituels avec le pieux évêque de Cavaillon, Philippe de Cabassoles, dans l'intimité duquel il était depuis 1338, remplirent cette période tranquille et laborieuse d'une vie consacrée à l'étude avec un enthousiasme extraordinaire. Humbert, dauphin de Vienne, étant venu cette année même à Avignon, le cardinal Colonna désira que le poète l'accompagnât dans un pèlerinage à la Sainte-Beaume, grotte située près de Marseille, où la tradition rapporte que Marie-Madeleine vécut trente années de pénitence. Pour obéir, et non parce que la compagnie du prince lui était agréable, Pétrarque se rendit au désir du cardinal, et resta trois jours et trois nuits dans cette grotte et dans les forêts environnantes, trompant son ennui par des vers qu'il composa en l'honneur de la sainte[1]. L'année suivante le moine calabrais, Barlaam, savant helléniste de l'ordre de saint Basile, arriva de Constantinople. Pétrarque ne laissa pas échapper cette heureuse circonstance qui lui permettait d'apprendre le grec, et il s'y mit avec ardeur, mais les leçons durent bien-

. *Senili*, XV.

tôt cesser, Barlaam étant parti vers le milieu de l'année 1339.

Après ces occasions diverses de distractions, le poète revenait à son doux ermitage et se remettait au travail avec un nouveau zèle. Pendant ses recherches sur l'histoire de Rome qu'il avait le dessein d'écrire, tout au moins de Romulus à Titus, il sentait se raviver en lui son ancienne prédilection pour Scipion l'Africain, et il nous dit lui-même comment le vendredi saint de l'année 1339, en se promenant, selon sa coutume, à travers les collines, il conçut l'idée d'un poème qui célébrerait les exploits de ce grand homme [1]. Il s'y appliqua avec un zèle et une persévérance si opiniâtres qu'il succomba presque à la fatigue, son ami l'évêque de Cavaillon voulant l'y arracher lui demanda de se rendre à l'un de ses désirs, et sur son consentement il le pria de lui remettre les clefs de sa bibliothèque. Pétrarque un peu surpris les lui donne, et l'évêque, rassemblant livres et papiers mit le tout sous clef. « Maintenant je te donne dix jours de vacances pendant lesquels tu ne devras rien lire ni rien écrire. » Et en disant cela il le quitta. Le poète, dans cette oisiveté

1. *Ai posteri.*

forcée, eut plus de peine que de repos; le premier jour lui parut une année; le matin suivant il se réveilla avec un grand mal de tête qui l'accabla tout le jour ; le surlendemain il eut des frissons de fièvre. Alors son ami voyant que le remède était pire que le mal lui rapporta ses clefs, et la santé revint [1]. Le travail fut repris avec « tant d'entrain et d'activité [2] » qu'en peu de mois le poème était déjà très avancé.

La hardiesse d'un si vaste dessein, la difficulté de son entreprise causèrent aux contemporains de Pétrarque un étonnement dont on retrouve l'écho dans ses lettres. Transportons-nous par la pensée dans ce siècle, alors qu'un latin grossier ne s'élevait guère au-dessus de la vieille forme scolastique ou de chancellerie, et nous pourrons nous figurer l'impression du monde savant à la nouvelle du poème annoncé. Les amis et les admirateurs du poète déjà célèbre, attendaient et se disputaient les fragments que sa muse daignait accorder à leur avide curiosité, et leurs éloges, en le portant aux nues, accroissaient sa célébrité. Peut-être n'était-ce

1. *Fam.*, XIII, 7.
2. *Fam.*, VIII, 3.

pas dans une intention exclusivement artistique qu'il avait conçu le projet de son *Africa ?* Dans ses promenades à travers les collines de Vaucluse, la brillante vision de Scipion pouvait n'être pas la seule à sourire au poète, mais un rêve de sa propre gloire avait pu traverser sa pensée. Son goût enthousiaste pour l'étude de l'antiquité, une secrète ambition, le sentiment de son mérite, son amour même pour Laure et pour son nom [1], avaient dû fortifier ce rêve plus caressé chaque jour. En composant cette vaste épopée, ne pouvait-il parvenir à consacrer en lui la tradition qui voulait qu'on honorât du laurier sacré ceux qui célébraient les fastes de la patrie ? Ne pourrait-il montrer les preuves évidentes de l'immense étendue de ses connaissances, de sa brillante éloquence, de cette maîtrise du style et du vers qui fait le grand, le vrai poète ?

Ce n'est donc pas par hasard qu'il conçut le dessein de l'*Africa,* le vendredi saint 1339 ; ce n'est pas non plus par un autre hasard qu'il reçut une double invitation au couronnement le 23 août 1340, parce que déjà le 4 janvier 1339, trois mois avant ce vendredi pascal, dans une

1. Cf. *Le Secret*, 3e partie.

lettre adressée à Naples à son ami Dionigi da San Sepolcro, il parle de son désir comme d'une chose connue : « Tu sais depuis longtemps ce que je pense du laurier et que je ne veux le recevoir que du roi Robert. » Si l'excellent Père Dionigi rapporta au roi son désir, n'était-ce pas le solliciter discrètement en faveur du poète ? Mais il y a mieux. A peu près dans le même temps, ce roi avait envoyé à Pétrarque une épitaphe en vers qu'il avait composée pour sa nièce Clémence, en l'accompagnant d'une lettre flatteuse. Nous verrons tout à l'heure comment le poète y répondit. En attendant il continue d'écrire à son ami : « Si l'on me juge digne d'être appelé, c'est très bien, sinon je feindrai d'avoir mal compris en interprétant les paroles courtoises du roi comme une invitation [1]. »

Un homme qui s'attend à un pareil honneur parce qu'il reçoit du roi une épitaphe, ne pouvait laisser échapper cette occasion de se le rendre favorable. Pétrarque, sauf pour des raisons particulières, ne prodiguait pas, en général, les louanges à ses contemporains. Mais cette fois

1. *Fam.*, IV, 2.

il s'agissait d'un roi, qu'il avait en grande estime, et duquel il espérait la couronne poétique, il ne fallait donc pas lui ménager les éloges. Avant même d'écrire à Dionigi, le 26 décembre, il remercie Robert de son épitaphe et avec quelle chaleur ! « Une splendeur insolite éblouit mes yeux ; heureuse la plume capable de telles choses ; je ne sais ce qu'il faut admirer davantage, de la surprenante concision, de l'élévation des pensées, ou de l'exquise délicatesse du style, jamais je n'aurais cru possible qu'on pût dire de si grandes choses en si peu de mots et avec une pareille élégance, ni qu'un esprit humain pût arriver à tant de perfection. » Et il continue longuement sur ce ton, appelant « trois et quatre fois bien heureuse la femme qui, en échange de sa vie, possède la double immortalité, par Dieu dans le ciel, et par Robert sur la terre [1]. »

Bien que l'enthousiasme hyperbolique de cette lettre puisse s'expliquer par le ton emphatique et exagéré qui caractérise en général la correspondance de Pétrarque, il est difficile de n'y pas voir l'expression de l'ardent désir

1. *Fam.*, IV, 3.

dont il était alors tourmenté, et qu'il avoua peu après à son ami et protecteur, avec l'ingénuité qu'on a vue. L'ardeur qu'il déploya auprès du roi dans cette vue, et le zèle avec lequel le servit le père Dionigi auprès de ce roi, nous font soupçonner qu'il sollicita également d'autres amis de divers côtés. Rien ne l'indique il est vrai, seulement Pétrarque, dans sa lettre *ai posteri*, dit que « dans la même journée, coïncidence admirable, lui parvinrent deux lettres : l'une du Sénat romain, l'autre du Chancelier de l'Université de Paris » qui « l'invitaient à recevoir la couronne poétique ». Ce chancelier était alors le Florentin Robert dei Bardi son ami. Le sénateur romain, qu'on pouvait assimiler au gonfalonier de Florence, et qui serait aujourd'hui une sorte de maire, était à ce moment Orso d'Anguillera, parent des Colonna. Grand admirateur de Pétrarque qui avait été son hôte en 1337, c'est à son amitié, à celle des Colonna et à leur influence que le poète dut son invitation à Rome. Aussi lorsqu'il écrivit au cardinal Colonna pour lui demander conseil sur la ville à laquelle il devait donner la préférence, Rome ou Paris, ce n'était en réalité qu'une feinte, il se donnait l'air de

croire que c'était une chose tout à fait imprévue « Dis-moi si dans mes montagnes je pouvais m'attendre à cela ! [1] » Excellent messire François ! qui ne sait, au contraire, avec quelle anxiété dans votre désir si longuement mûri [2], vous attendiez, de jour en jour, cette invitation depuis deux années dont il vous a plu de laisser si peu de souvenirs dans votre correspondance ! Et certainement vous n'attendiez de votre cardinal d'autre conseil que celui qui disait à votre cœur : A Rome, à Rome.

Ce fut donc en vain que la sollicitude affectueuse de Robert dei Bardi chercha à déterminer son choix pour Paris : « A Rome avaient été couronnés les plus grands poètes, Rome était considérée par lui comme une seconde patrie [3]. Rome était sur le chemin de Naples où régnait un philosophe qui, seul, avait autorité pour lui décerner la couronne, cette couronne qui, selon les paroles si vraies d'Hortis, « représentait pour le poète un sentiment généreux et une idée puissante : Rome, à demi en

1. *Fam.*, IV, 4.
2. *Fam.*, IV, 9. Qu'on se rappelle la *canzone*, *A la gloire*, faite précisément pour éveiller l'attention.
3. *Fam.*, IV, 4.

cendres, par son nom seul imposait le respect au monde entier et les conquérants les plus fameux ne se seraient pas crus vraiment princes s'ils n'avaient reçu d'un Pape ou d'un cardinal la couronne des Césars ; double grandeur qui, dans un esprit jeune, admirateur de la gloire du paganisme, et croyant dans les miracles du Christ, devait avoir une puissance que nous avons peine à imaginer aujourd'hui [1]. » Le laurier représentait encore pour Pétrarque un sentiment de dévotion et une union symbolique avec Laure dont le nom le couronnerait ainsi. L'esprit tout occupé de ces pensées, il partit le 16 février 1341, et pour abréger la durée du voyage il ne craignit pas de s'exposer à une longue traversée qui s'effectua assez heureusement malgré les bourrasques et la délicatesse naturelle de son estomac [2]. Il arriva ainsi directement à Naples avec l'intention de se faire examiner par le roi et déclarer digne de la couronne.

L'accueil fut très chaleureux et très flatteur. Les conversations étaient savantes et pleines de

1. Cf. Hortis. *Scritti inediti de Fr. Pet.* Trieste, 1874, page 5.
2. *Fam.* IV, 6.

charme, les promenades instructives et agréables. Le roi désira entendre la lecture de l'*Africa*. Le poète se rendit à ce désir en en lisant quelques fragments et dut lui promettre de lui dédier l'œuvre tout entière. Puis ce furent de doctes conférences, en présence des personnages de la cour, dans lesquelles Pétrarque exposait la beauté, l'utilité et le but de la poésie, le symbole de l'Énéide, la valeur des œuvres de Tite-Live, et le roi émerveillé de son érudition, de son argumentation savante, exprimait ses regrets de ne s'être pas adonné à la poésie dès sa jeunesse, déplorait la perte d'une partie si importante des œuvres historiques de Tite-Live et encourageait le poète à en continuer la recherche. Enfin au jour désigné, de midi jusqu'au soir, Pétrarque soutint en public un examen solennel sur une variété infinie de questions posées par le roi. Cette journée n'ayant pas suffi, l'épreuve se continua pendant deux autres jours[1]. Alors Robert déclara solennellement le candidat digne du laurier sacré et lui en fit remettre les lettres patentes. Il chercha à le retenir à Naples afin de pouvoir

1. Lettre *ai posteri*.

l'y couronner, mais le poète, gardant sa préférence pour le Capitole, le roi lui exprima ses regrets de ne pouvoir l'y accompagner à cause de son grand âge, et désigna pour le remplacer un personnage considérable de sa cour, Jean Barrilli ; en même temps il lui faisait don pour la circonstance d'une longue robe de pourpre et lui accordait le titre honorifique de Chapelain.

Pétrarque et l'envoyé du roi partirent ensemble pour Rome, mais s'étant séparés en cours de route, Barrilli tomba dans un guet-apens à Anagni et ne put arriver à Rome en même temps que Pétrarque. La cérémonie du couronnement ne pouvant se retarder au delà de Pâques, époque où l'ami de Pétrarque, Orso d'Anguillera, devait déposer sa charge de sénateur, l'envoyé du roi n'y put être présent. La cérémonie fut célébrée le 8 avril et fut splendide si l'on en croit le poète, qui la décrivit en vers, et d'après les souvenirs laissés par ceux qui y étaient présents, plus ou moins embellis peut-être par leur imagination [1]. Pétrarque, le fait est certain, y prononça un discours solennel reproduit et publié par les soins d'Hortis ; l'af-

1. Cf. Hortis, *op. cit.*, p. 20.

fluence fut considérable et la joie éclata dans le peuple [1] quand fut décerné au poète *le privilège du laurier* qui lui donnait le titre de poète, d'historien, et la qualité de citoyen romain. C'était un événement remarquable et unique dans l'histoire du moyen âge, de voir le rude esprit de domination et de conquête, s'incliner devant la souveraineté du génie ; de voir en même temps cette belle consécration de la tradition historique réveiller la conscience un peu trouble d'un âge près de disparaître. Et par là s'explique la grande place que tient Pétrarque dans l'histoire de la civilisation.

Mais ni l'enthousiasme de son triomphe, ni son ancienne vénération pour Rome ne furent capables de retenir au delà de la cérémonie le nouveau citoyen de la ville éternelle. Il avait quitté Naples le 4 avril, avait été couronné le 8 au Capitole, et entre le 21 et le 29 il était déjà à Pise ; de là il décrivait la fête du couronnement au roi Robert et à Barbato de Sulmona, dont il était devenu l'ami à la cour de Naples. On eût dit que sa hâte de quitter Rome ne lui avait pas même laissé le temps de remplir un devoir de rigoureuse courtoisie, qui était celui

1. *Fam.*, IV, 8.

d'informer le roi, au nom duquel il avait sollicité dans son discours au Capitole la couronne poétique. Ne nous laissons pas tromper par les nouvelles datées de Pise ; Pétrarque, à peine parti de Rome, était tombé entre les mains de malfaiteurs auxquels il échappa sans qu'il explique comment ; il dit pourtant qu'il dut revenir en ville, d'où le peuple, ému de cet événement, ne le laissa repartir que sous bonne escorte, et que bien d'autres accidents lui étant survenus dans le cours de son voyage, auraient demandé une trop longue histoire. Ce voyage fut donc assez long, et si Pétrarque ne data ses lettres de Pise que le 21 et le 29, cela ne veut pas dire qu'il ne fût parti de Rome [1] depuis plusieurs jours déjà, et ce n'était pas par hâte de se rendre à Vaucluse, puisqu'il resta toute cette année encore en Italie.

Le 21 mai il se trouvait à Parme, et ce jour-là même, Azzo, Guido, Simone et Jean de Correggio soulevaient la ville contre Mastino della Scala. On dit qu'il était parti d'Avignon avec Azzo, ou du moins qu'il avait fait avec lui une grande partie du voyage. Ce qui est certain, c'est qu'à son arrivée à Rome, les Correggio

1. *Fam.*, IV, 8. Fracassetti le fait arriver à Pise le 20 avril.

l'invitèrent à y passer le reste de l'année ; mais ni le séjour de Parme, ni la bonne amitié d'Azzo et de ses frères en l'honneur desquels il composa une *canzone :*

Quel ch'ha nostra natura in se più degno [1]

ne peuvent l'empêcher de désirer la vie libre de la montagne à laquelle il s'était habitué depuis plusieurs années. Pendant le séjour qu'il fit chez ses hôtes dans leur château de Guardasone ou dans celui de Rossena situé sur une colline à deux kilomètres de l'Enza, il descendait souvent au bord du ruisseau et sous les frais ombrages de ses rives couvertes de bosquets il goûtait le charme bienfaisant de la nature et sentait se raviver son ardeur poétique. C'est là qu'était Selvapiana. Son poème lui revint à l'esprit, il en continua la trame dans ce nouvel Hélicon qui devint son Hélicon cisalpin. On dit qu'il y posséda, ou qu'il y habita une maisonnette qu'on nomma depuis, maison du « patriarche », corruption populaire du nom de Pétrarque ; une tradition rappelle les lieux préférés du poète, et une statue élevée par la religion tar-

1. Ce que notre nature a de plus noble en elle.

dive de la postérité, consacre le petit bois voisin du cours d'eau, où le plus souvent il aimait à se recueillir, rêvant peut-être à d'autres bois qu'il avait plantés près d'un autre cours d'eau, dans la lointaine et désirée Vaucluse.

Les délices de la campagne cessèrent avec la fin de l'automne. Pétrarque revint à la ville où deux faits assez étranges le frappèrent d'étonnement. Ayant rêvé une nuit de la mort de son ami Jacques Colonna, il retint ce songe et en marqua la date ; vingt-cinq jours après, il recevait la nouvelle de la mort de son ami réellement arrivée la nuit où il l'avait rêvée. Le second fait, non moins singulier, prouve l'enthousiasme que provoquait déjà sa célébrité. Un vieux maître de grammaire, originaire de Pérouse et qui habitait Pontremoli, ayant entendu dire que Pétrarque était allé à Naples, s'y transporta avec peine, aidé de son fils, mais en y arrivant il apprend que Pétrarque en est reparti ; il le suit à Rome, où il ne le rencontre pas davantage ; découragé, il revient chez lui ; puis on lui annonce que Pétrarque est à Parme, alors il traverse l'Apennin au cœur de l'hiver, et parvient jusqu'au poète ; il baise les genoux, la face et les mains de l'homme pour lequel il

avait parcouru si péniblement la moitié de l'Italie sans espérer même le voir. Il était aveugle![1]

Pétrarque ne prolongea pas son séjour à Parme au delà de l'hiver de 1342, où il fut frappé cruellement dans ses affections; il perdit trois de ses meilleurs amis, Jacques Colonna, Thomas de Messine et Dionigi da San Sepolcro. A quelle date exacte, et pour quel motif urgent revint-il en France, on ne le sait pas au juste, mais on suppose que la raison principale de son retour fut la mort de Benoît XII et l'élection de Clément VI, en mai 1342. Peut-être même fut-il l'un des dix-huit représentants que les Romains déléguèrent auprès du nouveau Pontife pour lui rendre hommage et solliciter le rétablissement du Saint-Siège à Rome. De toutes manières on ne saurait douter que pour arriver à ce but vers lequel tendaient ses désirs d'Italien et de croyant, il ne mit tout en œuvre, et qu'il ne se borna pas à des vers. On a de lui, à cette époque, une longue lettre en vers qu'il adressa au Pontife[2] à ce sujet, mais le Pape ne lui donna d'autre satis-

1. *Senili*, XXI, 7.
2. Cf. *Epist. poét.*, 11. 5.

faction que le canonicat de Migliarino dans le diocèse de Pise.

L'espoir de voir revenir le Pape à Rome ayant été déçu et l'état de santé de Robert de Naples, vicaire de l'Église, s'étant aggravé, de sérieux bouleversements avaient éclaté à Rome. Le gouvernement des treize *boniviri* renouvelé, envoya comme ambassadeur au Pape, Cola di Rienzi. C'est à cette occasion que Pétrarque fit sa connaissance. Différents de goûts et d'intentions, ils avaient de commun le sentiment de la grandeur du nom de Rome, des obligations que lui créait son passé historique. La fougueuse éloquence du jeune tribun dut remplir d'un merveilleux étonnement le poète qui avait en vain cherché dans les plus grands hommes de France et d'Italie un esprit pratique qui répondît à ses idées ; aussi se prit-il d'une admiration sans bornes pour celui qui lui communiquait sa flamme par des discours ardents qu'il jugeait « nobles et saints comme s'ils émanaient des tabernacles sacrés d'un oracle », et qui lui paraissaient être « d'un Dieu plutôt que d'un homme [1]. » Toutefois l'éloquence oratoire de Rienzi n'eut pas sur les actes de la

1. *Fam.*, VII, 7 (appendice).

politique papale une efficacité plus grande que l'éloquence poétique de Pétrarque, et les alternatives de faveur ou de disgrâce par lesquelles passa le tribun à la cour montrent que même à l'aurore de sa grandeur, son œuvre et ses discours étaient frappés de suspicion et inspiraient la défiance, d'autant plus qu'il ne ménageait pas les Colonna plus puissants que jamais à la cour à cause de la présence du cardinal Jean.

Comment fit Pétrarque pour se tirer d'embarras, partagé entre son amitié dévouée aux Colonna, et son admiration passionnée pour Rienzi ? on ne le sait pas exactement, mais on a de sérieuses raisons de croire que l'ardeur avec laquelle il embrassait les idées de son ami, ses longs entretiens dans les promenades et jusque sur le seuil des églises [1] ne devaient pas être vus de bon œil par le cardinal, ni par la cour en général. Aussi, quelque arbitraire qu'il paraisse au premier abord, il y a lieu de penser que cette situation ne fut pas étrangère à l'ambassade qui lui fut confiée pendant l'automne de 1343 : un long voyage, une charge

1. *Fam.*, VII, 7, appendice.

honorable pouvaient détourner le cours de ses idées.

Et Vaucluse ? Bien qu'il dût en coûter beaucoup au poète de se tenir éloigné de sa retraite aimée, la nouveauté et l'importance des événements ne lui permirent durant toute cette longue année ni de longs ni de fréquents séjours, mais nous manquons pour cette année-là de renseignements sur les autres particularités de la vie du poète, et ne connaissons que la naissance de sa fille Françoise. En attendant il terminait son *Secret*.

Pétrarque fut chargé d'une double mission à Naples ; d'une part, soutenir les droits du pontife à la régence du royaume pendant la minorité de l'héritière de Robert ; d'autre part, obtenir l'élargissement des fils de Nicolas de Barletta, prisonniers d'État, réclamé par le cardinal Colonna. L'amitié presque respectueuse que le roi défunt avait témoignée au poète, le crédit qu'il s'était acquis à la cour de Naples, la connaissance qu'il y avait faite de personnages illustres et puissants, étaient autant de raisons qui semblaient promettre plein succès au poète devenu ambassadeur.

La cour d'Avignon tenait sans doute à ce

qu'il arrivât promptement à Naples, car on lui fit promettre pour hâter son arrivée de faire le voyage par mer, et à Nice il s'embarqua, malgré la frayeur que lui causaient « les extravagances de la mer. » A Monaco, le temps devint si menaçant qu'il fallut attendre. On ne leva l'ancre que le jour suivant, mais par un temps si mauvais qu'il fallut reprendre terre à Port-Maurice où le poète se réfugia dans une petite auberge de la plage, se reposant « sur un lit de matelot ». Ayant assez de la navigation, il fit marché de chevaux allemands qui se trouvaient en vente par hasard, et poursuivit son voyage par terre ; mais la guerre était alors engagée entre Pise et les Visconti, les armées des deux partis campaient autour de l'Avenza, et Pétrarque arrivé à Lerici fut forcé de se rembarquer, heureusement pour peu de temps ; la pointe du Corbeau doublée, et Luni dépassé, il aborda sur le territoire Pisan, d'où il se rendit à Pise, puis par la Maremma à Florence, et par Pérouse, Todi et Narni il arriva à Rome dans la soirée du 4 octobre ; il n'y resta que peu de jours, et fut enfin à Naples le 12 octobre.

1. *Fam.*, V, 3.

Il s'installa au couvent des frères mineurs à San Lorenzo, et comprit tout de suite qu'il n'avait pas à compter sur le succès de son ambassade. « Les paroles du Pontife », écrivait-il au cardinal le 29 du même mois, « seraient plus dévotement écoutées à Damas par les Sarrasins, qu'elles ne le sont à Naples la chrétienne. » Quant aux prisonniers amis du cardinal, il avait pu les voir plusieurs fois au château Capuano, mais il n'avait aucun espoir d'obtenir leur liberté [1]. Si dans la suite elle leur fut accordée, ce fut grâce au prince André de Hongrie qui, d'après le chroniqueur Gravina, « cédant aux insinuations du diable les fit mettre en liberté [2]. »

Le changement qui s'était fait à la cour, l'échec de ses négociations diplomatiques, dégoûtèrent bientôt Pétrarque de son séjour à Naples où pourtant il recevait des marques d'honneur. La reine Jeanne le nomma son chapelain; ses amis Jean Barrilli et Marc Barbato l'entouraient d'une sollicitude affectueuse, l'accompagnaient dans ses promenades autour de Naples « chez la célèbre virago, Maria de Pozzuoli [3] » dans

1. *Fam.*, V, 3.
2. Muratori. *Rev. Ital. Scriptor*, volume XII.
3. *Fam.*, V, 4.

les spectacles de la ville, aux combats de gladiateurs qu'il condamna sévèrement [1]. Enfin « affaires arrangées ou non » il veut *fuir* dans les premiers jours de décembre [2]. Cette fois il ne se risqua pas par mer. Une tempête épouvantable, dont il avait été témoin dans le golfe, le 25 novembre, et qu'il a longuement décrite [3], lui causa une telle frayeur qu'il jura désormais ne plus vouloir s'exposer au hasard des flots. « Les oiseaux vont dans les airs », écrivait-il au cardinal, « les poissons dans les eaux, moi animal terrestre, je reste sur la terre, Envoie-moi où tu voudras... Mais si tu voulais m'obliger à reprendre la mer, pardonne-moi je te refuserais. » Il se remit donc en route par une voie différente, et à Noël il était à Parme au milieu de ses amis étonnés de le revoir sain et sauf, alors qu'ils le pleuraient déjà, le croyant mort comme le bruit en avait couru précisément à ce moment, en Lombardie, en Ligurie et dans l'Emilie [5]. Soit désir de s'établir à Parme, même pour un court séjour, « soit désir de jouir

1. *Fam.*, V. 6.
2. *Idem.*
3. *Fam.*, V, 5.
4. *Idem.*
5. *Senili*, III, 7.

de sa liberté, il fit l'acquisition, probablement vers 1344, d'une maison avec un jardin [1], elle était située entre la ville et la campagne, et la vue s'étendait sur tous les alentours, ce qui lui faisait dire, dans une épître en vers, adressée à Barbato, qu'il « jouissait d'une campagne paisible au milieu de la ville, et de la ville au milieu de la campagne. » Mais il avait compté sans la guerre qui se déclara très ardente vers la fin de l'année entre les princes d'Este, les Scaliger, les Visconti et les Gonzague, au sujet de la seigneurie de Parme, qu'Azzo avait vendue sans vergogne au marquis Obizzo d'Este, pour 60.000 florins d'or. La ville fut assiégée, et Pétrarque commença à souffrir d'un état de choses qui n'était guère en rapport avec la tranquillité nécessaire à son caractère et à ses études.

Après beaucoup d'hésitations il essaya de s'échapper avec quelques-uns de ses amis, sur le soir du 23 février, et traversa assez heureusement le camp des assiégeants. Parvenus à Reggio à une heure avancée, il fut assailli par des malfaiteurs auxquels il échappa à la faveur

1. Cf. Fracassetti. Lettres trad., 528. A Ronchini. *La dimora del Pet. in Parma*, 1874.

de la nuit, mais il était à peine en sûreté que son cheval trébucha, s'abattit, et son cavalier tout contusionné et le bras luxé eut grand'peine à se remettre en selle et en chemin. Pour comble de malheurs, une pluie diluvienne vint accroître l'obscurité et les embarras; les voyageurs perdirent leur route et furent forcés de s'arrêter dans un endroit très découvert, n'ayant pour s'abriter de la pluie que le corps de leurs chevaux. Le bras meurtri et enflé du poète doublait sa souffrance dans cette nuit maudite; enfin une mince lueur à travers cette obscurité permit d'apercevoir un sentier; les voyageurs s'étant remis en selle, le suivirent jusqu'à Scandiano. De là, le fugitif continua sur Modène et arriva à Bologne le 24, où pendant de longs jours encore, son bras le fit souffrir au point qu'il ne pouvait porter sa main jusqu'à la bouche [1].

Que cette aventure ajoutât un motif personnel à l'indignation que faisaient naître en lui

1. *Fam.*, V, 10. La date du 25 février donnée à cette lettre par Fracassetti n'est pas exacte, cette lettre n'est pas datée dans l'édition de Bâle. Le poète dit que le fait arriva dans la nuit du 22 au 23; s'il avait écrit le 25, il n'aurait pu dire que *bien des jours s'étaient passés depuis* (*multis jam diebus interiectis*), édition de Bâle, page 721.

les colères, les pièges, les combats des petits seigneurs entre eux, et leur emploi des milices mercenaires, ou que cette indignation lui fût inspirée par les afflictions et les calamités de la guerre et du siège, ce fut précisément au cours de cet hiver qu'il composa la poésie si élevée et si belle qu'il adressa aux potentats italiens.

Italia mia, benche'l parlar sia indarno [1]

De Bologne, Pétrarque se rendit à Vérone, sans doute en vue d'y faire des recherches de manuscrits anciens, il y trouva en effet les lettres *familières* de Cicérone que Biondo prétend à tort avoir été trouvées à Vercelli. A Vérone il mit son fils Jean à l'école de Renaud de Villafranca. On ne sait si ce fut pendant son séjour, ou s'il l'y envoya après son retour en France, mais on est certain qu'il partit en novembre de la même année, accompagné jusqu'à Peschiera par son ami Guillaume de

1. Mon Italie, bien qu'il soit vain de parler. L'indication : *Sul Po dove doglioso e grave or seggio*, laisserait supposer que la *canzone* aurait été du moins ébauchée avant son départ, parce qu'ensuite il ne fit que s'éloigner davantage du Pô.

Pastrengo, et qu'il resta à Avignon toute l'année suivante (1346). Le Pape lui fit bon accueil et lui offrit le poste de secrétaire apostolique.

Mais son amour de la tranquillité et de la liberté ne pouvait s'accorder avec des fonctions qui l'eussent jeté dans les intrigues de la cour, et placé dans la dépendance d'autrui. Peut-être aussi ses aspirations s'élevaient-elles plus haut ; bien des fois il se plaignit d'être peu récompensé et jamais cependant il ne consentit à laisser entendre franchement ce qu'il désirait. Cinq fois on lui offrit ce poste de secrétaire apostolique et toujours il le refusa. En échange on lui donna alors un canonicat à Parme [1], et il put se retirer dans sa douce solitude de Vaucluse et livrer de nouveaux combats aux naïades qui pendant sa longue absence lui avaient gâté le beau jardin de son île [2]. Il retrouva là l'activité calme et féconde des années précédentes avec la douce intimité de ses plus chers amis, de son Lelio, de Socrate, et de l'évêque de Cavaillon. Pendant son séjour il fit une excursion à la chartreuse de Montrieu

1. Avec bulle du 27 octobre.
2. *Epist. péot.*, 1. 3.

pour y voir son frère qui s'était fait religieux[1] en 1342. Par l'intermédiaire d'amis influents, il s'employa à tirer d'embarras amoureux un jeune voisin du village de Thor. Enfin, il fit de fréquentes visites à Avignon et obtint de la bienveillance du Pape, la légitimation de son fils Jean[2].

Pendant ce temps, se répandaient les premiers bruits de la révolution romaine de 1347. Cola di Rienzi avait su s'emparer du pouvoir en faisant briller aux esprits éblouis par son ascendant et par son éloquence les mirages de l'antique splendeur de Rome. Pétrarque, qui était sur tant de points en communion d'idées avec le tribun, et qui avait écouté, admiré ses discours et ses propos enflammés, devait attendre avec anxiété ces nouvelles et se réjouir des événements; aussi dans une lettre célèbre de félicitations et d'encouragements à Rienzi, il exprimait des sentiments qui devaient être bien différents de ceux de la cour pontificale en général et du

1. Il en revint saisi d'une nouvelle ferveur mystique et composa le traité latin — *De la paix des religieux* — le dédia aux chartreux avec des paroles que l'on peut ainsi traduire : « Je reviens du Paradis où j'ai vu des anges de Dieu sur la terre... Je suis heureux maintenant que j'ai obtenu ce que je désirais... Votre compagnie me remplit d'une volupté sacrée. »

2. L'acte est du 5 septembre 1348.

cardinal Colonna en particulier. On sait que Cola était l'ennemi de cette famille, et que peu après il en fut le meurtrier. La situation de Pétrarque, vis à-vis des Colonna, revenait donc à ce qu'elle était en 1343. Il eut avec le cardinal quelques explications, sans doute peu satisfaisantes, qui amenèrent une rupture ouverte [1]. C'est alors qu'il se plaignit du maigre résultat obtenu pendant les vingt ans qu'avaient duré ses services et il se disposa à regagner son Italie, toujours plus irrité contre cette « Babylone » et contre l'odieuse et lourde charge dont on lui avait fait luire l'espoir, au prix peut-être de la liberté de son esprit et de sa personne [2].

Il quitta Avignon le 20 novembre. On croit qu'il avait l'intention de se rendre à Rome pour se trouver, comme il disait, sur le théâtre des événements où sa pensée était sans cesse fixée. Mais arrivé à Gènes il apprit la nouvelle du meurtre des Colonna, ordonné par le tribun, et la chute probable de celui-ci. Alors il changea de direction, revint à Parme siège de son nouveau canonicat et se retira dans sa paisi-

1. Cf. *Sine titulo*, XVI, et *Bucol. Eglog.*, VIII (divortium).
2. *Fam.*, VII, 6.

ble maison, qu'il prit plaisir à restaurer et à embellir [1].

On pourrait croire que le temps était venu pour le poète de prendre un peu de repos dans cette demeure qu'il s'était préparée pour y goûter le bonheur de vivre dans la paix de ses études et dans les soins de son jardin, où le seigneur de Milan, Luchino Visconti, venait le voir et lui demander des arbustes à transplanter [2]. Il n'en fut rien. En janvier 1348 il part pour Vérone où, le 25 du même mois, il est témoin d'un tremblement de terre resté célèbre en ce siècle. Il en revient avec son fils, qui était à l'école de Renaud de Villafranca et le place à Parme chez le grammairien Gilbert Baïardi. Au mois de mars il retourne à Vérone, peut-être pour des études sur Cicéron que le Pape Clément VI, avant qu'il quittât la France, l'avait chargé de faire sur l'orateur, lui demandant d'en classer les œuvres. Il est à Vérone le 6 avril, jour où il a le pressentiment de la mort de Laure, et le 19 mai, il en reçoit la nouvelle à Parme, où il était retourné. Toute cette année et la suivante ne présentent qu'une succession de voyages, il

1. *Fam.*, IV, 9; IX, 15.
2. *Fam.*, VII, 12, 15.

visite Carpi, Ferrare, Mantoue, il revient à Vérone, fait un ou deux voyages à Padoue, y est reçu avec distinction par Jacques de Carrare qui lui octroie un canonicat de cette église et dont il prend solennellement possession le samedi suivant en présence de l'archevêque Hildebrand et du cardinal Guy de Montfort.

Pendant son absence, le Florentin Mainardo Accursio et le chanoine Luca Cristiani, de Plaisance, auprès de qui il avait fait de grandes instances pour les décider à vivre avec lui, étaient venus d'Avignon à Parme pour le voir. Ne l'y trouvant pas, ils se dirigèrent vers Florence, mais sur l'Apennin ils tombèrent dans un guet-apens de malfaiteurs ; Mainardo y trouva la mort et Luca leur échappa à grand'-peine. Pétrarque en apprenant cette nouvelle en eut une très grande douleur et écrivit au gonfalonier de Florence une lettre très émue en lui demandant de venger ses amis [1].

L'année 1350 se passa encore pour le poète en mille pérégrinations. En mars nous le trouvons à Vérone, où il accompagne le cardinal légat jusqu'à Garde. En juin il est nommé archidiacre de la cathédrale de Parme, dont la

1. *Varie*, 13.

charge lui donnait la jouissance d'une autre maison plus grande et plus commode que la sienne. A peine investi de cette nouvelle dignité, le 20 juin, il va à Mantoue pour en revenir aussitôt et passe la soirée du 28 à Zuzzara au château des Gonzague qui lui avaient fait préparer « un somptueux souper avec mets exquis, vins étrangers, convives agréables », mais c'était une demeure « de mouches et de moustiques » et pour comble, une armée de grenouilles venue des caves fit irruption dans la salle du festin, sautant et coassant, si bien que le poète « ne voyait plus le moyen de regagner sa chambre [1]. »

En automne il fait un pèlerinage à Rome pour le jubilé et Boccace vient à sa rencontre à Florence, il reçoit dans cette ville, qui lui avait donné

i cari parenti e l'idioma,

un chaleureux accueil et y trouve encore de fervents admirateurs et amis, d'abord Boccace, puis Bruni, Nelli (qu'il appelle Simonide), Zanobi da Strada et Lapo de Castiglionchio. En quittant Florence, tout près de Bolsena, un coup de pied de cheval l'atteint à l'extrémité infé-

1. *Fam.*, IX, 5.

rieure du tibia. Le choc fut si violent qu'à son arrivée à Rome il fut forcé de s'aliter. Après plus de quinze jours et encore étendu, il fit le récit de son accident à Boccace le 2 novembre. Malgré sa jambe blessée, malgré les dévotions du jubilé, et malgré les merveilles de Rome, le pèlerin ne se laissa pas retenir au delà du temps nécessaire. En décembre il remonte jusqu'à Padoue, et reçoit sur son passage de grandes démonstrations des Arétins « qui vinrent à sa rencontre comme à celle d'un roi. » Ils le conduisirent à la maison de ses ancètres, que le magistrat de la ville « avait empèché de réparer, afin que rien ne fût différent de ce qu'elle était quand il vint au monde [1]. »

Pétrarque repassa par Florence, qui éprouvait quelque honte à tenir éloigné de la terre de ses ancètres un de ses enfants devenu si célèbre. De là, l'ambassade qu'il reçut à Padoue, au mois d'avril 1351, dans la personne de son intime ami Boccace qui vint de la part des magistrats florentins lui présenter une invitation respectueuse « à lui, l'honneur de son siècle, avec l'offre, sans réserve, de la restitution des

1. *Senili*, XIII, 3.

biens de ses aïeux rachetés par les deniers publics [1]. » Toutefois cette offre était subordonnée à une condition, ou du moins accompagnée d'une *invitation* : c'était qu'il voulût bien se prêter à mettre en bonne voie et renommée par sa science et son génie [2] l'Université que l'on voulait fonder à Florence *pour toutes les études*. Cette idée, qui venait évidemment de Boccace et de quelques autres savants de Florence, ne pouvait convenir à l'esprit indécis de Pétrarque qui avait un besoin trop continuel de changement pour rêver une tranquillité absolue et qui rejetait tout lien capable d'enchaîner sa liberté de quelque manière que ce fût. Il déclina donc cette offre poliment, mais les Florentins froissés rapportèrent le décret de restitution.

Depuis trois années le poète errait à travers l'Italie ; il se sentait repris d'un désir inquiet de retourner dans sa paisible retraite de Sorgue au milieu de ses livres amis et de ses habitudes champêtres. Oh ! se recueillir dans la paix sereine, dans les doux souvenirs, revoir les amis fidèles Lelio, Socrate, Philippe de Cabas-

1. Lettre des Florentins à Pétr. *Mémoires* de De Sade (Pièce justif. n° 29).
2. *Idem.*

soles, jouir des trésors que par-dessus tout il jugeait inestimables : « la liberté, la solitude et la paix [1]. »

Tout attristé du meurtre récent de Jacques de Carrare, Pétrarque quitta Padoue le 4 mai avec son fils. Les discussions qui avaient lieu à Vicenze, relativement à Cicéron, et auxquelles il prit part, ne surent pourtant l'y retenir longtemps ; il ne s'attarda pas davantage à Vérone où il eut encore à s'occuper de son fils ; à Mantoue il résista aux instances des Gonzague qui voulaient l'y retenir ; il renonça à prolonger son séjour à Parme qui lui offrait aussi, avec le charme d'une ancienne habitude, celui de sa maison archidiaconale et les revenus de sa prébende. Mais un souvenir et un espoir le poursuivaient, souvenir des lieux aimés, espoir d'obtenir de la Cour pontificale une faveur, on ne sait au juste laquelle, grâce à l'appui de deux cardinaux que lui avait procuré Ph. de Cabassoles [2].

Dans les derniers jours de juin il revit enfin sa chère Vaucluse, que dans son éloignement il avait tant désirée ! Mais son esprit inquiet

1. *Fam.*, XI, 6.
2. *Fam.*, XI, 11 et 12.

pouvait-il jouir du bien présent ? A peine arrivé, déjà une pensée importune lui suggère d'en partir, il essaye d'y résister connaissant la singulière instabilité de son caractère, et ingénûment il se donnait à ses amis comme exemple « de la versatilité humaine » [1]. « Un irrésistible désir me poussait à revoir les montagnes, les bois, la grotte, les rochers moussus où serpente le ruisseau au doux murmure, les lieux où je vins enfant, où je passai ma jeunesse, que je ne revis jamais dans un âge plus mûr [2] sans le désir d'y passer en paix le reste de ma vie. » Mais il y avait une difficulté, Vaucluse était loin de l'Italie qu'il ne se souciait plus d'abandonner après y être resté si longtemps, et elle était trop proche de la « Babylone occidentale, la plus pervertie des cités. » Et puis... d'autres difficultés plus sérieuses qui ne peuvent s'écrire l'obligèrent à abréger son séjour à Vaucluse [3].

Ne cherchons pas, par discrétion, et parce que nous ne pouvons faire autrement, à découvrir les mystérieuses raisons qui faisaient

1. *Idem.*
2. *Fam*, XI, 12.
3. *Fam.*, X, 6.

entrevoir à Pétrarque, dès son arrivée, l'obligation d'un départ prochain. Peut-être sa situation pécuniaire était-elle l'une de ces raisons puisqu'il avait écrit déjà à Luca Cristiani : « Si je trouvais le moyen d'y vivre honorablement, je n'hésiterais pas à m'y transporter de nouveau, bien que par expérience je reconnaisse préférable à Vaucluse et au Comtat Venaissin les collines et les chaudes vallées, les superbes cités qui embellissent l'Italie. »

Quels qu'aient été ces motifs, Pétrarque fut retenu deux ans encore en Provence par des affaires et différentes circonstances. Il y reprit, comme auparavant, ses habitudes de simplicité rustique, jouissant du charme de la nature et de sa vie d'études [1], mais elle n'était pas exempte d'embarras [2], par suite de toutes les affaires dont on le chargeait et par les demandes qu'il présentait à la Cour d'Avignon pour lui ou pour d'autres. C'est ainsi qu'il s'employait en faveur de l'abbé de Vallombrosa [3], qu'il obtenait pour son fils un canonicat à Vérone et l'envoyait dans cette ville en le recommandant à

1. *Fam.*, XV, 3.
2. *Fam.*, XIII, 6.
3. *Fam.*, XII, 4.

Renaud de Villafranca et à Guillaume de Pastrengo. Quatre cardinaux le consultaient sur la manière de régler le gouvernement de Rome. Des prélats influents faisaient auprès de lui de nouvelles instances pour qu'il se laissât nommer secrétaire apostolique ; il paraît même qu'il se soumit à une expérience de chancellerie ecclésiastique qui ne lui réussit guère [1]. Enfin il renouvelait au doge de Venise, André Dandolo, l'exhortation qu'il lui avait déjà adressée en 1350, pour lui demander de rétablir la paix avec la république de Gênes.

Les amertumes ne lui manquèrent pas ; laissons de côté l'impatience que lui donnaient des affaires qui lui prenaient son temps et lui suscitaient mille embarras ; ne parlons pas de son mépris toujours plus grand pour la *cupide Babylone,* mais que dirons-nous en le voyant accusé d'ambition et d'avarice, accusé d'avoir intrigué à la Cour pour supplanter Ugolin de Rossi dans l'évêché de Parme [2], lui qui refusa ceux qui lui furent réellement offerts et qui ayant obtenu un canonicat à Modène le cédait

1. Cf. Voigt. *Renaissance de l'antiquité classique*, trad. italienne. Florence, 1888, 1er volume (page 12).
2. *Fam.*, IX, 5, XIV 4.

aussitôt à Luca Cristiani, estimant que celui-ci en avait plus besoin que lui ? Et les colères des médecins qui se déchaînaient sur lui, parce que dans une lettre au Pape, durant une maladie, il avait parlé d'eux avec dédain ? Et cette étrange accusation de sorcellerie ? Ce dernier épisode est très curieux. La longue étude que Pétrarque, comme Dante, consacra au poète de l'*Enéide*, dont le moyen âge avait fait un grand magicien, et le culte qu'il avait pour lui, le firent aussi passer pour un sorcier. « Un des cardinaux les plus considérables dit que je suis magicien et ne craint pas d'en montrer la preuve par l'étude que je fais de Virgile [1]. » Voilà ce qu'écrivait Pétrarque, qui avec un autre cardinal de plus d'esprit et de science, en faisait *des gorges chaudes* [2]. Mais ce cardinal crédule était Étienne Aubert et devint le Pape Innocent VI. Le poète en éprouva quelque embarras et refusa, au moment de son départ, de suivre le conseil de son protecteur le cardinal de Talleyrand, qui lui disait de se présenter au Pontife pour prendre congé de lui. Dans sa susceptibilité, il écrivait plus tard avec une petite

1. *Senili*, I, 4.
2. *Senili*, I, 4.

pointe de dépit : « Je ne veux ni l'offenser par ma sorcellerie, ni être offensé par sa crédulité. »

Il n'en fallait pas tant à Pétrarque pour le décider à quitter de nouveau la France, et dans le milieu de 1352, il était bien résolu à exécuter son projet. Mais l'un de ses protecteurs, le cardinal Guido de Boulogne, chercha à le retenir à Avignon, « pour des motifs sérieux d'intérêt qui devaient lui être très profitables [1]. » Pétrarque attendit quelques mois, puis son impatience l'emportant sur son intérêt et sur les paroles du cardinal, il retourna à Vaucluse dans les premiers jours de novembre « fatigué, excédé, n'en pouvant plus d'ennui » [2], bien décidé à reprendre le chemin de l'Italie. Le 16 du même mois, par une belle et claire journée, il se met en route avec tout son bagage ; mais il est à peine parti que le temps se gâte, et bientôt la pluie tombe à torrents. Vers le soir, il s'arrête à Cavaillon pour voir l'évêque Ph. de Cabassoles son ami, qu'il trouve malade et couché. Il passe la nuit auprès de lui, et entend qu'on parle vaguement de bandits armés qui

1. *Fam.*, XIV, 7.
2. *Fam.*, XIV, 7.

infestent les environs. Pour y avoir échappé tant de fois, le poète n'en ressent pas moins une grande frayeur à l'idée de s'exposer à une nouvelle attaque. Après quelques hésitations il se décide à rebrousser chemin, envoie en Italie plusieurs de ses serviteurs « surtout pour ne plus les voir autour de lui »[1], et remporte son précieux trésor de livres et de manuscrits, « partie la plus importante du bagage qu'il craignait de voir perdue par l'eau[2]. »

C'est ainsi qu'il trouvait dans les circonstances les plus accidentelles une excuse ou une raison à ses hésitations parce qu'il était partagé entre deux sentiments : si l'un l'entraînait vers l'Italie, l'autre le rappelait à Vaucluse. Mais celui-ci triompha bientôt, à cause de certains liens, on ne sait bien lesquels, qui l'attachaient encore « à la mer orageuse de la Cour[3]. » Pour s'y soustraire la mort de son fidèle intendant, Raimond Monet, lui fournit un prétexte honnête. Il demanda un congé aux cardinaux Talleyrand et Montfort ses protecteurs et put retourner quelque temps encore à sa

1. *Fam.*, XV, 2.
2. *Fam.*, XV, 2.
3. *Fam.*, XV, 3.

demeure champêtre de Sorgue et à ses livres, enfin veiller aux préparatifs d'un mouveau départ. En avril 1353 il alla revoir à Montrieu son frère le chartreux et il eut le plaisir de rencontrer en chemin de grandes dames romaines qui se rendaient en pèlerinage à Saint-Jacques de Galice et qui lui donnèrent des nouvelles d'Italie [1]. Alors dans les premiers jours de mai il quitta pour toujours sa petite maison, ne voulant plus vivre si près d'Avignon que ses ennuis récents et son ancienne aversion lui rendaient de moins en moins supportable. Avant tout il était désireux de se retrouver au sein de son Italie, *la patrie* en laquelle il *croyait* davantage [2]. De toutes parts lui venaient des invitations flatteuses ; dans chaque ville il trouvait des amis empressés, des admirateurs ardents et il sentait se raviver en lui, à cause de ses longues études, de son expérience des hommes et des lieux, cet amour de la patrie qui arracha de son cœur sur la cime du mont Genèvre ce salut plein d'enthousiasme, véritable hymne de liberté : « Salut, ô terre très sainte, préférée de Dieu,

1 *Fam.* XVI. 8.
2. *Canzone all' Italia.*

terre sûre aux bons, terrible aux méchants, terre noble entre les nobles, la plus féconde entre toutes, et de toutes la plus belle, ceinte d'une double mer, illustre par ses monts fameux, respectable par ses armes, par ses lois sacrées, par ses arts [1]. »

1. *Epist. poét.* III, 24.

CHAPITRE IV

MILAN, 1353-1361

Pétrarque s'arrête à Milan. — Il tombe dans un ravin. — San Colombano. — Ambassade à Venise.— L'orateur et l'astrologue. — Pétrarque parrain. — Pétrarque et l'Empereur. — Pétrarque et Jacopo Bussolari. — A Linterno. — L'orfèvre Arrigo Capra.— Voyage à Padoue —Visite de Boccace. — Le choix des lettres. — A San Simpliciano. — Ambassade à Paris. — Départ pour Padoue.

En quittant la Babylone avignonaise, Pétrarque rêvait d'un port tranquille où son esprit fatigué se recueillerait dans la préparation sereine du dernier pèlerinage vers la Jérusalem céleste. Le déclin de l'âge, l'expérience des choses humaines, le spectacle décourageant de la politique et des mœurs des cours, l'étude plus approfondie des auteurs sacrés, l'exemple et les conseils de son frère le religieux et de pieux amis, la dévotion du récent jubilé, peut-être aussi quelque rêve déçu, avaient contribué à rendre plus persistant et plus fort l'accès de

mysticisme qui dans ses années de jeunesse saisissait parfois son âme inquiète, et l'arrachait aux jouissances de la vie et aux rêves amoureux du poète et de l'artiste.

Pendant la dernière période de son séjour à Vaucluse un changement notable s'était opéré dans la direction de ses pensées, dans le choix de ses lectures, dans le courant habituel de ses occupations. Scrutant par un sévère examen de conscience « les plaies secrètes de son âme » il avait pris l'habitude d'y porter remède par une confession salutaire et se serait fait un scrupule « de négliger de prier soir et matin ». Enfin « il fuyait comme la mort, malgré de fortes tentations, la compagnie de la femme, dont jusque-là il ne pouvait se passer [1]. » L'étude des lettres, à laquelle il se livrait naguère avec tant d'ardeur, n'était plus qu'un délassement pour son esprit, une distraction pour sa mémoire, et avait fait place à l'étude des livres saints à laquelle il voulait se livrer entièrement, en attendant la mort. Depuis lors, « saint Paul devint son orateur, David son poète [2]. »

C'est avec ces tendances ascétiques que Pé-

1. *Fam.*, X, 5.
2. *Fam.*, XXII, 10.

trarque tourna le dos à ces Alpes qu'il était résolu à ne plus franchir, incertain toutefois du lieu où il devait se fixer. Il ne s'arrêta guère à l'idée de répondre à l'invitation du roi de France, ni aux instances du nouveau roi de Naples. Il n'aurait plus trouvé dans cette ville la cour sympathique du roi Robert, et d'ailleurs le climat trop chaud ne convenait pas à sa santé. Quant à Paris, il ne s'y sentait pas plus attiré que dans la ville abhorrée d'Avignon; il aurait voulu aller à Rome, mais son esprit hésitant lui grossissait les difficultés [1]. Il rêvait peut-être d'un paisible refuge à Mantoue, où l'invitait le prince de Gonzague et où il aurait fini ses jours dans les lieux témoins de la jeunesse de Virgile [2]. Et Parme? Et *son Parnasse cisalpin* de Selvapiana? Et son archidiaconat? Si dans le testament qu'il fit par la suite, en 1370, il admettait la possibilité d'y revenir un jour, il semble certain qu'alors cette idée ne lui vint pas à l'esprit, en raison, sans doute des conditions politiques où se trouvait Parme à ce moment, ou encore par un reste de rancune qu'il gardait à l'évêque Ugolin de Rossi qui

1. *Fam.*, XV, 8.
2. *Varie*, 24.

lui avait fait une réputation de sorcier, ou pour toute autre raison plus intime.

Pétrarque arriva donc à Milan, se proposant sans doute de continuer jusqu'à Padoue où le demandaient les princes de Carrare. Il y possédait d'ailleurs un canonicat et il avait gardé de cette ville un souvenir agréable ; mais étant allé présenter ses hommages à Jean Visconti, archevêque de Milan, qui avait succédé à Luchino dans le gouvernement de la ville, il en reçut un si bon accueil, il lui fut fait tant d'instances, que cédant à une satisfaction d'amour-propre, il se décida à s'arrêter dans cette cour.

Comment Pétrarque qui aimait tant la vie solitaire et indépendante, qui censurait si fièrement les mœurs des cours et qui fuyait la Babylone papale, qui était possesseur d'honorables prébendes à Parme et à Padoue, comment put-il s'accommoder d'une servitude chez des tyrans tout puissants et violents comme les Visconti ? Ce ne fut pas sans surprise que ses amis les plus intimes apprirent sa décision, eux qui devaient croire plus facilement que nous à ses déclamations. D'Avignon, de Mantoue, de Ravenne, Lelio, Jean l'Arétin, Boccace, lui exprimaient leur étonnement, qu'il devait prendre

comme un reproche. Le pauvre poète s'était facilement rendu aux instances des Visconti, surtout parce qu'il y avait en lui un léger fond de vanité, une petite ambition qui le rendait incapable de résister aux flatteries des grands. La puissance l'éblouissait et il pensait que la fréquentation habituelle des princes lui donnait un reflet qui devait le faire valoir avec plus d'avantage aux yeux de ses contemporains et de la postérité. Son faible caractère avait subi plus particulièrement en cette circonstance l'ascendant de Jean Visconti, esprit fort dans lequel vibrait toute l'énergie du conquérant et du dominateur. De son côté, l'adroit archevêque avait compris qu'un homme aussi connu, adulé et admiré de toute l'Europe que l'était le poète, ne donnerait pas seulement du relief à sa cour généralement peu sympathique, mais qu'il serait aussi un instrument utile, sinon comme fin diplomate, du moins comme personnage décoratif, ou par le prestige qu'imposait son nom. Faire de Pétrarque son ambassadeur à Venise ou près de l'Empereur, c'était s'assurer le succès, rien que par son nom, sans parler de son éloquence et de la justice de la cause.

Voilà comment le grand ennemi de la servi-

tude des cours se fit courtisan, et quand, auprès de ses amis, il lui fallut s'en excuser, il avoua avec une expression de vanité satisfaite qu'il n'avait su résister « aux instances flatteuses du plus grand des seigneurs italiens, qu'il avait été troublé et étourdi de ses prières [1] et qu'il était victime de sa propre célébrité qui l'accompagnait partout ; qu'il avait cédé sous la condition de ne pas changer sa façon de vivre et de rester maître de sa liberté et de son temps [2] », qu'il n'avait, en somme, contracté aucune obligation et que ce grand prince lui avait affirmé « que sa présence seule suffirait à l'honorer et à honorer ses États. »

Un petit ermitage retiré, dans le voisinage de l'église Saint-Ambroise, donna à Pétrarque au commencement de son séjour à Milan, l'illusion de la solitude calme, reposante et salutaire qui avait toujours été le vain rêve de sa vie. Tout près des murs de la cité il « jouissait d'une vue sur les champs, couverts de mille plantes, et du panorama lointain des Alpes aux sommets neigeux. » D'autre part il trouvait réconfortante « la vue du tombeau de saint

1. *Varie*, 7.
2. *Fam.*, XVI, 11.

Ambroise et de l'image du saint, qui seule devait suffire à le dédommager de s'être fixé en ce lieu [1]. » C'est ainsi que le poète, victime de sa faiblesse, s'efforçait de persuader ses amis et de se persuader lui-même. Mais un mois après qu'il avait écrit ces mots, le 13 septembre, il fit une expérience peu agréable de sa nouvelle situation. L'archevêque de Milan, allant à la rencontre du cardinal légat d'Albornoz, désira que Pétrarque fût dans les premiers de sa suite. Au moment même où le poète, venant de présenter ses hommages au cardinal allait se retirer, son cheval glissa dans un fossé profond, d'où heureusement le cavalier se dégagea sans blessure, mais non sans avoir couru un certain danger [2].

Cette aventure le détourna tout à fait de la vie agitée à laquelle le petit coin tranquille, voisin de Saint-Ambroise, ne parvenait pas à le soustraire, et il chercha alors à se transporter à la campagne. Au milieu d'octobre il est déjà à Saint-Colomban, « dans le silence d'une aimable solitude ». Il laisse errer sa vue sur le magnifique panorama qui se déroule devant

1. *Idem.*
2. *Varie*, 56.

lui « dans un vaste horizon »[1]; il retrouve là les ombrages, la verdure, les ruisseaux, leur saine fraîcheur, tout le paysage champêtre qui était pour lui une habitude et un besoin et lui rappelait sa chère Vaucluse. Dans de pareilles conditions, et déjà près d'atteindre la cinquantaine, avec les dispositions mystiques que nous avons indiquées plus haut, Pétrarque ne fut pas certainement l'amoureux que certain biographe présente comme engagé dans de nouveaux liens à Milan dans cette fin d'année 1353. Cette supposition nous semble tout à fait fantaisiste.

Rien non plus ne porte à admettre que Pétrarque fit partie du conseil d'État des Visconti pour lesquels il était seulement personnage représentatif dans les cérémonies solennelles et fréquentes de cette cour. Ainsi, dans les premiers jours d'octobre, des envoyés de Gênes vinrent à Milan pour signer l'acte de reddition de la ville. Pétrarque y était présent, et fut frappé du maintien noble des orateurs « sur le visage desquels paraissait la majesté du malheur », comme il l'écrivait lui-même en reproduisant un mot de Stace. On voulut le charger de répondre

1. *Fam.*, XVII, 5.

aux ambassadeurs, et, ce qui est plutôt honorable, il refusa, alléguant le manque de temps. Mais lorsqu'au mois de novembre suivant, il fut question d'envoyer une ambassade à Venise pour traiter de la paix, le poète qui avait écrit deux fois déjà en ce sens au doge Dandolo, accepta volontiers d'en faire partie. Il reçut à Venise l'accueil le plus flatteur et fit une allocution devant le sénat vénitien, simple allocution d'ouverture d'ailleurs, qui n'avait rien à voir avec les arrangements diplomatiques conduits par des négociateurs plus expérimentés, et qui du reste n'aboutirent pas. Pétrarque était la partie décorative de l'ambassade, c'est à ce titre qu'il fut envoyé, c'est à ce titre qu'il fut reçu.

Peu après son retour de Venise une fâcheuse nouvelle lui arriva de Vaucluse : le jour de Noël des brigands avaient saccagé et incendié sa maison de la Sorgue ; fort heureusement, ses livres avaient été mis à l'abri dans le rocher par le paysan chargé de la garde de la propriété et les malfaiteurs n'ayant pas osé y pénétrer, les livres purent être sauvés. L'année suivante il eut une contrariété plus vive quand il apprit que son fils s'était vu enlever son canonicat de

Vérone par Scaliger qui se vengeait d'Azzo de Corregio, ami et protecteur des Pétrarque. Le canonicat de Modène fut alors donné au poète, mais connaissant la situation embarrassée de son ami Luca Cristiani « il y renonça spontanément en sa faveur[1]. »

En octobre 1354, l'archevèque Jean Visconti étant venu à mourir, ses États furent partagés entre ses trois neveux, Mathieu, Barnabé et Galéas. Selon l'usage, leur prise de possession fut inaugurée solennellement et Pétrarque fut chargé du discours de circonstance. Mais ces princes, comme beaucoup de leurs contemporains, croyaient à l'astrologie, et l'astrologue était tenu en grande considération, par les personnages les plus importants de l'État. Ce jour-là il arriva, pendant que Pétrarque parlait, que l'astrologue de la cour l'interrompit en disant que le moment était venu pour lui de présenter aux trois souverains les signes de leur destinée, et qu'il ne pouvait tarder davantage sans que cela fût préjudiciable. Alors, raconte Pétrarque lui-même, « m'arrêtant court au milieu de mon discours, je me tus pour ne point mettre obstacle à l'enthousiasme de la

1. *Fam.*, XIV, 4.

foule, bien que j'en reconnusse toute la sottise, l'astrologue hésitant, troublé, dit qu'il manquait encore quelque chose avant l'heureux moment, et se tournant vers moi, il m'engagea à reprendre le fil de mon discours, mais je lui répondis en souriant : j'ai fini, j'ai fini [1]. »

Une autre cérémonie dans laquelle il eut un rôle important, ne fut pas plus digne du grand poète et du chaud patriote. On le vit, à titre de parrain, tenir sur les fonts baptismaux Marc, le nouveau-né du cruel Barnabé et de Béatrice Regina della Scala. Il fit don à l'enfant d'une coupe d'or, et écrivit une épître en vers, où il rappelait pour le héros futur les exemples magnanimes de ses ancêtres et de son père [2]. Ce n'était pas à tort que Boccace exprimait son étonnement au poète de le voir à ce point dépasser les bornes de la flatterie avec les Visconti dont il avait tant blâmé la tyrannie, si contraire à ses sentiments de civilisation, de liberté et de patriotisme.

A la fin de l'année, Charles IV étant venu à Mantoue y invita Pétrarque et demanda aux Visconti de l'y garder quelques jours. Il entre-

1. *Senili*, III, 1.
2. *Epist. poét.*, III, 29.

tint amicalement le poète pendant que se négociait la paix entre ces princes. Vers Noël, le poète était de retour à Milan, et comme l'Empereur vint y recevoir à Saint-Ambroise la couronne de fer, il fit partie de sa suite et l'accompagna jusqu'à Plaisance, vers la mi-janvier 1355, malgré le froid rigoureux et anormal de cet hiver [1]. Commencée de façon assez remarquable pour le poète, cette année s'acheva sans autre événement. Il rappela son fils, qui âgé de moins de vingt ans, avait déjà obtenu et perdu un canonicat, et, pour lui faire terminer son éducation, il invita chez lui Moggio da Parma, précepteur des fils d'Azzo da Correggio qui n'avait pas voulu abandonner ces princes dans la mauvaise fortune [2].

Cependant l'humidité du climat commença à faire sentir ses effets sur la santé de Pétrarque. En septembre il est pris de fièvres tierces dont il souffrit depuis ce moment assez fréquemment en automne. Au printemps de 1356, il prépare son départ pour l'Allemagne, où les Visconti le chargent, ainsi que Sacromoro de Pommiers, de détourner l'Empereur de la ligue

1. *Fam.*, XX, 14.
2. Fracassetti. *Lett. trad.*, *Fam.*, XIX, 5 note.

que les d'Este, les Gonzague et d'autres princes avaient formée à leurs dépens ; le choix était habile à cause de l'estime que depuis longtemps Charles IV témoignait au poète. Ayant attendu vainement l'Empereur à Bâle pendant un mois, Pétrarque se décida à aller le trouver à Prague où il fut accueilli par les marques d'honneur les plus flatteuses et créé comte palatin. Mais le but politique du voyage ne fut pas atteint. L'Empereur continua à favoriser sous main la ligue, et le poète revint sans avoir obtenu de résultat.

C'est de mars 1357 qu'est datée une lettre de Pétrarque au moine Jacopo Bussolari qui avait imité à Pavie, avec plus d'adresse et de vigueur encore, l'œuvre de Rienzi, ou, si l'on veut, qui avait devancé, de près d'un siècle et demi, l'œuvre de Jérôme Savonarole. Orateur et militant à la fois, Bussolari ne devait-il pas plaire à Pétrarque qui avait applaudi avec tant d'enthousiasme la révolution romaine de 1347? Les biographes disent que Galeas Visconti, ne pouvant soumettre par les armes le frère et Pavie, espérait réussir par l'autorité et l'éloquence de Pétrarque. Celui-ci, en s'y prêtant, aurait donc obéi à la volonté des Visconti con-

tre ses propres idées ; admettons-le, n'ayant pas ici assez de place pour discuter ce point. Je me bornerai à faire observer que le siècle qui a glorifié Savonarole a facilement beau jeu, en reprochant à Pétrarque les sentiments anti-libéraux et antipatriotiques de cette lettre. Mais en jugeant à la façon de notre temps l'attitude d'un homme qui vivait il y a plus de cinq siècles et demi, ne risque-t-on pas des jugements excessifs ? La lettre de Pétrarque à Bussolari [1] est pleine de contradictions et de rhétorique prétentieuse, il est vrai, mais elle n'était pas la première, puisqu'il dit que souvent *il l'avait admonesté* et lui avait adressé *prières et supplications*. Et il se serait fait l'odieux instrument de la tyrannie contre son propre sentiment, par devoir de courtisan, par obéissance à un maître puissant, lui qui disait vouloir toujours garder sa liberté d'action ? Je ne suis *a priori* ni admirateur ni détracteur des actes de Pétrarque, mais je crois que sa conduite envers Bussolari fut entièrement conforme à ses idées historiques et politiques. La révolution romaine était pour lui une chose bien différente ; elle réveillait, avec une noble idée, le

1 *Fam.*, XIX, 18.

fantôme de l'antique république, par l'œuvre d'un tribun, fort du glorieux héritage des traditions qui avaient survécu à toutes les ruines et devant lesquelles s'inclinaient, au moins dans la forme, les Pontifes et les Empereurs. Tout autre devait lui paraître la belliqueuse révolution de Pavie, œuvre d'un religieux dont le ministère devait être de piété et de paix, et qui était contraire à la tradition historique locale, non moins qu'à l'idée fondamentale du droit sur lequel s'appuyait alors la souveraineté impériale et la constitution des seigneuries. Selon Pétrarque, Rome avait fait du Pape, *son Pape*, mais elle était toujours la Rome de laquelle devaient renaître les idées et les conditions politiques de l'*Urbs* antique. Rienzi était donc à ses yeux un tribun vengeur. Pavie était la ville séculairement vouée à la tradition césarienne et à cette constitution dynastique qui, dans l'Italie du nord, commençait en ce temps à être le principe universellement accepté du droit public et contre lequel ne pouvait s'élever qu'un rêveur de la trempe de Savonarole. L'œuvre généreuse de Bussolari était donc un anachronisme, une erreur de temps et de lieu à la fois, et ce moine devait

d'autant plus paraître un rebelle aux yeux de Pétrarque, que nonobstant ses sentiments sur l'Italie et sur Rome, le poète était lié aux idées politiques qui prédominaient dans le milieu où il avait l'habitude de vivre. D'ailleurs le malheureux résultat de la tentative de Rienzi devait avoir singulièrement refroidi l'enthousiasme républicain de l'aristocratique poète. Puis les dix années passées sur sa tête et son mysticisme croissant devaient entrer pour quelque chose dans le nouveau quiétisme politique de celui qu'on a appelé le *Chénier de la révolution romaine*. On aimerait à pouvoir admirer dans Pétrarque un Arnaud ou un Savonarole du XIVe siècle, mais un grand homme n'est pas tenu de l'être en tout. Voilà ce qu'il était, et c'est pour cela précisément, qu'en admonestant Bussolari, il obéissait autant à ses propres sentiments qu'au désir des Visconti.

Pendant l'été de cette année, Pétrarque changea le lieu de sa villégiature et se procura une petite maison dans la campagne de Garignano près de la Chartreuse récemment bâtie par l'archevêque Jean Visconti. Entourée de prés fleuris, de tranquilles ombrages, de ruisseaux limpides avec un souffle de paix religieuse qui

venait du monastère ouvert pour lui à toute heure, cette nouvelle petite villa fut habitée dès lors par le poète dans les mois d'été jusqu'à la fin de son séjour à la cour des Visconti et reçut de lui le nom de *Linterno*, en souvenir du lieu où s'était retiré Scipion l'Africain exilé. Que faisait-il pendant ce temps de son fils qu'il avait rappelé de Vérone ? On l'ignore, mais il n'était pas satisfait de lui. C'est cette année même (1357) qu'il se plaignit amèrement à Guido Sette de la répugnance du jeune homme pour l'étude. Il l'envoya plus tard à Avignon, d'où Lelius lui écrivait pour lui vanter « sa modestie, sa réserve, tout ce que promettait son heureux naturel. » Puis Pétrarque le rappela de nouveau, et en 1359 il devait être à Milan. Là, son père l'accusa du vol fait dans sa maison pendant qu'il était dans sa campagne de Linterno et il le renvoya, laissant à la postérité un souvenir peu édifiant de son fils.

On trouve peu d'événements importants concernant Pétrarque pendant l'année 1358. Imaginons-le entre sa paisible demeure suburbaine, et la solitude de Linterno, se livrant à l'étude sévère de la philosophie et des Saintes Écritures, et dans l'intimité d'amis fidèles, Gabriele

Zamoreo, Jacopino Bossio, Signorolo Omodei, Antoniolo Resta et Franceschino da Brossano qui plus tard devint son gendre, ce qui ferait croire qu'il avait en ce moment près de lui sa fille Francesca. Sous l'influence de ses nouvelles études il avait déjà composé l'année précédente, le petit poème moral des *Triomphes*. Puis il composa un volumineux traité latin, empreint de mysticisme, à l'intention de son ami Azzo da Correggio alors en disgrâce, et appelé : *Des remèdes dans l'une et dans l'autre fortune*.

On croit que c'est pendant cette année que lui arriva un accident occasionné par sa bibliothèque où il se heurta contre un gros volume de Cicéron copié de sa main. Il en eut la jambe fortement contusionnée et le choc s'étant répété plusieurs jours de suite détermina une plaie qui s'envenima de façon à faire douter un instant de sa guérison [1] ; mais des emplâtres et du repos le rétablirent assez bien pour qu'il pût se rendre aux instances d'Arrigo Capra, orfèvre de Bergame, qui tenait à tout prix à le recevoir chez lui. Exemple extraordinaire de la réputation de Pétrarque et de la fascination qu'exerçait son nom, cet orfèvre, d'âge déjà mûr,

1. *Fam.*, XXI, 10.

accourut à Milan, témoigna au poète *son affection, son respect* et *son admiration*, s'appliqua à transcrire ses œuvres et vénéra tous les bustes et les portraits du poète qu'il avait pu réunir dans sa maison; il ferma sa boutique, s'adonna aux études, finalement se ruina pour préparer à l'hôte désiré une réception digne de lui lorsque le poète, vaincu par des instances si répétées, s'était décidé à satisfaire son désir. « Depuis longtemps cet homme extraordinaire me priait, me suppliait pour que j'honorasse sa demeure de ma visite et que pour un jour du moins je le rendisse heureux, comme il disait, et glorieux dans tous les siècles. J'avais résisté plusieurs années ; à la fin ne pouvant plus me défendre de ses prières, de ses soupirs, de ses larmes, je me vis contraint de lui donner satisfaction, bien que mes amis les plus considérables ne le jugeassent pas digne de tant d'honneur à cause de l'humilité de sa condition. Le 11 octobre je partis donc avec lui, parce qu'il craignait qu'à mi-chemin je ne me repentisse de ma décision, et il s'ingéniait par mille moyens à me distraire, de façon que je ne m'aperçusse point de la durée du voyage. Arrivés à Bergame, nous voyons une foule amie venir à notre rencontre pour me faire

fête, et le Podestà et le capitaine du peuple et d'autres magistrats qui m'invitent au palais public ou dans leurs nobles demeures. Je descendis chez mon humble ami, chez qui je trouvai des préparatifs extraordinaires, souper princier, chambre resplendissante de dorures, lit de pourpre sur lequel il jura que personne n'avait jamais dormi et ne dormirait jamais... Le jour suivant, comblé d'honneur, accompagné par les acclamations de la foule et par les magistrats je quittai Bergame [1]. »

Ce petit récit, que j'ai dû abréger ici, sent quelque peu la vanité et la prétention ; mais peut-on reprocher à un homme, auquel de son vivant on rend un culte aussi fervent, de n'avoir pas su se défendre des fumées de l'orgueil ? Les honneurs qu'on lui rendait devaient toujours lui sembler au-dessous de son mérite. Habitué à de pareilles adulations il dut trouver tout naturel de recevoir de l'impératrice Anna une lettre dans laquelle elle lui faisait part de son heu-

1. *Fam.*, XXI, 11. Les deux circonstances ci-dessus rapportées sont placées par Fracassetti et de Sade dans l'année 1358, mais si la dixième et la onzième des lettres familières sont de l'année 1359, comme Fracassetti lui-même est tenté de le croire, il faut également rapporter à cette année-là les faits qui sont racontés comme arrivés peu de jours avant.

reuse délivrance, sans lui dissimuler ses regrets de n'avoir pas mis au monde un fils. Et il lui répondait avec une prolixité doctorale, en s'étendant sur les grandes vertus de la femme, et terminait par cette prédiction olympienne que l'on peut traduire par ces mots : *Il maschio verrà* (le garçon viendra).

Peu de temps après son retour de Bergame il fit un voyage à Padoue sur lequel nous ne savons rien, sinon qu'il se rendit là *pour affaires*, peut-être celles de son canonicat, ou peut-être avait-il déjà l'intention de s'établir dans cette ville, si sa lettre à Moggio de Parme, dans laquelle il parle d'un nouveau « Parnasse, qu'il cherchait à se procurer à Arquà, dans les monts Euganéens[1] » est bien, comme il semble, de 1360. De Padoue, il continue pour *son plaisir* jusqu'à Venise, puis revient à Milan par un hiver où le froid était si rigoureux et la neige si abondante, que le souvenir en est resté dans tous les écrits du temps.

Plus importants sont les souvenirs de l'année suivante. Au printemps, Boccace vint le voir à Milan et ces deux grands esprits passèrent des jours que Pétrarque appela délicieux, et qui

1. *Varie*, 46.

laissèrent dans l'âme de Boccace une empreinte ineffaçable. C'est de ce moment qu'il renonça à la vie licencieuse pour s'adonner à l'étude et à une vie plus austère [1]. Leurs entretiens durent aussi porter sur la *Divine Comédie*, car à peine revenu à Florence, Boccace en envoya un exemplaire à son ami, accompagné d'une épître en vers à la louange de l'Alighieri et d'une lettre en prose où il semble s'excuser de ses éloges. L'aimable conteur connaissait sans doute l'humeur de son ami qui répondit sur un ton aigre-doux aux éloges et aux excuses. Pétrarque se défend d'avoir jamais eu pour Dante un sentiment hostile ; il dit que s'il n'a pas recherché ses œuvres, ce n'est pas qu'il les haït ou qu'il les méprisât, mais seulement pour ne pas s'exposer au danger de l'imiter. Quoi qu'il en soit le bruit qui l'accusait d'inimitié ou d'envie circulait alors, et le poète prenait à tâche de se disculper. Était-ce vraiment l'un de ces sentiments, nous ne le dirons pas, mais ses partisans les plus bienveillants ne peuvent nier qu'il n'y ait eu de sa part une estime très inférieure au mérite des œuvres de l'Alighieri.

En attendant, Pétrarque mûrissait le projet

1. Cf. Fracassetti, note à la lettre *Fam.*, XI.1.

de son départ, fatigué évidemment de la protection suspecte des Visconti. Boccace, qui ne cessait de lui faire entendre, avec bonté, la mauvaise impression que faisait son séjour à cette cour, ne fut pas étranger peut-être à sa détermination. En tous cas, cette année même, en dédiant à son ami Socrate, ses *Lettres familières*, il lui disait que se disposant à faire ses paquets, il avait passé en revue tous ses papiers pour voir « ceux qu'il devait emporter, ceux qu'il devait donner à ses amis et ceux qu'il devait livrer aux flammes [1]. » C'est ainsi qu'il en brûla « plus d'un millier, tant en lettres intimes qu'en poésies sur divers sujets ». Ayant ensuite aperçu dans un coin quelques papiers oubliés par hasard, il voulut les épargner, et séparant la prose de la poésie, il eut l'idée de dédier celle-là à Socrate, celle-ci à Barbato [2]. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la véracité du récit, dans ses termes précis et comme il a plu à Pétrarque de le faire à Socrate, tandis qu'à Francesco da Siena il affirmait ensuite avoir réuni en deux gros volumes plus de quatre cents longues lettres, en écartant un millier d'autres,

1. *Fam. déd. à Socrate.*
2. *Fam. déd. à Socrate.*

uniquement parce qu'il ne savait où les placer. D'une façon ou d'une autre c'est ainsi que furent classées les *Lettres familières* à peu près telles que nous les avons aujourd'hui ainsi que les *Épîtres en vers.*

Dans les derniers mois de cette même année nous voyons Pétrarque refuser une charge de secrétaire apostolique qu'on lui avait offerte de nouveau, puis changer d'habitation. Peut-être trouvait-il que sa petite maison attenant à Saint-Ambroise ne le mettait pas assez à l'abri des visites importunes ; peut-être aussi, impressionnable comme il l'était, le vol dont il avait été victime pendant qu'il était à Linterno, l'en avait dégoûté ; peut-être encore, poussé par le flot montant de son mysticisme cherchait-il un lieu plus recueilli et plus solitaire ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se retira tout à fait hors des murs de la ville dans le monastère de San-Simpliciano, *fuyant les hommes et la ville, tant était grand en lui le désir de liberté, de solitude et de paix* [1]. Il pouvait là éviter les visites indiscrètes par une petite porte dérobée et jouir d'un agréable paysage qui s'étendait à plus d'un mille, aller et venir sous les ombra-

1. *Fam.* XXI, 14.

ges sans risquer la moindre rencontre [1], enfin c'est là qu'il chercha à vaincre ses habitudes les plus enracinées, réduisant son sommeil et les besoins de sa table, et renonçant entièrement aux plaisirs. Cependant il ne put jamais abandonner complètement le luxe des vêtements qu'il ne savait porter sans une certaine recherche [2]. S'il échappait aux visites ennuyeuses, il n'échappait point aux illustres comme celles de Pandolfo Malatesta, seigneur de Pesaro, et de Niccolò Acciauoli, grand connétable du royaume de Sicile, et il n'évitait pas non plus tous les bruits du monde, puisque nous le voyons pendant l'hiver de 1360 à 1361 aller jusqu'à Paris comme ambassadeur de Galeas Visconti près du roi de France. Ce fut d'ailleurs une simple ambassade de parade sans objet politique, destinée uniquement à présenter les félicitations des Visconti au roi Jean que les Anglais venaient de rendre à la liberté. Les anecdotes de ce voyage sont de trop peu d'importance pour tenir place dans le cadre un peu étroit de cette biographie, mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'aucun document n'indique

1 *Idem.*
2. *Idem.*

que le poète en traversant la Provence, fit une échappée jusqu'à son *Parnasse transalpin*, à sa Vaucluse tant aimée. Peut-être ses dispositions d'esprit le tenaient-elles éloigné d'un lieu qui avait été l'inspirateur et le témoin des dissipations de sa jeunesse, désormais abandonnées et condamnées.

Parti en décembre, bien que le premier jour du mois il ait écrit à Guido Sette qu'il était « martyrisé de douleurs aussi violentes que celles que lui donnait la goutte[1] », il est déjà en mars de retour à Milan. Il y reçoit à peu d'intervalle deux lettres : l'une du roi de France, l'autre de l'empereur d'Allemagne qui lui renouvelaient leur invitation. Auprès du roi il s'excuse en alléguant le refus qu'il fait à l'empereur, et à l'empereur il écrit qu'il lui est désormais impossible de quitter l'Italie « au-dessus de laquelle il ne voit rien de plus attrayant en fait de beautés naturelles et de beautés artistiques. » Il saisit cette circonstance, qu'il juge opportune, pour engager l'Empereur à améliorer le sort de l'Italie, en le menaçant même du jugement de la postérité. Mais l'Empereur ne chan-

1. *Fam.*, XXIII, 7.

gea rien à sa politique et envoya au poète une coupe d'or en présent.

Une peste violente ne tarda pas à s'étendre sur toute la Lombardie. Milan fut désertée. Pétrarque, que tout bouleversement effrayait, « abandonna la cité hospitalière », jugeant sans doute l'occasion propice pour exécuter le projet qu'il avait mûri de puis longtemps de se retirer à Padoue où effectivement il s'établit en juillet 1361.

CHAPITRE V

LES DERNIÈRES ANNÉES, 1361-1374.

Mort du fils de Pétrarque.— Départ pour la Provence. —Retour à Padoue. — Pétrarque s'établit à Venise. — Il fait don de ses livres. — Nouvelle visite de Boccace. — Pétrarque remplit des fonctions honorifiques. — Il est atteint de la gale. — Activité littéraire et philosophique. — Querelle avec les Averroistes. — Retour à Padoue. — A Pavie. — A Arquà. — Il est frappé d'apoplexie à Ferrare.— Sa nouvelle ambassade à Venise. — Sa mort. — Le squelette de Pétrarque dans l'histoire et selon l'anthropologie.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Pétrarque à Padoue que son fils Jean mourait de la peste à Milan, au moment où il allait être remis en possession de son canonicat de Vérone : « Mon Jean né pour mon malheur, qui dans sa vie ne cessa de me donner de graves soucis et dont la mort me cause un amer chagrin, meurt à l'âge de vingt-quatre ans n'ayant connu que bien peu de jours heureux. » C'est ainsi que Pétrarque fait mention de son deuil sur les feuillets de son Virgile. Il expri-

mait ses regrets à son ami Simonide d'avoir perdu ce fils « au moment où il semblait devenir meilleur [1] », et en écrivant à Guillaume de Pastrengo il loue Dieu « d'être délivré de son long souci, mais non sans ressentir un chagrin profond [2]. » Ses sentiments religieux adoucirent bientôt sa douleur, que contribuait déjà à alléger le souvenir des nombreux tourments que ce fils lui avait fait souffrir. Peu de temps après, un autre deuil vint encore le frapper : la mort de Lelio, son meilleur ami et son protecteur à la cour d'Avignon. Celui-ci venait de plaider sa cause auprès du Pape pour l'engager à changer en un bénéfice ecclésiastique la charge de secrétaire apostolique récemment proposée [3]. Pétrarque eut encore quelque adoucissement à ce chagrin si, comme on le croit, le mariage de sa fille avec Franceschino da Brossano eut lieu à cette époque ; car depuis lors il vécut avec eux la plus grande partie de son temps à Venise et à Padoue. Ce ne fut pourtant pas pour lui une raison de se retirer en paix dans une demeure stable. Attristé par les révolutions qui désolaient l'Ita-

1. *Senili*, I. 2.
2. *Varie*, 35.
3. *Varie*, 55.

lie [1] et par les incursions qu'y faisaient les compagnies d'aventuriers [2], il désira revoir son *Helicon transalpin*. C'était aussi, et surtout dans l'intention d'arranger avec le Pape l'affaire du secrétariat apostolique qu'il voulait assurer à F. Nelli (son Simonide) auquel il dédia plus tard le livre des *Senili*. En échange de cette charge, il espérait quelque autre bénéfice, d'après les instructions qu'il avait données depuis longtemps à Lelio et d'après les lettres qu'il avait échangées à ce sujet avec l'évêque de Cavaillon [3]. Dans la lettre à Simonide, dont il est question ci-dessus, il lui dit « avoir quitté Padoue le 10 janvier pour aller à Milan, et faire de là la traversée des Alpes en vue d'obtenir à son ami, un honneur (l'office apostolique), et à lui-même le repos » (un autre bénéfice ou quelque chose d'analogue) [4]. Mais le pays étant dévasté par les gens d'armes et par les batailles, il n'osa se risquer à continuer son voyage « ne trouvant plus de chemins praticables » et il descendit le Pô dans une barque jusqu'en Vénétie. Il revint à Padoue le 11 mai, disposé à se ren-

1. *Senili*, I, 3.
2. *Fam.*, XXIII, 1.
3. *Varie*, 55.
4. *Senili*, I, 3.

dre d'abord auprès de l'Empereur, auquel il pensait ne plus pouvoir convenablement refuser une nouvelle invitation, mais les effets de la guerre se faisaient sentir jusque sur les routes d'Allemagne, tandis que la peste commençait à envahir Padoue. Alors le poète, toujours craintif, ne vit rien de mieux que d'abandonner à la fois son projet de voyage en Allemagne et celui d'un séjour à Padoue, et il se « réfugia dans le sein paisible de l'Adriatique[1]. » Vers le milieu de 1362, il appela auprès de lui sa fille et son gendre à Venise où il fixa sa résidence pendant près de six ans, sans négliger toutefois les occasions nombreuses qui l'amenaient à Padoue et au delà.

Avant de quitter Padoue, il avait déjà, par l'entremise de son ami Benintendi, commencé des pourparlers avec la Seigneurie de Venise dans le but de laisser à la ville tous ses livres, pour en former une bibliothèque publique à la condition qu'on lui donnerait une habitation honorable. L'accord s'établit promptement, et le poète put se loger sur la belle rive des Esclavons dans le palais dit: des deux tours. Le don de ses livres était vraiment précieux ; c'était peut-être la

1. *Senili*, I, 3.

plus belle collection que l'on pût trouver et qui devint plus précieuse encore par la suite pour avoir appartenu à Pétrarque. Elle comprenait un manuscrit d'Homère qui lui avait été donné par le grec Nicola Sigeros ; la traduction latine de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* transcrite par Boccace ; Quintilien donné par Lapo de Castiglionchio ; Varron, Térence ; des livres de Cicéron et de Tite-Live, et quantité d'autres, réunis avec toute la sollicitude du poète et copiés de sa main. Quels éléments plus précieux pour fonder une bibliothèque publique ! et pourtant la plupart de ces reliques furent dispersées, malgré le contrat, et Venise n'eut, ou ne put conserver que bien peu de choses de ce trésor [1].

Pendant ce temps Innocent VI vint à mourir, et son successeur Urbain V écrivit aussitôt en Italie pour appeler Pétrarque auprès de lui. Pour la cinquième fois on lui proposait un secrétariat apostolique que pour la cinquième fois il refusa, et il ne partit point. Au printemps de l'année 1363, il reçut à Venise ses amis Boccace et Leonzio Pilato qui restèrent avec lui environ trois mois. L'automne suivant, la peste

1. De Nolhac, *op. cit.*, 80.

redoublant à Florence, Pétrarque invita Boccace à revenir, « le seul ami qui lui restait alors » depuis la mort récente de Simonide et de Barbato. Toutefois il contracta à Venise de nouvelles et affectueuses relations, avec Donato degli Albanzani qu'il surnommait : *Apenninigena*, avec le doge Laurenzo Celso, et surtout avec Benintendi de'Ravignani, chancelier ducal, que nous avons vu servir d'intermédiaire entre Pétrarque et la Seigneurie pour le contrat relatif au don de ses livres. Chaque jour, après avoir rempli les devoirs de sa charge, le chancelier se dirigeait avec sa gondole devant la porte de Pétrarque, l'y faisait prendre place et entretenait avec lui d'intéressantes conversations.

A Venise les charges honorifiques ne manquèrent pas au poète. Lorsque la Seigneurie voulut s'attacher le condottiere Luchino dal Verme, elle pria Pétrarque qui l'avait connu à Milan, de lui écrire pour donner plus de valeur à l'invitation. Précédemment, lorsque dans la même intention elle avait pensé à Giberto da Correggio qui était prisonnier à Modène, Pétrarque avait été chargé, non seulement d'écrire mais d'aller dans cette ville pour obtenir sa

liberté [1]. Plus tard, quand les affaires s'arrangèrent avec Candie et qu'à cette occasion on donna des fêtes et des réjouissances, Pétrarque y assiste, assis à la droite du doge. A la demande de François de Carrare, seigneur de Padoue, il écrit une longue lettre qui est un véritable petit traité sur les *Devoirs et les qualités d'un prince*. A Bologne il va voir le cardinal légat et trouve la ville toute différente de ce qu'elle était au temps de sa jeunesse. A Padoue il célèbre généralement les fêtes de Pâques et passe à Pavie les saisons d'automne comme hôte de Galeas Visconti. Ainsi s'écoulent plusieurs années, sans événements remarquables, que les circonstances d'ailleurs, et son âge ne comportaient plus.

Il est atteint en 1365 d'une insupportable gale qui l'oblige à aller prendre les eaux thermales d'Abano [2]. Le bruit de sa mort se répand encore une fois, et le Pape confère à un autre le canonicat de Carpentras dont il n'était pas encore allé prendre possession. Cette conces-

1. Cf. A Gloria. *Docum. ined. Actes de l'Inst. vénitien*. VI, 5e série. On ne croit pas que Pétrarque s'y rendit. En tous cas il ne fut pas donné suite à l'affaire et ce fut Dal Vermo qui fut choisi et non G. Correggio.

2. *Senili*, II, 5.

sion avait été faite pour donner une demi-satisfaction aux Florentins qui voulaient à tout prix posséder Pétrarque parmi eux, et qui avaient insisté auprès du Pontife pour qu'il accordât au poète le premier canonicat vacant dans leur église ou dans celle de Fiesole[1].

Au milieu de tout le bruit qui se faisait autour de lui ou à son sujet, la vieillesse et son cortège d'infirmités atteignaient le poète qui se recueillait davantage dans des méditations philosophiques et religieuses. Il termine le traité moral : *Des remèdes dans l'une et l'autre fortune*, greffant son sentiment profondément chrétien, sur les idées morales de Sénèque. Il adresse à l'évêque de Cavaillon, un autre traité également long et sérieux : *De la vie solitaire*, et continue à donner ses soins au recueil de ses lettres et à ses poésies en langue vulgaire.

A cette époque, la philosophie était assez en honneur à Venise, mais par suite des relations maritimes fréquentes avec l'Orient ou pour toute autre raison, la philosophie d'Aristote, telle qu'elle avait été exposée par Averroès, était plus en crédit que la scolastique ou la patristique.

1. Hortis, *op. cit.* 283 et 305.

Pétrarque, qui par nature, par sentiment artistique, par ses principes idéalistes et sa science philosophique, tendait plutôt vers le platonisme, et qui de toute façon était animé d'une foi chrétienne ardente, avait en horreur la philosophie insidieuse d'Averroès, et il eut plus d'une fois l'occasion de s'élever contre les partisans zélés de cette doctrine peu orthodoxe. Un jour il expulsa même de chez lui, l'un de ceux, qui dans la discussion, s'était laissé entraîner à le blesser dans son sentiment religieux[1]. Il engageait parfois des discussions plus ou moins vives, sans arriver naturellement à persuader ses adversaires. Sa science et sa grande autorité ne le sauvaient pas toujours des épigrammes de ses contradicteurs. Ainsi à Venise, en 1366, quatre jeunes averroistes, qui, semble-t-il, fréquentaient sa maison, l'ayant entendu au cours d'une discussion condamner leur doctrine, formèrent, sans doute par plaisanterie, une sorte de tribunal pour juger Pétrarque. On discuta sur ses mérites, on chercha les points à défendre, finalement on prononça *qu'il était un honnête homme, mais un ignorant*[2].

1. *Senili*, V, 2.
2. Fracassetti, note à la 12e lettre du Ve livre des lettres *familières*.

Pouvait-on supposer que devenu célèbre dans toute l'Europe, il pût prendre tant à cœur cette plaisanterie et la considérer comme une grave injure? Il s'en montra pourtant très irrité, et ne cessa d'exhaler sa colère avec ses amis; elle ne s'apaisa que lorsqu'il eut jeté à la tête de ses détracteurs un pamphlet où il les flétrissait. Ce pamphlet commencé lorsqu'il se rendit à Pavie par le Pô, fut l'origine du traité latin : *De l'ignorance de soi-même et d'autrui* [1].

Pétrarque avait comme secrétaire depuis plusieurs années un jeune homme de grande intelligence auquel il s'était attaché comme à un fils; ce jeune homme le quitta en 1367, et le poète déjà vieux, de nature tendre et de caractère susceptible, eut de ce départ un chagrin et un dépit très vifs, augmentés encore par la difficulté de le remplacer à cause de la pénurie des bons copistes, tandis que celui-là *était très diligent et très intelligent*. On a pensé, parce qu'il était de Ravenne, qu'il pouvait être identifié avec le fameux humaniste Giovanni Malpighino, mais Fracassetti le conteste savamment [2]. Dans tous les cas il reprit peu de temps après son poste

1. *Senili*, XI, 2.
2. *Fam.*, XXIII, 19.

auprès du poète, mais le quitta définitivement l'année suivante.

Les circonstances que nous venons de rapporter, et la privation d'un jardin et de la campagne décidèrent Pétrarque, dont les impressions étaient toujours promptes et les désirs changeants, à quitter Venise. Il laissa une partie de ses livres à la garde de Donato Albanzini, et revint en 1368 s'établir à Padoue où François de Carrare qui avait quelque teinture des belles-lettres continuait à l'inviter avec instances ; il avait d'ailleurs à Padoue son canonicat, puis la proximité des collines qui permettait d'espérer un effet salutaire sur sa santé affaiblie. Bientôt après, Galéas Visconti le pressa pour qu'il se rendît à Pavie et pût être présent à la conclusion de la paix qu'il négociait avec le cardinal Androino représentant du Pape. Un peu à regret, « pour ne pas paraître ingrat », Pétrarque partit le 25 mai et « eût été bientôt de retour s'il n'avait été blessé à la jambe » et s'il n'avait mis « un mois à trouver à grand'peine une barque » qui le transportât par le Pò cette voie étant la moins dangereuse en ces temps de guerre [1]. Le soir du 19 juillet, par une pluie torrentielle, il

1. *Senili*, XI, 2.

rentrait à Padoue impatiemment attendu et fêté par François de Carrare. Pétrarque, en rapportant ces circonstances à F. Bruni, l'un des meilleurs amis qui lui restât, ne parle pas du mariage de Violente, fille de Galéas Visconti, avec le duc de Clarence, mariage auquel certains biographes disent qu'il assista dans le milieu de juin, assis au repas de noces à la table des princes. Si le fait était exact, il n'eût pas manqué de rapporter une circonstance aussi remarquable de son voyage, et il dit seulement n'avoir quitté Pavie que quand il parvint à trouver un batelier assez courageux pour le transporter par le fleuve [1].

A son arrivée à Padoue il trouva des lettres du Pape qui l'invitaient à aller à Rome, mais l'été, *son ennemi naturel*, et une infirmité accidentelle, peut-être la blessure à la jambe

1. Ce doute fut d'abord émis par Kœrting, contrairement aux affirmations de Baldelli et de de Sade, basées sur une indication de Corio et acceptées récemment encore par Hortis et Fracassetti ; Cf. *Kœrting Petrarca's Leben und Verke.* Leipzig, 1878 (Chap. 7) l'argument peut se retourner aussi. Serait-il admissible que Pétrarque étant à Pavie sur le désir de Galéas, n'ait pas été invité par lui à Milan aux fêtes nuptiales ? Or Pétrarque dans sa lettre à Bruni ne parle même pas d'invitation. C'eût été le cas de lui écrire comme c'était son habitude : *J'ai vu le prince, il voulait que j'allasse à Milan mais...* Rien donc ne vient établir qu'il s'y rendit.

dont il avait parlé à F. Bruni quelques mois auparavant, son chagrin à la mort de son petit-fils Francesco qu'il adorait, et dont les traits rappelaient les siens, lui firent ajourner ce voyage, bien qu'il le désirât sous d'autres rapports. En attendant, artiste persévérant, il continue de perfectionner ses œuvres et ajoute au bout de vingt années deux strophes à une *canzone* commencée en 1346 du vivant de Laure. Il commence à villégiaturer à Arquà dans une maison des moines Augustins pendant l'été de 1369, sans pouvoir échapper cependant à ses accès de fièvres automnales, dont « il eut à souffrir plus de quarante jours ». Pendant sa maladie il reçut une nouvelle invitation d'Urbain V, et il promit de se rendre à Rome au printemps suivant. Mais il attendait du Pape une faveur plus positive que des invitations [1]. Pourtant, malgré son âge avancé, il se prépara à ce long voyage. L'année suivante, avant de partir, il fit son testament le 4 avril, et laissait entre autres legs, la somme, importante pour l'époque, de 50 florins d'or à Boccace « en vue de l'acquisition d'une robe de chambre à mettre les nuits d'hiver qu'il passe à travail-

1. *Senili*, XIII, 13.

ler » en se disant honteux d'une si petite chose pour un si grand homme.

Enfin vers le milieu d'avril il se met en route pour Rome ; mais arrivé à Ferrare, il est frappé d'une syncope qui le laisse dix heures sans connaissance. Les médecins essayèrent de le ranimer par des remèdes énergiques sans même qu'il s'en aperçut, et lorsqu'il reprit ses sens, il était hospitalisé par les seigneurs de la ville qui lui prodiguaient leurs soins empressés [1]. Le bruit de sa mort se répandit de nouveau, et ses amis de Padoue et de Venise s'en émurent. Aussi ce fut avec une joie mêlée d'un véritable étonnement qu'ils le virent revenir, étendu dans une barque. Le poète avait compris par l'affaiblissement de ses forces qu'il n'était plus en état de continuer son voyage à Rome.

Sa constitution robuste triompha du mal, mais il resta souffrant durant toute cette année et ne quitta Padoue que pour Arquà, où il fit en juin l'acquisition d'un vignoble d'un *campo e mezzo, pour* 300 *lires de Padoue*. Cet état de santé ne l'empêcha pas de se livrer à ses études favorites, comme le prouve le commentaire qu'il commença à écrire sur les marges de son Homère.

1. *Senili*, XI, 17.

En janvier 1371, malgré la rigueur de la saison et quoique sa santé fût toujours chancelante, il accompagna F. de Carrare au service solennel qui se célébra à Bologne en l'honneur du pontife défunt Urbain V. Il revit là, parmi ses nombreux admirateurs, Pandolfo Malatesta, seigneur de Pesaro qui professait un véritable culte pour le poète, était allé le voir à Milan quelques années auparavant, s'était procuré ses portraits et ne laissait jamais passer une occasion de l'inviter, et l'invitait de nouveau en personne, puis quelques mois après par écrit, prenant fort à propos prétexte de la peste qui sévissait à Venise. Mais Pétrarque avait eu en mai une seconde et sérieuse attaque à laquelle il avait échappé encore une fois, malgré les sinistres pronostics des médecins ; il s'excusa donc auprès de Malatesta, invoquant l'état de sa santé, lui vantant le charme et la salubrité de sa nouvelle habitation qu'il avait fait visiter en détails et non sans complaisance à son messager [1]. Il continua l'aménagement, entre la vigne et l'olivette, de la petite maison qui abrita ses dernières années, cultiva avec soin le jardin rustique où la douce religion du souvenir l'in-

1. *Senili*, IX, 13.

vitait à planter le laurier symbolique ; il y jouit d'un joli paysage, éprouva les effets bienfaisants de la campagne et de l'aimable solitude qui permettait à sa pensée plus libre les méditations morales et religieuses. Il avait là son paisible cabinet de travail avec ses livres préférés et la fenêtre qui s'ouvrait sur la verdoyante colline d'où lui parvenaient les doux bruits, les effluves suaves de la campagne. Il y reprenait le souffle nécessaire pour terminer *Les Triomphes*, pour perfectionner encore, et classer les poésies qui renfermaient les rêves de sa vie de poète et d'artiste, pour lire le *Décaméron* de son cher ami, et traduire en latin la nouvelle de *Griselda*, pour écrire à François de Carrare une lettre qui est un traité sur la manière de gouverner l'État, pour lancer une violente *invective contre un Français*, c'est-à-dire un prélat, qui en 1372, avait par ses intrigues empêché le Pape de lui accorder les faveurs auxquelles les bons offices du cardina de Cabassoles l'avaient d'abord disposé.

De Padoue, des amis dévoués venaient par une douce habitude s'entretenir avec lui, notamment le prince de Carrare qui, volontiers, quittait sa cour brillante pour venir dans

sa retraite champètre[1]. Quelquefois c'étaient des visiteurs indiscrets qui arrivaient à l'heure du repas avides *de nourriture et de conversation* et auxquels le poète « ne fermait pas sa porte, de peur de paraître plus avare et plus orgueilleux qu'il n'était[2]. »

On ne doit pas mettre Chaucer, le romancier et poète anglais, au nombre de ces importuns. Il dut connaître Pétrarque en 1373 à Padoue[3], où les charges de son canonicat appelaient quelquefois le poète, ainsi que la célébration des fêtes de Pâques, ou tout autre motif, comme la crainte de la guerre, qui l'obligeait souvent malgré lui à se réfugier en ville. Mais de combien d'invitations, de combien de charges ne l'accablait-on pas ? Un document qui est resté montre qu'au printemps de 1371, il exerça l'office de légitimeur de bâtards, qui déjà lui avait été accordé par Charles IV en même temps que la dignité de comte palatin[4]. Mais l'odyssée volontaire de ses voyages était

1. *Varie*, 31.
2. *Varie*, 15.
3. Cf. Segré. *Chaucer e Petrarca* dans la *Nuova Ant.* 1er janvier 1899.
4. Cf. Zardo. *Petrarca e i Carraresi*. Milan. Hoepli 1892. page 162.

terminée pour lui. En 1372 son ami Ph. de Cabassoles, devenu cardinal, vint en Italie. Pétrarque désira aller l'embrasser à Pérouse, mais n'ayant pu se tenir en selle il dut y renoncer. Il fut aussi dans l'impossibilité de se rendre aux instances du nouveau pontife et répondit à celles de Pandolfo Malatesta en 1371 par le don précieux de ses poésies en langue vulgaire après y avoir donné ses derniers soins d'artiste. Cependant il ne crut pouvoir se soustraire à un dernier voyage et se refuser à la prière du prince de Carrare qui désirait le voir accompagner son fils Francesco Novello à la Seigneurie de Venise pour y faire sa soumission. Pétrarque, en septembre 1373, partit en effet, bien que mal remis des fièvres dont il avait souffert depuis le printemps et le 2 octobre il fit à la Seigneurie un petit discours de présentation. Très affaibli par le mauvais état de sa santé et par son âge avancé, il était quelque peu chancelant et tremblant. On exagéra même, et on dit qu'il s'évanouit et qu'il fallut remettre au lendemain la réunion et le discours [1].

1. Cf. Koerting, *op. cit.* A Zardo, *op. cit.* Bazzarini, *La 2e ambassade de Fr. Pétrarque à Venise* dans le *Propugnatore* volume 14, page 232.

Ce fut le dernier acte de la vie de Pétrarque dont on ait le souvenir précis. A son retour de Venise, il passa selon son habitude la plus grande partie de son temps à Arquà où la tradition rapporte qu'on le trouva mort le matin du 19 juillet 1374. Mais Jean Dondi dell'Orologgio, un de ses amis de Padoue et son médecin, écrivait dans la matinée du même jour : « La nuit fatale qui vient de finir, précédant le jour ou je t'écris cette lettre nous ravit l'illustre et admirable Fr. Pétrarque, frappé pendant *quelques heures* par ce genre de maladie, dont, si tu te souviens, nous le trouvâmes atteint il y a plusieurs années, alors que pour le voir nous nous rendions dans sa charmante et paisible retraite des monts Euganéens[1]. » Cette version donnée par des témoins du temps et du lieu écarte la légende d'après laquelle le poète fut trouvé mort le matin avec la tête inclinée et le bras replié sur un livre, dans l'attitude du sommeil. Une attaque d'apoplexie n'entraîne pas forcément une mort foudroyante, il est probable qu'il expira au bout de quelques heures dans les bras de son ami et fidèle secrétaire de ses dernières années, Lombardo della Seta.

1. Zardo, *op. cit.*,225.

Sous la direction du prince de Carrare et en présence de l'évêque de Padoue et des personnages les plus importants de la Cour et de la ville, ses obsèques solennelles furent célébrées le 24 juillet dans l'église d'Arquà où sa dépouille fut déposée. Six ans après, ses restes mortels furent réunis dans un tombeau de marbre rose soutenu par quatre colonnes que la piété de Fr. de Brossano son gendre voulut élever sur la petite place solitaire du bourg, en face des douces collines qu'il avait tant aimées, et qu'il a immortalisées.

Mais l'étrangeté de sa destinée ne voulut pas même donner au poète mort la paix que, vivant, il rêva sans cesse. Déjà, en 1630, le frère Tommaso Martinelli de Portogruaro viola la tombe et déroba l'os du bras droit [1]. En 1843, un sentiment de religieux respect inspira au savant comte Carlo Leoni l'idée de rassembler ses nobles restes dans le tombeau que les injures du temps et les licences de la soldatesque avaient endommagé. Douze ans après, on rouvrit le tombeau pour y déposer une côte et un morceau de tunique que le conseil communal d'Arquà avait donnés à la commune de Padoue

1. Canestrini. *Le ossa de Fr. Pet.* Padoue, 1874.

en 1844. Enfin en décembre 1873, la paix de cette tombe fut de nouveau troublée pour les études anthropologiques que le professeur Jean Canestrini fut autorisé à faire sur le squelette du poète. De ces études, il résulta qu'il avait une stature très supérieure à la moyenne, c'est-à-dire entre 1 mètre 83 et 1 mètre 84 centimètres ; que sa jambe droite était plus courte que l'autre d'un centimètre, qu'il avait la tête forte, le front peu haut et fuyant, la face large et courte, le nez proéminent, le teint entre le blanc et le brun, les cheveux peut-être roux, les traits délicats et un peu efféminés, les muscles forts, indice de grande agilité attestée d'ailleurs par le poète dans sa lettre *ai posteri*. « Dans ma jeunesse j'étais non pas très robuste mais très souple et très adroit, pas beau mais de figure agréable, de joli teint entre le blanc et le brun, j'avais les yeux vifs et la vue perçante, mais à soixante ans, elle commença à me faire défaut, et je fus obligé, bien à regret, de faire usage de lunettes. De bonne santé, toute ma vie, la vieillesse m'accable maintenant de ses infirmités ordinaires. »

La capacité de son crâne était considérable (1602 centim. cubes) et le poids très fort du

cerveau (1666 grammes), dépassait de 100 grammes, le poids qu'on attribue sans en être très sûr au cerveau de Dante. La conformation particulière du crâne de Pétrarque a fourni aux anthropologistes un argument scientifique pour établir qu'il y avait en lui une grande force affective, et en même temps qu'une grande intelligence une prédominance des sentiments et des instincts. Or, c'est en somme un trait que le poète lui-même a reconnu, et que les particularités de sa vie ont confirmé.

CHAPITRE VI

AMOUR ET POÉSIE

Réalité *historique* de Laure. — Les confessions de Pétrarque dans ses lettres et dans le *Secret*. — Ses exagérations. — Ses contradictions. — La scène du jardin. — Le baiser de Charles de Luxembourg. — Caractère essentiellement artistique du *Canzoniere*. — Amour *poétique* de Pétrarque. — Imagination et amour. — Amours *extravagants*. — Le *Canzoniere* n'est pas exclusivement pour Laure.

Dans une note reconnue de la main de Pétrarque, sur un manuscrit de Virgile qui appartient à la bibliothèque Ambrosienne de Milan, on lit en latin ces mots que l'on peut traduire ainsi : « Laure célèbre par ses vertus, et que j'ai longtemps chantée dans mes vers, apparut pour la première fois à mes yeux aux premiers temps de ma jeunesse en l'année 1327, le matin du six avril, dans l'église de Sainte-Claire à Avignon, et dans cette même ville, dans ce même mois, dans ce même jour, mais en l'année 1348, cet astre de lumière fut à la lumière

ravie, tandis que j'étais à Vérone ignorant de mon destin[1]... »

Ainsi à l'âge de vingt-trois ans, au moment où il se plaisait à fréquenter avec ses amis les lieux *où s'assemblaient de nobles dames*[2], Pétrarque s'éprit de Laure. Les détails de cette note que l'auteur ne peut avoir écrite que pour lui seul ne permettent pas de douter qu'il s'agissait bien d'une femme vraie, d'un sentiment réel. Du reste dans plus d'un passage de ses *Lettres* et de son *Secret*, qui est en quelque sorte le livre des confessions du poète, on en trouve la confirmation entière et explicite.

Mais quelle était cette femme pour laquelle il éprouva un si constant amour, qu'il chanta avec tant de passion poétique ? Comme il n'en voulut pas faire connaître le nom à la postérité, et qu'il évita adroitement de le dire même à ses contemporains et à ses amis, la question peut paraître superflue à celui qui s'en tient à l'analyse esthétique de ses vers, mais elle s'impose évidemment au biographe.

Dans les *mémoires* du Florentin Peruzzi qui ne sont pas postérieurs à la fin du XIVe siècle,

1. Texte complet dans *Pétrarque et l'Humanisme*, append. VI.
2. *Fam.*, IX, 3.

on lit : « Pendant la jeunesse de Pétrarque à Avignon, il y avait parmi les dames de la ville une jeune femme nommée Laureta, de la maison de Salso », et Salso veut dire *Sauce, Sade*. Ainsi une tradition qui remonte au siècle même où brillait Pétrarque, identifiait la femme chantée par lui avec Laure de Sade. Au XVIe siècle, quelques érudits, plus habiles que scrupuleux, falsifièrent un sonnet, violèrent un tombeau pour laisser croire qu'ils avaient découvert à quelle famille appartenait la Laure du grand poète, et l'endroit où elle était ensevelie. Au XVIIIe siècle un abbé français, descendant de la famille de Sade, rassembla avec beaucoup de soin des documents et des mémoires pour prouver qu'il y eut réellement une Laure de Noves qui devint la femme de Hugues de Sade en 1325 et auquel elle donna onze enfants ; que tombée malade elle fit son testament le 3 avril 1348 et qu'elle fut ensevelie dans l'église des frères mineurs où Pétrarque dit que fut déposée sa Laure. Cet abbé français recueillit encore d'autres détails et réussit à faire admettre à la plupart des érudits cette opinion devenue pour lui une certitude : c'est que son ancêtre et l'inspiratrice du poète ne faisaient bien qu'une

seule et même personne. La critique moderne n'accepte pas comme absolument certaine la conjecture de l'abbé de Sade, mais elle l'admet comme tellement probable, que l'identité des deux Laure est généralement reconnue, bien que beaucoup la trouvent toujours discutable et que quelques-uns la discutent encore. Admettons donc, nous aussi, que Pétrarque s'éprit de Laure de Sade qu'il vit pour la première fois, un matin de l'an 1327, et qu'il continua à l'aimer d'un poétique amour jusqu'à sa mort survenue en 1348, et au delà. Admettons encore que la femme qui reçut le tribut de tant d'amoureux soupirs, et que son beau visage immortalisa en même temps que le poète qui la chanta, était la femme d'Hugues de Sade et la mère de ses onze enfants, qu'elle était née probablement à Avignon suivant l'opinion la plus répandue, mais pas à Vaucluse comme quelques-uns le soutiennent à tort, peut-être dans un village d'alentour, Caumont par exemple, selon l'opinion d'un écrivain du xve siècle, Francesco Galeota, récemment reprise [1].

Mais comment le poète aima-t-il cette femme

1. Elle est soutenue ingénieusement par Flamini, *Studi di Storia letteraria e stran.* Livourne, Giusti 1895, pages 75-105.

mariée ? En 1356, écrivant à Jacques Colonna qui lui exprimait le doute que son amour pouvait n'être qu'une fiction et n'avait d'autre objet que la *Laurea,*

Onor d'imperadori e di poeti [1],

il se montra peiné, froissé même, d'une pareille supposition, et il s'écria : « Plût au ciel qu'il en fût ainsi et que mon amour ne fût qu'un badinage et non une violente passion ». Il ajoutait : « En bonne santé, on peut feindre la maladie, mais on ne peut feindre la pâleur et la maigreur. » En lisant cela on se rappelle les cheveux roux du vieillard qui prétendait avoir blanchi dès sa jeunesse. Qui s'imaginerait Pétrarque pâle et se consumant d'amour ? Cette lettre à Jacques Colonna qui nous est parvenue telle qu'il a plu à Pétrarque presque sexagénaire de nous la faire parvenir, est-elle bien telle qu'il la lui envoyait quand il n'avait guère que trente ans ? Ne sait-on pas que le poète revoyait et retouchait comme des œuvres d'art ses lettres choisies et classées en 1359, les modifiant de façon à y insérer des circonstances arrivées après l'envoi de ses lettres ?

1. Honneur des souverains et des poètes.

Voyons un autre document, le *Secret* ou *Du mépris du monde*, petit opuscule composé quand l'esprit du poète était sous l'influence d'un de ces accès de mysticisme qui se renouvelèrent fréquemment après l'ascension du mont Ventoux[1]. Dans un dialogue en trois livres qu'il imagine entre lui et saint Augustin, il amène son interlocuteur à scruter avec une inexorable persistance les mystères de son propre cœur et à lui en faire découvrir toutes les plaies secrètes ; il se défend, il essaye d'échapper aux questions pressantes et aux argumentations du saint, mais serré de toutes parts, sans merci, il est forcé de confesser la vérité, ses faiblesses et ses passions. Cette situation intéressante et dramatique au plus haut point est exposée avec plus d'art que n'en paraît comporter le caractère de l'ouvrage que le poète dit avoir écrit pour lui-même dans un besoin d'épanchement et non dans un but littéraire[2]. Admettons néanmoins une sincérité relative dans ces confessions, mais n'oublions pas l'esprit mystique qui les revêt et le *moment* où Pétrarque les écrit. *Moment mys-*

1. Il en existe une bonne traduction française, par V. Develay.
2. Segré. *Le Secret di F. Pet. et les Confessions de Saint Augustin* dans la *Nuova Antologia*, 15 sept. et 1er octobre 1899.

tique, qui lui faisait considérer les choses extérieures, les mouvements et les sentiments intimes de son être sous un aspect bien différent de celui où il les voyait habituellement dans ses désirs timides de jeune amoureux, dans ses rêves radieux de poète et d'artiste et dans l'audace de l'homme qui le premier touchait le seuil du monde moderne.

Pétrarque, donc, résiste d'abord à la logique serrée où l'enferme saint Augustin, puis se décide, à la fin, à confesser son amour pour Laure avec une effusion de sentiment auquel il serait injuste de nier quelque sincérité. Et il n'avoue pas seulement qu'il aima chastement en elle la pureté de son âme et de sa vie sans tache, mais aussi la beauté de son corps ; qu'il employa « prières et flatteries devant lesquelles elle resta toujours ferme et inexorable, malgré leur âge, malgré des circonstances nombreuses et variées qui auraient dû amollir un cœur de diamant. » Il dit qu'il avait sans cesse sous les yeux son portrait peint par un artiste illustre, qu'il adorait tout en elle, jusqu'à son nom, « et qu'à cause de ce nom, il aima le laurier des Césars et des poètes. » Il dit que par ses voyages, par ses retraites solitaires, il avait en vain

cherché à fuir sa passion et celle qui en était l'objet [1].

Toutefois cette confession, faite sous l'influence d'un accès de mysticisme, n'avait-elle pas quelque chose d'exagéré ? N'est-il pas permis de penser qu'en écrivant dans ce nouvel état d'esprit, il a un peu chargé la teinte de ce que son saint interlocuteur avait à lui reprocher comme un péché ? Et cet état d'esprit admis, cela semble naturel et humain, surtout quand on connaît la manière de sentir de Pétrarque, de concevoir et d'exprimer ses affections, de présenter ses actions presque toujours amplifiées par le travail de son imagination. Il est bon de rappeler ici l'exagération avec laquelle il déplore ses erreurs de jeunesse, et c'est un fait précisément significatif que cette même année naissait sa fille Françoise, fruit d'une adoration moins spirituelle, et d'un intermède moins mystique.

1. De tout l'ensemble de sa vie, de mille passages de ses lettres, il résulte clairement qu'aucun de ses voyages, aucune de ses retraites à la campagne n'eut uniquement pour but de fuir le voisinage ou la vue de Laure ; c'est en vain qu'on parle de Vaucluse, quand on sait qu'il ne put rester à Parme sans se retirer à Selvapiana ; à Milan sans chercher la solitude de Linterno ; à Padoue sans se réfugier à Arquà.

Cette tendance à glorifier, en exagérant, l'intensité et la durée de sa passion, se manifeste avec plus d'évidence encore dans ses poésies. Que dans son volumineux *Canzoniere*, auquel il travailla plus de vingt ans, le poète ait indiqué les états si divers et si changeants de son esprit en les rapportant à un unique objet, c'est une chose qui ne prouve rien quant à la force et à la profondeur de sa passion. On voit clairement que les raisons artistiques auxquelles le poète se conforma toujours scrupuleusement triomphent souvent en lui. Sur un sujet heureux, sur une belle découverte, il brode à froid d'agréables images, il entremèle des expressions d'amour, d'angoisse, de souffrance, il entonne des chants d'espérance, de douleur, et de passion admirables. C'est ainsi que certaines circonstances qu'il est malaisé d'admettre comme se rapportant exclusivement à Laure servent de fond à ses tableaux d'amour. C'est une curieuse anomalie d'entendre le poète en 1348, l'année même de la mort de Laure, appeler son amour : « petite flamme alanguie par le temps et éteinte par la mort », et dire avec mépris que ses vers d'amour sont : « de petites poésies futiles, pleines de fausses et licencieu-

ses louanges de la femme [1]. » Et pourtant il est bien connu qu'à ce moment même, il préludait à son chant pour la perte de l'aimée par cette emphatique lamentation :

Oimè il bel viso, Oimè il soave sguardo [2].

et il continuait d'élever vers le ciel sa poétique douleur alors qu'en prose il affirmait « brisés les liens qui l'avaient tenu enlacé et éteints les yeux qui, même fussent-ils encore ouverts, n'exerceraient plus sur lui l'empire accoutumé [3]. » Mais il est encore plus curieux de savoir par lui-même qu'il composa, en 1350, deux ans après la mort de Laure le sonnet

Aspro core e selvaggio e cruda voglia
In dolce, umile, angelica figura,
Se l'impreso rigor gran tempo dura
Avran di me poco onorata spoglia [4].

qui, selon la meilleure supposition, doit se rapporter à Laure vivante.

1. *Fam.*, IX, 4 ; X, 3.
2. Hélas son beau visage, hélas son doux regard.
3. *Fam.*, XIII, 8.
4. Intraitable cœur, dure et cruelle volonté
Dans un doux, modeste et angélique visage,
Si longtemps tu gardes ton inflexible rigueur
De moi il ne restera qu'une triste victime.

Et dans ce sonnet :

L'aura serena che tra verdi fronde [1]

le poète a l'air de nous laisser croire qu'il a vu la noble, la digne, et l'austère baronne de Sade dans l'attitude intime d'une femme qui répare le désordre de sa chevelure dénouée

E le chiome *or* avvolte in perle e in gemme
Allora, sciolte e sovra or terso bionde ;
Le quali ella spargea si dolcemente
E raccogliea con si leggiadri modi,
Che, ripensando, ancor trema la mente [2]

et Laure y est donnée comme vivante, et pourtant ce sonnet est fait après sa mort [3].

Et dans cet autre

L'aura celeste che in quel verde lauro
Spira [4]...

1. Le calme zéphir qui à travers le vert feuillage
2. Et ses cheveux tout à l'heure épars, maintenant en une tresse blonde, plus que l'or pur, entremêlée de perles et de gemmes, par elles furent rassemblés si gracieusement et de si élégante façon, qu'en y pensant, mon cœur en est encore ému.
3. Cf. G. A. Cesareo, *Su le poesie volgari di F. Pet.* Rocca San-Casciano, 1898.
4. Le céleste zéphir qui vient mourir à travers ce vert laurier...

Et dans cet autre encore où le poète se promet de voir Laure le même jour :

Cerco il mio sole e spero vederlo *oggi* [1].

Laure était morte depuis un certain temps.

Si le poète modifia ainsi une partie de ses poésies lyriques dans une intention purement artistique sans souci de la vérité, de quelle valeur sont pour nous les quelques détails matériels que nous trouvons dans le *Canzoniere ?* Une fois il y décrit une scène étrange : un vieillard expérimenté dans les choses d'amour

... Amante antiquo e saggio

un matin de mai, ayant rencontré ensemble Pétrarque et Laure partage entre eux

Due rose fresche e colte in paradiso
Con si dolce parlar e con un riso
Da far innamorare un uom selvaggio [2]

et leur dit à brûle-pourpoint :

1. Je cherche mon étoile et j'espère la voir *aujourd'hui.*
2. Deux roses fraîches cueillies au paradis
Avec des mots et un sourire si doux
Qu'il aurait charmé l'homme le plus sauvage.

Non vede un simil par d'amanti il sole [1]

Tout peut être vrai, mais il est pour le moins étonnant qu'à peu près au moment où Jacques Colonna continuait à croire que l'amour de Pétrarque pour Laure n'avait d'autre objet que la *Laurea poetica* il se promenât « le matin du premier mai » avec la noble dame de Sade, et qu'il pût recevoir avec elle un pareil compliment, sorte de consécration de leur amour qui devenait ainsi « le secret de polichinelle » s'ils étaient en compagnie d'autres personnes. Et s'ils n'étaient pas seuls comment accorder cette circonstance avec d'autres toutes différentes ? Il suffit d'indiquer la réserve de Laure qu'il ne cessa de déplorer, car, à en croire le poète amoureux, elle ne voulait même plus lui laisser voir ses yeux [2] quand elle se fut aperçue de sa passion. Si l'on prend à la lettre toutes les données du *Canzoniere* il n'est plus possible de s'y reconnaître.

Ce sonnet fameux n'est pas plus explicable :

1. Jamais le soleil ne vit pareil couple d'amants. Sonnet : *Due rose fresche e colte in paradiso.*
2. Cf. la ballade : *Lassare il velo o per sole o per ombra.*

Real natura, angelico intelletto [1]

dans lequel est célébré le baiser que Charles de Luxembourg

Sendo di donne un bel numero eletto
Per adornar il dì festo et altero [2],

aurait mis sur les yeux et sur le front de Laure la distinguant des autres femmes plus qualifiées par l'âge et la situation

.... di tempo et di fortuna

et pour avoir découvert

Fra tanti e si bei volti il più perfetto [3]

Tout cela est charmant et, pris en soi, peut paraître parfaitement possible. Toutefois la scène du baiser est placée par les meilleurs interprètes en 1346, alors que Laure déjà mère de dix ou de onze enfants était âgée de près de quarante ans et que ses nombreuses couches et les maladies lui avaient fait perdre une grande

1. Royale nature, esprit angélique.
2. Au milieu d'une société féminine choisie
Qui devait embellir ce jour de fête et d'honneur.
3. Le plus parfait entre tant et de si beaux visages.

partie de ses charmes, d'après l'aveu même de Pétrarque. En 1343, dans son *Secret*, il avoue à saint Augustin que « la fleur de sa beauté commença à se flétrir dans le printemps de son âge. » Et dans un sonnet plein de souvenirs enthousiastes, qui selon toute probabilité est antérieur à la scène du baiser, il reconnaît que Laure n'est plus la beauté qu'elle était autrefois [1]. Comment Charles de Luxembourg, né en 1316 et qui avait alors trente ans, put-il, *en juge sincère et loyal*, remarquer au milieu de tant de beautés, le visage de Laure comme étant *le plus parfait ?* cela n'est pas facile à expliquer et l'on est tenté de penser que le poète n'a vu qu'un motif poétique qui pouvait s'adapter au ton général de son *canzoniere* [2].

Nous citons ces détails sur lesquels on pourrait discuter longuement si nous n'étions limité par ce cadre biographique restreint, c'est

1. Sonnet : *erano i capei d'oro a l'aura sparsi.*

2. A moins que contrairement à l'enthousiasme du poète on n'interprète le baiser de Charles de Luxembourg comme un hommage de respect à la maternité, plutôt qu'un compliment à la grâce de la femme. Enfin on ne voit pas qu'il soit nécessaire que l'héroïne du baiser fût justement Laure de Sade ou la Laure de Pétrarque. Charles, avec l'aisance d'une galanterie princière, a remarqué une beauté au milieu de tant d'autres, Pétrarque décrit la scène et conclut en disant : *Si j'avais été à sa place !* Qui dit que cette beauté ait été précisément Laure ?

afin d'établir que les poésies de Pétrarque, pas plus que sa prose, ne peuvent faire connaître au juste l'histoire vraie de son amour pour Laure, ni la nature, ni la durée de cet amour.

Commencé, peut-on dire, avec l'ardeur d'un amoureux, continué avec un soin minutieux pendant plus de dix lustres, élaboré, corrigé, ordonné avec un sentiment d'artiste, le *Canzoniere* n'est pas un ensemble de documents historiques et psychologiques de l'amour de Pétrarque pour Laure. C'est une élaboration artistique lente et multiple du motif qui prédominait dans la poésie depuis plus d'un siècle en Provence et en Italie. Sur ce motif *général* d'art, le poète a greffé le motif *personnel* de son amour pour Laure, fondant les deux éléments en une œuvre qui, à cause de sa perfection, reste une et indivisible, et qui ne peut se décomposer de façon à les laisser reparaître nettement distincts.

Les quatre années passées à Montpellier au cœur de la Provence littéraire, les trois années vécues à Bologne où déjà une pléiade de poètes avait agréablement modifié le motif poétique de l'amour, devaient avoir exercé une influence notable sur les premiers essais poéti-

ques de Pétrarque. Les chansons provençales d'Arnaldo Daniello, les chansons italiennes de Cino da Pistoia devaient être pour lui le modèle d'un genre, qui pour avoir accompli son évolution historique, n'avait pas encore atteint sa dernière perfection artistique. Il n'est donc pas surprenant que dans sa manière de comprendre et d'exprimer le sentiment d'amour qui était la matière de cette poésie, Pétrarque se soit tenu à la tradition dominante, et que les usages artistiques, qui jusqu'alors avaient entravé la libre expression du sentiment en l'assujettissant à une certaine forme, aient exercé leur tyrannie même sur l'esprit fin et délicat de Pétrarque. Ainsi son amour fut un amour poétique plein de sentimentalité délicate si l'on veut, mais non pas *romantique,* pas plus que celui de ses prédécesseurs en poésie, sans excepter Dante qui vécut *quelques années, maigre,* mais non par l'amour présent ou posthume pour Béatrix.

Le culte professé par Pétrarque pour Laure pendant vingt et un ans, jusqu'à sa mort et même quelques années au delà, fut un culte poétique qui devait avoir pris naissance dans une affection véritable, avec désirs, espoirs, découragements réels, luttes, résolutions et

retours sincères, mais il ne peut être considéré comme une adoration profonde, incessante, ressentie pendant trente années avec toute la force, toutes les souffrances d'une passion invincible et égale, avec l'abandon d'un esprit qui en fait son unique aliment et son perpétuel tourment, comme il se plaît à l'imaginer dans l'ardeur de son lyrisme. Chercher dans le *Canzoniere* seul la Laure que l'homme aima, c'est prétendre reconstruire l'histoire sur les fictions et les rêveries de la poésie. Déjà hyperbolique par elle-même, la poésie le devient plus que jamais quand elle s'applique à l'amour; que sera-ce quand ces deux éléments se confondront dans l'esprit de Pétrarque déjà si naturellement porté à l'exagération[1]! Pour comprendre l'amour chez Pétrarque, il faut comparer ce qu'il écrit de Laure avec les actes, les impressions, les sentiments qu'il nous décrit, même quand il ne parle pas d'elle, il faut le surprendre dans les mouvements divers de son esprit mobile, parfois même inco-

1. Cf. Zumbini, *Valchiusa*, 1899. Si on veut une autre preuve des *travestissements* que la poésie de Pétrarque donne aux choses, on peut se rappeler la manière dont il a dépeint le paysage de Vaucluse qui alors devait être aride et sauvage, sans vallées agréables et verdoyantes, sans ruisseaux scintillants entre les rives fleuries.

hérent, dans les particularités de sa vie, dans ses faiblesses, dans ses goûts, dans les habitudes qui forment sa personnalité. Sans aucun doute nous verrons un amour moins héroïque, une figure moins étrange que celle que nous a faite la tradition, mais plus vraie et plus humaine. Cela ne peut diminuer le respect dû au grand poète et d'ailleurs on ne voit pas en quoi il serait plus honorable pour lui, homme d'Église, et pourtant père de deux enfants, d'avoir aimé la femme d'Hugues de Sade de la manière dont il l'a chantée que d'avoir dans l'expression poétique, dépassé les limites de son sentiment réel [1].

Non, l'amour poétique était à cette époque une sorte de *servage* poétique, cela est si vrai que l'on disait *servir* peut-être plus souvent qu'*aimer*. L'amour de Pétrarque pour Laure est comme un servage poétique et platonique, qui, au point de vue du sentiment et de l'inspiration, tirait ses éléments et ses motifs du *dolce stil nuovo* avec ses conceptions trans-

1. D'ailleurs cette exagération poétique qui était alors le caractère propre de la poésie d'amour était aussi une habitude de forme chez les poètes du moyen âge sans excepter Dante, et comme le dit très bien D'Ovidio, *ils avaient pour usage d'être ou de paraître consacrés à la glorification de leur dame* (*Nuova antologia*, 15 mars 1884, page 24).

cendantales, tandis qu'au point de vue social il n'était pas, du moins jusqu'à un certain point, incompatible avec les droits du mari et avec la réputation de la femme; sans cela les contradictions *de fait* dans lesquelles on s'embarrasse sans cesse en lisant les œuvres du poète et particulièrement sa correspondance ne pourraient s'expliquer, et l'on s'expliquerait encore moins l'indiscrétion qu'il aurait commise en répandant à tous les vents *le bruit de ses soupirs,* louant tout haut le portrait de Laure que fit pour lui le peintre Simone Memmi, peu de temps après que J. Colonna disait ignorer encore le véritable objet de son amour. Or cet amour devait être connu du public s'il est vrai qu'il l'eût rendu *la fable du monde* et s'il eût donné à Laure la célébrité, et à moins d'être entendue dans le sens poétique et hyperbolique, cette célébrité eût été plutôt compromettante [1].

1. Il est étrange ou même très significatif que J. Colonna en 1336 ignorât l'objet de l'amour de Pétrarque. On dit qu'il était loin, mais la raison est faible ; par ses relations, par sa fréquente correspondance avec Avignon, par les familiers qu'il laissait en cette ville il devait être renseigné sur la chronique galante de la ville et sur les actions d'un ami si cher, d'autant plus qu'à ce moment Pétrarque éveillait partout l'intérêt au point que Guido Gonzague, pourtant moins uni au poète que J. Colonna, reprochait à son chancelier Jean Arétino de ne pas lui donner d'Avignon des nouvelles du poète. Il est étrange

Tout cela n'empêche pas que l'adoration spirituelle du poète, par suite de circonstances, et de diverses conditions de son esprit, n'ait pu changer de caractère, de degré et d'intensité. Dans les premières années, notamment, tous deux étant dans la première jeunesse, il put la désirer de façon moins platonique, comme il le dit dans son *Canzoniere* et dans son *Secret*. Puis à mesure qu'il soumettait son esprit, il se contentait de la contemplation de sa beauté, du spectacle de ses vertus, de l'éclair de ses yeux qui lui montraient

La via che al ciel conduce [1]

C'était une autre attitude de la pensée poétique qui provenait d'états différents, de dispositions psychologiques différentes. La sympathie que le poète ressentait pour cette femme

aussi que la nouvelle de la mort de Laure lui soit parvenue par un familier de J. Colonna qu'il avait connu à Lombez en 1330, Socrate, dit Louis de Campine. On peut objecter qu'on pouvait savoir en 1348 des choses ignorées en 1336, mais il faudrait admettre aussi que les *Litteras Ludovici mei* de la note sur le Virgile ne sont pas de cet ami commun, mais d'un autre familier de même nom. Pétrarque n'appela jamais ce Louis autrement que Socrate, et quand il enregistra sa mort sur son Virgile, qui fut le livre de ses tristes souvenirs, il dit *obitu Socratis mei amici* et non *Ludovici*; mais ce ne sont que des conjectures.

1. Le chemin qui au ciel conduit.

donnait à son imagination mobile et inflammable d'amoureuses et douces visions. Et ce solitaire, ce rêveur qui se laissait si facilement transporter par les ravissements d'âme, ce fervent serviteur d'amour qui ne lisait pas en vain les lettres passionnées d'Héloïse et d'Abailard, et qui, non sans intention peut-être, sur le parchemin qui les renfermait, marquait mystérieusement les plus intimes souvenirs de sa vie [1], ce poète enfin impressionnable et rêveur restait absorbé dans ses visions, s'appliquait à les fixer dans sa pensée comme réelles, et finissait par croire lui-même et par faire croire aux autres qu'elles étaient la lumière et l'esprit de sa vie [2]. Ce ne sont pas de simples suppositions, on sait par ses paroles mêmes, qu'il avait coutume de s'abandonner à ces visions imaginaires même en dehors du lyrisme enflammé de l'amour. « Je recours au moyen *habituel* pour me donner du courage dans l'ennui et les sou-

1. Cf. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme*. Paris, 1892, pages 43 et 411.

2. Un sonnet de Sennuccio del Bene à Pétrarque, montrerait Laure inconsolable de son éloignement, et *affligée d'une douleur mêlée de colère*, cela en 1345, quand elle était mère d'au moins dix enfants; ce n'est pas le lieu de se perdre en conjectures, mais la moins admissible serait que Sennuccio voulût parler de Laure de Sade.

cis, *c'est de m'imaginer près de moi mes amis les plus chers, de causer avec eux, et de détacher ma pensée de ceux qui m'entourent.* » C'est ainsi et non autrement, que dut être le culte qu'il rendit à Laure pendant trente ans. Un tel culte permet de comprendre que le poète fut moins platonique avec d'autres femmes et il est permis d'admettre que ses poésies vulgaires, même telles qu'il les a ordonnées et qu'il les a transmises, aient été composées pour d'autres femmes. Cette supposition qui n'est pas nouvelle, a été remise en valeur par des arguments ingénieux et convaincants [1]. Il paraît difficile de soutenir que Pétrarque n'aima et ne désira, autrement qu'en imagination, d'autre femme que Laure. Cela étant admis, il est permis de penser qu'aimant à poétiser les plus petites circonstances, les impressions les plus fugitives, il ait dédié quelques sonnets ou quelques chansons à ses petites passions qu'on a qualifiées de *extravagantes*. Que dans la suite

1. De Mestica et Cesareo (*op. cit.*) que Enrico Sicardi réfute longuement mais non avec succès : *Gli amori estravaganti e molteplici di Francesco Petrarca, e l'amore unico per madonna Laura de Sade.* — Milan, Hoepli, 1900. Je crois difficilement réfutable la réponse que lui fait Cesareo : *Gli amori del Petrarca*, dans le *Giornale Dantesco*, 3e série, 1re livraison, mars 1900.

il ait mêlé ces vers à ceux qui lui étaient inspirés par Laure, cela scandalise celui qui ne veut voir dans le chanoine bien renté des Églises de Parme et de Padoue, que le perpétuel *martyr* d'amour de la baronne de Sade, mais non celui qui voit cet amour réduit dans son ensemble à un galant servage poétique, et qui le sait entremêlé de diversions moins platoniques.

En 1352 Pétrarque écrit à son frère : « Je crains maintenant plus que la mort la société de la femme sans laquelle je croyais ne pouvoir vivre. » A Boccace, beaucoup plus tard il écrivait que « de cette peste il s'était entièrement affranchi depuis le jubilé » c'est-à-dire depuis 1350. Cette date ne correspond pas exactement à celle de sa lettre *à la postérité,* où il dit avoir renoncé aux amours voluptueuses vers l'âge de quarante ans. Cela n'a d'ailleurs qu'une importance pour nous, c'est de montrer que les inclinations amoureuses de Messire Francesco sont rendues évidentes ; jeune, « il recherchait les lieux « où s'assemblaient de nobles dames », plus tard il avait des enfants qu'il reconnaissait, et en 1351 il disait que « l'amie assiégeait sa porte parce qu'elle ne

voulait pas croire à ses serments de célibat, et craignait d'être supplantée par une autre ; preuve que la *liaison* n'était pas rompue. En 1353 il écrivait à F. dei SS. Apostoli les tentations dont il était assailli. Sans vouloir même supposer avec l'abbé de Sade qu'il avait formé de nouveaux liens à Milan, ce sonnet n'en reste pas moins

L'ardente nodo, ov'io fui, d'ora in ora [1]

où il semble que le poète est près de tomber dans une autre passion

E se non fosse esperienza molta
De'primi affanni i'sarei preso ed arso
Tanto più quanto son men verde legno
Morte m'ha liberato un' altra volta. [2]

Nous ne voulons pas donner l'importance d'un document historique à ce passage, mais il est clair qu'il y est question d'une autre femme que de Laure, a moins qu'on ne ferme volontairement les yeux à l'évidence.

Un autre désaccord entre le deuxième et le

1. Le lien puissant qui me saisit en un moment.

2. Si je n'avais l'expérience de mes premières souffrances je serais d'autant plus enflammé que le bois est moins vert. La mort m'a délivré une autre fois.

troisième sonnet du *Canzoniere* a donné lieu de penser que l'un d'eux se rapportait à quelque amour antérieur à celui de Laure, mais les explications habiles de ceux qui croient à « l'unité » d'amour de Pétrarque ne semblent pas très persuasives [1].

Malgré la discrétion avec laquelle nous voulons admettre les multiples amours de Pétrarque, nous devons relever particulièrement, en raison du moment, la petite passion qu'il ressentit à Ferrare. On en a comme document un sonnet à Antonio Beccari que le poète ne fit pas paraître dans son *Canzoniere*, mais qui n'en est pas moins authentique.

Antonio, cos'ha fatto la tua terra
Ch'io non credea mai possibil fosse ?
Ell' ha le chiavi del mio cor si mosse
Che n'ha aperta la via che ragion serra. [2]

Or Pétrarque était à Ferrare à la fin de 1348, il y retourna en 1349 et 1350 : le deuil de Laure était donc récent. Et comme si ce n'était

1. Cf. Sicardi, *op. cit.*
2. Antonio, qu'a donc fait ton pays ?
Une chose que je ne croyais pas possible,
Il a si bien forcé la clef de mon cœur
Qu'il a ouvert le chemin que la raison fermait.

pas suffisant, dans un autre sonnet également exclu du *Canzoniere*, mais qui figure dans d'autres recueils, il nous fait savoir que si la mort de Laure le délivra d'une douce chaîne, l'amour le reprit de nouveau.

> Ben volse quei che co'begli occhi aprilla
> *Con altra chiave* riprovar l'ingegno [1].

Ainsi donc Pétrarque, soit dans sa jeunesse, soit dans son âge mûr, se montra très accessible aux séductions de la beauté; il en recevait de vives impressions qu'il traduisait en vers par plaisir ou par habitude d'artiste. Cela ne veut pas dire que son cœur s'éprenait à tout instant ni qu'il était un pécheur incorrigible, mais son auréole n'est pas ternie parce qu'il est pris en flagrant délit d'infidélité. Il ne faut pas oublier le caractère poétique de l'amour éprouvé et chanté par Pétrarque; il voit une jolie femme, en reçoit une douce impression, il la met en vers comme un effet de l'amour *ou de ses ministres* [2], comme il le faisait pour une rencontre, un

1. Cf. Cesareo, *op. cit.*, page 220.
L'amour qui ouvrit mon cœur par l'effet de beaux yeux voulut tenter de l'ouvrir encore par d'autres beaux yeux.
2. Sonnet, *Ben saveva io che natural consiglio*.

désir, un espoir, un contre-temps, un dépit, une désillusion, un découragement même légers, mais qui dans son imagination prenaient apparence et couleur de passion. En vieillissant, il continua avec le plus grand soin à limer, à classer, à copier ses *fragments en langue vulgaire, (rerum vulgarium fragmenta),* comme il les appela. Il en détruisit quelques-uns, en négligea d'autres, ou les transforma considérablement, cherchant peut-être à donner à tous la marque d'un sentiment unique quant à l'objet de son amour. Il n'est pas douteux que la plus grande partie de ces vers se rapporte à Laure, mais il est plus que probable que quelques-uns s'adressent à d'autres femmes.

Si la valeur historique des poésies d'amour de Pétrarque se trouve diminuée par ce qui vient d'être dit, il n'en est pas de même de leur valeur morale et esthétique. L'unité artistique du *Canzoniere*, et plus encore, la force tyrannique de la tradition, invitèrent plus d'un biographe, et plus d'un critique, même excellents, à s'en tenir à l'idée généralement adoptée de l'amour passionné, angoissant, constant et unique du poète. En dehors de cette opinion, on n'a d'égards, à les en croire, ni pour son

art, ni pour sa réputation, ce qui revient à dire qu'on lui fait injure et qu'on ne le comprend pas. Passons sur ce dernier point, ce livre n'ayant aucune intention de polémique, mais quant à l'injure, il est étonnant que ces biographes prennent à la lettre tous ses vers même ceux où l'on reconnaît les hyperboles continuelles, disons si on veut, les amplifications oratoires de la *Correspondance*. En théorie ils n'hésitent pas à admettre que Pétrarque, nature délicate et complexe, mais non tout d'une pièce, péchait par vanité et orgueil, par excès de sensibilité et tendance à l'exagération, ils admettent encore que les expressions pleines d'enthousiasme et de sentimentalisme, les professions de détachement et d'humilité débordent de ses lettres, quand il s'agit du *Canzoniere*, ils reconnaissent ce qu'il a de factice et de recherché, et ils avouent que même en dehors de l'inspiration, le poète avait l'habitude de développer et de travailler à froid ses *motifs*, en s'imitant lui-même; mais si l'on vient à discuter sur l'entière sincérité, sur la force et sur la continuité de sa passion pour Laure ils ne veulent plus admettre ni exceptions ni doutes et en défendant leur opinion respectable,

ils ont l'air de défendre non seulement ce qu'ils croient la vérité, mais aussi la réputation du poète, et mettent en question ce qui n'y est pas. Ils réclament à l'appui de leur thèse l'approbation des honnêtes gens qu'ils donnent comme plus morale là où il ne peut s'agir que d'une appréciation purement historique.

Les étroites limites permises à cet essai biographique m'empêchent d'insister sur bien des points que je n'ai pu qu'indiquer rapidement, mais j'ai eu soin de n'affirmer que ce qui ressort légitimement d'une étude comparative des manifestations diverses et souvent opposées de la multiple personnalité du poète.

Bien que le Pétrarque qui est sorti de là soit moins idéal, il n'y a pas lieu de s'en plaindre, si en revanche il est plus vrai.

CHAPITRE VII

PÉTRARQUE DANS L'INTIMITÉ

Sources des renseignements qu'on a sur la vie privée de Pétrarque. — Soins de l'habillement. — Idée étrange de vouloir paraître plus jeune que son âge. — Mystiques angoisses nocturnes. — Vie simple et frugale. — Jeûnes. — Sa santé. — Activité intellectuelle. — Fragilité des sens. — Contrastes de son esprit. — Lutte contre la sensualité. — Notes intimes du manuscrit parisien. — Pétrarque père fantasque mais bon. — L'épitaphe de Francesca. — Les serviteurs. — Les copistes. — L'amitié chez Pétrarque. — Pétrarque et les Colonna. — L'amour des plantes. — Situation économique. — Vie large. — Pétrarque soupçonné d'avarice. — Sa générosité. — Pétrarque artiste.

Pétrarque nous dit lui-même qu'il ne voulut pas dans ses lettres en latin conserver la trace de faits se rapportant aux particularités de sa vie privée ou à ses affaires d'intérêt. Il voulut ainsi pour son compte échapper à la critique que Sénèque avait faite de Cicéron [1]. D'autre part, il n'est resté de lui en langue vulgaire aucune lettre un peu importante et d'authenticité incon-

1. *Fam. A Socrate.*

testée ; ce n'est donc que sur les indications fugitives des lettres *familières*, des *Varie* et des *Senili* que nous allons tirer indirectement les renseignements nécessaires à ce chapitre.

L'habitude de vivre dans les cours au milieu des grands, la réputation qui le rendit de bonne heure l'objet d'une admiration et d'une curiosité souvent indiscrète et importune, l'avidité avec laquelle étaient recherchés les fragments même les plus insignifiants de sa prose, ses lettres que l'on regardait comme de véritables œuvres d'art [1], tout cela explique ce je ne sais quoi de solennel et de précieux qui donne à l'ensemble de sa correspondance une espèce de vernis brillant, et une uniformité de ton et d'allure malgré le long espace de temps et la grande variété des personnages. A ces causes il faut ajouter l'idée purement littéraire qui poussait le père de l'humanisme à imiter Cicéron, maître et modèle du style épistolaire. En remaniant, en polissant ses lettres, Pétrarque eut surtout en vue de faire parade d'érudition et de beau style, et de se présenter à ses contemporains et à la postérité sous un aspect digne et inté-

1. *Senili*, V, 4.

ressant. Il s'attarde volontiers en descriptions et en anecdotes, il argumente en philosophe, il aime à faire des citations et à faire étalage de sentiment et de pathétique, il se consume en mysticisme mais ne veut mentionner aucun petit fait précis. Machiavel disait que les historiens qui l'avaient précédé n'avait eu d'autre préoccupation que de faire le récit des guerres et des traités des différentes cités et négligeaient la vie intérieure. De même Pétrarque tout occupé à peindre avec un art recherché les faits extérieurs et les plus nobles apparences de sa personne, négligeait les petites circonstances intimes qui faisaient le fond de son existence. Pourtant cette correspondance est l'unique source où le biographe devra puiser, et au milieu du fatras de rhétorique qui l'encombre, il lui faudra découvrir de petites indications fugitives, qui confrontées, coordonnées avec soin peuvent encore en quelque façon le renseigner sur les vraies habitudes et les vraies conditions de la vie du poète. Nous avons parlé, au commencement de ce livre, du soin minutieux que dans sa jeunesse Pétrarque apportait à son habillement. Plus tard, sous l'influence de l'ascétisme, il condamna cette recherche qu'il trouvait blâmable et ridicule. En

1363, dans une longue lettre à Urbain V où, avec une grande liberté, il exhortait ce pontife à rétablir le saint siège à Rome, il critique les modes du temps qui déforment et défigurent sous prétexte d'embellir [1]. Mais en fait, il fut très longtemps à s'affranchir de ce défaut, si nous en jugeons par une de ses lettres familières écrite de Milan, qui n'est antérieure à la précédente que de trois ou quatre ans, dans laquelle il dit à Francesco dei Santi Apostoli : qu'ayant dompté tous ses mauvais instincts, luxure, gourmandise, paresse, il n'avait pas encore réussi à vaincre la vanité dans sa toilette et il ajoute : « il y a bien peu de temps que j'adopte des vêtements qui, s'ils ne sont pas ceux d'un philosophe, sont pourtant moins singuliers et moins recherchés ; l'habitude est si enracinée, et a pris tant d'empire sur moi que je ne parviens pas à m'en affranchir, pourtant tu dirais en me voyant ainsi changé que j'ai beaucoup gagné [2]. »

Son ancien entourage n'était pas très persuadé de sa conversion et l'engageait à reprendre ses vêtements habituels, et tailleurs et

1. *Senili*, VII, 1.
2. *Fam.*, XXI, 13.

cordonniers ne pouvaient se décider à faire ses habits et ses chaussures plus larges qu'auparavant [1].

Comme philosophe et comme ascète, Pétrarque regrettait cette recherche, que, en homme du monde fréquentant une société choisie et sensible au charme de la beauté de la femme, il ne pouvait facilement se décider à abandonner. La vanité de se montrer agréablement paré n'était pas sa seule faiblesse de jeune homme élégant, il avait encore celle toute féminine de se laisser croire plus jeune qu'il n'était, vanité qui naturellement ne date pas de ses premières années. Il dissimulait donc son âge ; la *fougue de son tempérament et son genre de vie* l'y aidaient, bien que *ses cheveux blanchis de bonne heure* rendissent la chose plus difficile. *Plus la jeunesse lui échappait, plus il s'y raccrochait avec ténacité* et quand il dut enfin s'avouer vaincu par la vieillesse, il retarda l'aveu de sa défaite aussi longtemps qu'il put [2].

Cet homme du monde qui aimait à être recherché de la meilleure société et qui mettait tant d'art à s'habiller était parfois réveillé au

1. *Fam.*, IX, 3.
2. *Senili*, VIII, 1.

milieu de la nuit par de sinistres pensées de mort. Il demeurait immobile et rigide dans un mystique désir d'anéantissement, simulant l'éternel sommeil. Quand son esprit dégagé sortait de ce cauchemar, il se levait, récitait l'office, et souvent l'aurore le surprenait fatigué, et plongé encore dans ses pratiques de dévotion. Quelquefois l'angoissant combat de son esprit, obscurci encore par le sommeil, le réveillait avant le temps. « Mes yeux encore fermés ne voient pas la lumière que j'ai l'habitude de tenir dans ma chambre, pourtant l'angoisse intérieure me réveille et me fait étendre le bras vers le serviteur qui dort près de moi, je l'appelle pour qu'il se lève ; puis mes yeux s'étant ouverts, et m'apercevant de ce que je fais, j'éteins bien vite la lumière de peur que le serviteur, troublé hors de propos, ne se moque ou ne doute de ma raison [1]. »

L'âme du poète n'était pas toujours sous l'impression de semblables crises d'ascétisme qui ne l'empêchaient pas de garder l'habitude de se lever à minuit. « Je n'aime pas le lit, et ne m'y mets que par nécessité. Dès que je me sens assez reposé, je le quitte résolument et me réfugie

1. *Fam.*, XXI, 12.

dans ma bibliothèque [1]. » A la campagne il suivit toujours ce genre de vie, aussi bien dans sa vieillesse à Arquà que dans sa jeunesse à Vaucluse. « Je quitte mon lit à minuit, ma maison à l'aube, et dans les champs, comme chez moi, je médite, je lis et j'écris [2]. »

Dans sa retraite de Sorgue il aimait à vivre de la vie rustique, il quittait les vêtements ajustés, les chaussures élégantes qui le faisaient montrer au doigt par les jeunes gens du pays, et revêtait de grossiers habits qui lui donnaient l'aspect d'un laboureur ou d'un berger. Il pêchait lui-même dans la rivière le poisson qui était son aliment préféré; il faisait ses délices des fruits de son verger. Son genre de vie à Arquà était moins modeste parce que son grand âge exigeait plus de raffinement et que ses ressources le lui permettaient. D'ailleurs l'habitude de vivre au milieu des cours devait avoir changé les coutumes domestiques du poète. Les visites fréquentes des hauts personnages imposaient à son amour-propre très développé un train de mai-

1. *Fam.*, XX, 9. 91.

2. *Fam.*, XIX, 16. Il préférait travailler la nuit, pour n'être pas incommodé par les bruits de la journée. A Padoue, il en voulait aux *carrosses diaboliques* qu'il aurait désiré qu'Erichtonius *n'inventât jamais*.

son moins simple que celui qu'il préférait par goût. Il est certain aussi que les copistes qu'il entretenait en assez grand nombre pendant sa vieillesse ne se seraient pas contentés des poissons, des figues et des noix, qui si longtemps firent ses délices à Vaucluse. C'est avec raison qu'il pouvait dire : « Mes revenus se sont accrus, et je ne suis pas plus riche qu'avant. Je possède ce qui suffit à un chanoine pour vivre à l'aise, mais j'ai plus de personnes à ma charge que n'en compte ensemble tout le chapitre dont je fais partie... J'ai des domestiques dont je voudrais pouvoir ou savoir me passer ; j'ai des chevaux, jamais moins de deux ; j'ai cinq ou six copistes. J'aimerais souvent n'avoir à ma table qu'un seul prélat, tandis qu'au contraire, ma maison est envahie par une foule de commensaux avides de mets et de bavardages [1]. » Beaucoup, sans doute, s'empressaient par désir de s'entretenir avec un grand homme qui malgré son goût pour la solitude et le silence savait être avec ses amis causeur incomparable [3]. Avec tout cela il aimait

1. *Fam.*, XV, 3.
2. *Varie*, 15.
3. *Fam.*, XIX, 16. Donato Apenninigena raconte qu'il y avait tant de charme dans sa parole qu'on était suspendu à ses lèvres, et que les dames écoutaient avec ravissement les vers qu'il voulait bien leur dire. Cf. Hortis, *op. cit.*, 232.

un régime frugal et des mets simples et il résistait aux médecins qui lui disaient de s'abstenir de fruits, de légumes et d'eau claire. « Si j'étais trois jours sans boire d'eau je mourrais. » Il appréciait assez les viandes salées, il vantait à ses amis le pain bis de Vaucluse qu'il partageait avec son intendant, laissant à ses serviteurs le pain blanc acheté pour lui [1]. A la ville, les conditions différentes, l'exemple de ses amis, une société plus nombreuse l'invitaient à plus de recherche dans la qualité des mets [2]. Il savait d'ailleurs faire admirablement les honneurs de sa maison à ses invités, qu'il conviait en plaisantant à venir *faire pénitence* comme à l'ordinaire ; en invitant une fois Colonna il ajoute : « Mais souviens-toi qu'ici il n'y a pas de gourmandises ; ce sera un festin selon le goût de Virgile : pommes mûres, châtaignes tendres, et lait frais » et il continue à plaisanter : « il y aura un lièvre venu de je ne sais où, une grue des pays lointains, un morceau de sanglier salé », et pour finir : « tu connais la rusticité du lieu et de ma table [3]. »

1. *Fam.*, XIII, 8.
2. *Secret.* Édit. cit. page 226.
3 *Fam.*, II, 12.

Si la simplicité de ses goûts lui faisait préférer une nourriture frugale malgré les habitudes contractées dans l'intimité des hauts personnages, le sentiment religieux et le souci de sa santé l'y poussaient aussi.

Il observa toujours scrupuleusement l'abstinence malgré les prescriptions des médecins, et conformément aux règles, il jeûnait tout le carême et les vigiles, chaque vendredi il ne prenait autre chose que du pain et de l'eau. Il eut une excellente santé jusqu'aux environs de la cinquantaine, et pendant qu'il était à Pavie un médecin déclara qu'il *n'avait jamais vu d'homme plus sain et plus robuste* [1]. Aux approches de la vieillesse les fièvres périodiques commencèrent à le saisir, ainsi que la goutte et d'autres infirmités dont il se tira toujours du mieux qu'il put en ne suivant pas les prescriptions des médecins, en évitant les remèdes, en buvant beaucoup d'eau et en gardant la diète. Lombroso dit qu'il était épileptique [2]. Il se base sans doute sur les syncopes qui le frappèrent dans les dernières années de sa vie, et sur son prétendu

1. *Senili*, XII, 1.
2. *L'uomo di genio*. Turin, 1894 et *Genio e degenerazione*. Palerme, 1899.

évanouissement devant le Sénat Vénitien en 1373. Ces motifs permettent-ils d'affirmer que Pétrarque était de tempérament épileptique? Pour moi, profane, j'en laisse l'arrêt aux maîtres de la science médicale.

Mangeant peu, dormant peu, le poète avait tout le temps et toute la liberté d'esprit nécessaire aux méditations et aux études qui occupaient ses journées. « Ne rien faire était pour lui le pire des maux, cela lui était non seulement difficile mais absolument impossible à supporter. » Habitué à n'avoir jamais l'esprit inoccupé, il continuait à lire ou à dicter même pendant les moindres occupations de chaque jour. « En me coiffant ou en me rasant j'ai l'habitude de lire, ou d'écrire ou d'entendre lire ou de dicter ; je fais de même à table, ou à cheval, aussi m'arrive-t-il souvent de terminer en même temps un voyage et une poésie... Jamais on ne prépare la table où je prends mon repas sans y apporter tout ce qui est nécessaire pour écrire [1]. » Cette continuité d'application, s'était tellement identifiée à sa nature qu'elle ne cessa ni ne s'interrompit jamais malgré ses nombreux chan-

1. *Fam.*, XXI, 12.

gements d'habitation et malgré la vieillesse. Il se flattait même au contraire d'avoir plus d'énergie dans l'étude et plus de satisfaction qu'il n'en sentait dans sa jeunesse et « s'étonnait que vieilli en toute autre chose, il lui semblait qu'il rajeunissait en ce qui concernait l'étude [1]. » Ce rajeunissement ne touchait que l'intelligence, parce qu'ailleurs il dit avoir eu dans sa jeunesse une grande rapidité de main, et qu'en vieillissant elle s'était alourdie.

Si, comme il le dit, il avait su dompter presque entièrement avant le déclin de l'âge la gourmandise et la paresse, il ne put remporter une aussi prompte et aussi facile victoire sur ses tendances amoureuses, malgré la montée de son mysticisme. Ce mysticisme, qui, fortifié par la tradition religieuse, faisait adresser par les écrivains sacrés du moyen âge les injures les plus flétrissantes à la femme, tentation du démon, inspira à Pétrarque, dans ses écrits ascétiques et philosophiques, des pages peu flatteuses pour le sexe auquel pourtant appartenait Laure. Il est même assez curieux de voir Pétrarque dans sa prose, gratifier la femme du gracieux qualificatif

1. *Fam.*, XV, 4.

de *vrai démon,* dire qu'elle est « nuisible rien que par sa présence et même par son ombre », et la comparer « au basilic qui tue par son parfum », tandis qu'on le voit chanter dans ses vers les yeux de la femme, étoiles conductrices de l'existence qui lui font découvrir le chemin du ciel.

Gentil mia donna, i' veggio
Nel mover de' vostri occhi un dolce lume
Che mi mostra la via che al ciel conduce [1]

Mais ces deux manières de penser correspondaient à deux moments différents de la conscience du poète, moments qui jusqu'à l'âge d'environ cinquante ans ne pouvaient être qu'une exception dans l'état normal de son esprit et de sa vie. A mesure que s'accumulaient les années, le *moment poétique* plus fréquent et plus intense d'abord, cédait au *moment mystique,* mais avant d'être entièrement étouffé et absorbé, il s'accommodait à lui, et se confondait quelquefois. C'est alors que dans l'ardente imagination du poète, à la transparente lumière de ses vers, souriait la femme angélique d'où lui venait « l'enchan-

1. Gentille dame, je vois dans l'éclair de vos yeux, une douce lumière qui me montre le chemin qui conduit au ciel.

tement qui le guidait dans le plus beau chemin du ciel. » C'était dans son esprit une transaction inconsciente entre l'amour et le mysticisme, mais en dehors de cette exaltation poétique et mystique, l'homme se sentait entraîné à payer son tribut aux faiblesses de l'humaine nature. Il ne repoussait pas alors, mais il recherchait « la compagnie de la femme » de laquelle « il ne lui paraissait pas possible de se passer » comme il le disait en 1352, quand il se félicitait d'en être enfin réduit « à la craindre plus que la mort [1] ».

Sa robuste constitution, son solide tempérament, certains traits particuliers de son visage ont été pour les anthropologistes des signes d'une prédisposition amoureuse [2], ce qu'il confirma d'ailleurs, en confessant à son frère, qu'âgé de près de cinquante ans, il était troublé encore par de fortes tentations dont il essayait de se délivrer, en vrai ascète, en contraignant son esprit à méditer « sur ce qu'était la femme [3] », mais cet expédient, que nous appellerons philosophique, ne devait pas lui être toujours de

1. *Fam.*, V, 10.
2. Cf. Canestrini, *op. cit.*
3. *Fam.*, V, 10.

facile application et de résultat certain, à en juger par ce qu'il dit ailleurs « de la peine qu'il eut à réduire ses sens à l'obéissance [1] », ces mêmes sens qui l'entraînaient, du moins dans sa jeunesse, à des *mœurs débauchées* [2]. Les traces de ce passé un peu équivoque ne manquent pas dans ses lettres, pourtant soigneusement exemptes de toute allusion aux petits ennuis de la vie [3]. Laissons de côté ses relations avec l'amie, probablement la mère de ses enfants, qui poussée par la jalousie, assiégeait sa porte, ne pouvant se persuader que Pétrarque, pourtant d'âge déjà mûr, eût fait ferme propos de célibat [4]. Mais on ne peut passer sous silence une série de notes enregistrées sous une forme très abrégée, avec des signes de convention, sur un parchemin contenant les lettres d'Héloïse et d'Abailard. Le poète y fit de très curieuses annotations, dit M. de Nolhac qui les a découvertes dans le recueil appartenant à la Bibliothèque Nationale [5]. En voici un échantillon sans les signes conventionnels qui ne peuvent se reproduire à l'impression.

1. *Fam.*, XV, 3.
2. *Senili*, VIII, 1.
3. *Fam.*, IV, 5.
4. *Fam.*, IX, 3.
5. Cf. *Pétrarque et l'humanisme*, édition de 1892, page 411.

1344 Aprilis 21 mer.

Nocte proxima.

Jouis prox nocte.

Junii 8e nocte.

Mercurii prox nocte.
Jouis prox nocte.
Domini prox nocte 13 Junii.
Martis prox nocte.
Domini 20 Junii nocte.

Martis 22 nocte.
Veneris 25 nocte.
Junii 7e Mercurii nocte.
Jouis proximo nocte.
Julii 14 Mercurii nocte.
Lune Julii 26 nocte.
Augusti 23 die.
1345 Julii 21 Jouis die.
Domini Julii 24 die.

Nocte prox.

Mercurii 27 Julii nocte.

Jouis proximo nocte.

. . . . . .

Domini Octobris 2...
Mercurii 5 nocte.
Veneris 7 nocte.
Domini 9 nocte-potius.
Lune 10 die.

Heu 1348 Hon pu... plurima.
Sed que in ca... exci... potuerint, h.
Maii 30 Veneris die (heu heu.)
Junii 8 Domini Pentheceste die.
Martis prox Junii 10 die.
Jouis prox 12 Junii die.
Domini prox 15 Junii die.

Domini prox 22 Junii die.
Mercurii prox 25 Junii nocte.
Veneris prox 25 Julii die.
Lune prox 30 Julii nocte.
Domini prox 6 Julii die.
Domini prox 13 Julii die.
Jouis prox 17 Julii die.
Domini prox 20 Julii die.
Veneris prox 25 Julii die.
Domini 3 Augusti die.
Domini prox 10 Augusti die.
Domini prox 17 Augusti die.
Domini prox 24 Augusti die.
Martis 2 septembris die.

. . . . . .

Hinc f celitus ad hib.
Domini 21 septembris die.
Martis 30 septembris die.
Lune 20 octobris die.
Lune 27 octobris nocte. p. fax.

Les années auxquelles se rapportent ces notes sont 1344-1345-1348 et 1349, époque où Pétrarque était en Italie. Les signes qu'il est impossible d'interpréter, prouvent le caractère tout intime des souvenirs et l'intention qu'avait le poète de n'en laisser paraître le sens à personne ; cette intention est rendue bien évidente par le soin qu'il prit de gratter sur le parchemin une partie des mots, qu'une abréviation insuffisante pouvait laisser deviner trop facilement. L'ensemble de ces caractères, d'après M. de Nolhac, ferait « croire à un examen de conscience particulièrement réservé aux péchés de la chair [1]. » Mais il s'arrête aussitôt dans cette supposition, trouvant un obstacle dans la *chronologie*, le poète ayant assuré la postérité « qu'après l'âge de quarante ans il ne tomba plus en péché d'amour [2]. » Si vraiment « la *chronologie* semble s'opposer à toute explication cherchée de ce côté, il est possible de voir dans ce mémorial chiffré le souvenir de prières particulières, d'effusions religieuses ou de grâces obtenues [3]. » Mais M. de Nolhac pense-t-il que

1. Cf. *Pétrarque et l'humanisme*, p. 141.
2. Lettre *ai posteri*.
3. P. de Nolhac, *idem*.

cette exclamation de douleur, *heu*, ne pourrait guère convenir à l'état d'âme de celui qui reçoit une grâce, même en admettant qu'une si longue et si continuelle série de grâces pût combler et réjouir Pétrarque en ces quelques années [1] ? L'hypothèse des prières ne me paraît pas plus fondée. On ne comprendrait pas qu'elles se réduisissent à ces six périodes de quatre années presque consécutives, ni pourquoi elles seraient si irrégulièrement alternées et enregistrées avec l'indication constante de *nuit* ou de *jour* ou *proche de la nuit*, ni pourquoi le poète aurait poussé le scrupule jusqu'à marquer une fois qu'il ne savait plus au juste si c'était la nuit du dimanche ou le matin du lundi ! M. de Nolhac a remarqué que les périodes indiquées dans ces mémoires correspondent toutes certainement, (excepté les deux plus courtes de 1345 qui ne sont que probables) à autant de périodes du séjour de Pétrarque à Parme ; ce qui ferait supposer que pendant

1. Elles seraient environ de 80 : du 21 avril au 25 août 1344 où le poète était à Parme ; du 21 au 28 juillet et du 2 au 26 octobre 1345 où le poète pouvait être à Vérone mais plus probablement à Parme. Du 30 mai 1348 au 26 février 1349, et du 7 mai au 2 août de la même année où il est certain qu'il se trouvait à Parme.

ses pérégrinations, le poète aurait laissé à Parme le manuscrit sur lequel il avait coutume d'écrire ces notes. Mais je crois plus naturel de penser qu'il s'agissait de toutes les circonstances se rapportant au séjour du poète dans cette ville et non pas seulement à des grâces, à des prières ou à des souvenirs d'événements extérieurs douloureux. Les morts, il les enregistrait sur son Virgile, comme autrefois ses notes d'horticulture; d'ailleurs l'uniformité des abréviations et des signes, la fréquence et la périodicité des dates écartent absolument l'hypothèse que la mort de Laure et celle de ses amis pouvaient se refléter dans ce mémorial intime. Comment croire qu'il perdit en ce court espace de temps plus de quatre-vingts personnes aimées !

Toutes ces considérations nous ramènent à la conjecture qui paraît la plus vraisemblable à M. de Nolhac lui-même, si ce n'était l'obstacle des dates. Mais si Pétrarque, qui écrivait avec solennité en vue de la postérité, l'assurait que depuis l'âge de quarante ans il ne tombait plus en péché d'amour, à Boccace au contraire quelques années avant, il déclarait expressément qu'il n'était parvenu à s'en affranchir « qu'après le Jubilé » de 1350, par conséquent

après ces fameuses périodes si mystérieusement inscrites sur le manuscrit qui contenait les lettres des amants les plus ardents du moyen âge. Personne ne peut hésiter entre ces deux dates. Pétrarque écrivait à Boccace très peu d'années après ce jubilé qui marque le commencement de sa chasteté, et ce n'est que vingt-trois ans plus tard, c'est-à-dire environ à l'âge de soixante-dix ans, qu'il renouvelle sa confession pour la postérité alors que le souvenir lointain de certaines circonstances devait commencer à s'obscurcir dans sa mémoire. Ce n'était qu'une affirmation sous une forme imprécise, une date approximative, tandis qu'à Boccace, il déclarait un fait, une date exacte et facile à retenir. Il est tout naturel que Pétrarque, écrivant dans l'avant-dernière année de sa longue vieillesse, par un sentiment de pudeur qu'on s'explique, ait atténué cette confession, en reculant de quelques années dans le passé, le moment où il renonça à ses faiblesses. Il me semble donc que la supposition de M. de Nolhac, que par scrupule d'historien consciencieux, il avait écartée après l'avoir à peine indiquée, doit garder toute sa valeur [1].

1. M. de Nolhac doit reprendre la question dans la nouvelle édition de son livre.

Dans une lettre de 1373 à son ami Lombardo della Seta, Pétrarque énumère tous les embarras et les soucis que donnent le mariage et la famille[1], mais la vieillesse est chagrine, et à cette disposition, le poète ajoutait son éloignement toujours plus grand pour le monde ; pourtant il n'était pas égoïste ni de cœur insensible celui qui pleura si sincèrement la mort de son petit-fils, qui reconnut et éleva des enfants illégitimes, différent en cela de la plupart des hommes ; qui emmena en Italie son fils aîné de chétive santé et lui fit donner de bons maîtres à Vérone, à Parme, à Padoue, qui lui procura un canonicat, et le recommandait à ses amis Guglielmo da Pastrengo à Vérone, et à Lélio à Avignon. Adolfo Bartoli ne peut pardonner au poète le conseil donné au précepteur de son fils de le frapper quand il serait nécessaire ; mais ce mauvais système d'éducation n'était-il pas en usage même chez d'excellents parents du siècle qui vient de s'écouler? M. Bartoli n'aime pas non plus les plaintes qu'élevait le père sur l'enfant, les menaces qu'il lui adressait, tout cela mis sous les yeux de la postérité. Sous ce rapport M. Bartoli peut avoir raison. Pétrarque a rempli son devoir

1. *Senili*, XV, 3.

matériellement envers ses enfants, comme cela se faisait dans ces temps moins civilisés, plus communément qu'aujourd'hui. Mais son caractère était parfois soupçonneux, pointilleux, fantasque, intolérant. Il se plaignait souvent des embarras que donnait la famille, ne dissimulait pas à ses amis et à ses connaissances le mépris que les mœurs peu correctes de son fils suscitaient dans son cœur et ne cherchait même pas à en cacher les fautes par bonté paternelle. On peut expliquer, par sa tendance à corriger et à moraliser, ces reproches qu'il adresse avec complaisance à son fils dans quelques lettres qu'il aura voulu garder et transmettre à la postérité. Il se peut aussi que sa fille Françoise qu'il avait auprès de lui, au moins depuis 1353, et qu'il maria à l'un de ses amis et admirateur, ait eu à souffrir de son caractère difficile, si l'on en juge par l'inscription qu'un mari affectueux fit graver sur sa tombe, et qu'on lit encore dans les cloîtres inférieurs de la cathédrale de Trévise où elle mourut ; il fait allusion avec une réserve qui ne dissimule pas l'amertume, à la naissance équivoque de sa femme et au peu de consolation qu'elle trouva, et lui fait dire : « Je ne sais ce que je fus davantage, fidèle à mon mari, *sou-*

mise à mon père, ou ignorante du bonheur extérieur. De bien des façons le sort me persécuta dans mes jeunes années ; ici, pour moi est l'éternel repos, *certa domus.* » Et dans ce *certa domus* il y a sans doute une plainte discrètement voilée de sa condition de fille illégitime.

Si Pétrarque ne se montra pas très endurant avec ses enfants, imaginons l'ennui que devaient lui donner ses serviteurs. De Vaucluse il écrivait à Sennucio del Bene qu'il en avait six « qui étaient autant d'ennemis » et il le priait de lui en expédier un qui fût supportable, il terminait en lui exprimant la crainte « de le charger de la recherche du phénix [1] ». Quelque temps après il faisait ses plaintes à Socrate. « Ceux qui se disent mes serviteurs ne sont dans le fait que des chiens avides qui mordent et aboient » et parlant de celui qui était le porteur de sa lettre il continuait : « Si tu veux te faire chasseur, prends-le ; s'il ne fait pas ton affaire chasse-le au maquis, fais-le pendre, mais tâche qu'il ne paraisse plus devant moi. L'autre est ce vieil enragé que tu connais bien [2] », sans doute ce Raymond Monet dont il se loua tant dans plus

1. *Fam.*, IV, 14.
2. *Fam.*, V, 14.

d'une de ses lettres. Au moment d'aller s'établir en Italie, en 1352, il s'était fait précéder d'une partie de ses serviteurs « afin de ne plus les avoir autour de lui ». Mais il n'eut pas le courage de les renvoyer, peut-être parce qu'il n'avait pas de raison sérieuse pour le faire ; s'il ne cessa jamais de se plaindre d'eux, il ne cessa jamais d'en augmenter le nombre en raison de son âge et de l'importance de ses revenus, si bien qu'à Arquà ils formaient une compagnie tout entière, et de ces serviteurs, cuisiniers et valets aucun ne fut oublié sur le testament du poète ; preuve qu'ils n'étaient pas les chiens que parfois il voulait bien dire, et preuve aussi que sous des apparences fantasques et difficiles il avait très bon cœur.

Disposé à de subites colères et peu commode à satisfaire, il dut avoir aussi quelques impatiences avec les copistes dont il entretenait un assez grand nombre en Italie. A un moment il déclare qu'il lui en faudrait six, mais qu'il se contente de trois n'ayant pu trouver les autres. En envoyant à Ph. de Cabassoles son traité *De la vie solitaire*, il s'excusait du retard et l'imputait à la paresse opiniâtre des copistes [1]. Il ne

1. *Senili*, VI, 5.

ménagea certainement pas Jean de Ravenne *si intelligent et si diligent* qui lui convenait bien et qui cependant le quitta. Son caractère irritable et difficile dut être cause du départ de ce jeune secrétaire ; c'est ainsi qu'on peut s'expliquer qu'il revint pour un temps auprès du poète, puis qu'il le quitta définitivement, la tentative de réconciliation ayant dû échouer à cause du caractère de l'un et de l'autre. En tous cas, Pétrarque en annonçant son départ à F. Bruni, ne dissimule pas qu'il lui *montra une paternelle colère*[1].

Il est singulier que Pétrarque, à qui on peut reprocher une affection plutôt tiède pour ses enfants, ait eu pour l'amitié un culte profond et délicat qui fut à la fois pour lui une idée classique et un sentiment profond. La liste de ses amis compte les plus hautes intelligences, les plus nobles esprits, les plus grands personnages de son temps. Guido Sette, Giacomo Colonna, Tommaso di Caloria, Raimondo Soranzo, Sanctus de Beeringen, Dionigi da Borgo San Sepolcro, Marco Barbato, Francesco Nelli, Luca Cristiano, Mainardo Accursio, Sen-

1. *Senili*, XI, 8.

nuccio del Bene, Philippe de Cabassoles, Giovanni Barrili, Guglielmo da Pastrengo, Giovanni Boccacio, Lombardo della Seta, Donato Albanzani, Benintendi de' Ravegnani, Giovanni Dondi, le doge Celso, Azzo da Correggio, Pandolfo Malatesta, Luchino et Galeazzo Visconti, Jacopo et Francesco de Carrare, le roi Robert, l'empereur Charles IV font partie des nombreux personnages qu'il eut pour amis les plus chers dans tous les rangs sociaux, du plus modeste particulier au plus haut dignitaire de l'Église et de l'autorité civile. Il donnait à quelques-uns des surnoms littéraires et ne leur écrivait autrement qu'en les appelant Lelio, Socrate, Simonide, Olimpio, Donato Apenninigena. Ce nouveau baptême n'était pas seulement pour Pétrarque une manière originale de manifester l'esprit classique qui le dominait, c'était encore un témoignage d'affection délicate et profonde qui lui faisait paraître plus à lui les personnes ainsi rebaptisées. Il se renfermait avec elles comme dans une sorte de royaume de l'âme où, par une fraternité chevaleresque, Lelio, Socrate, Simonide, Olimpio, dépouillés de leur personnalité sociale n'étaient plus que les écuyers fidèles de cet ardent paladin de l'amitié.

Pour beaucoup il eut une affection presque fraternelle, gardée fidèlement même après leur mort, avec quelques-uns il vécut dans une parfaite union de sentiments et de pensées, avec d'autres il fut d'une libéralité dont l'histoire donne peu d'exemples, aucun nuage, aucun désaccord ne troubla jamais la sérénité de ses affections et quand ses deux intimes amis Lelio et Socrate vinrent à se brouiller, il ne fut satisfait que quand ils les eut réconciliés. Sitôt qu'il fut en possession de ses deux canonicats de Parme et de Padoue, il renonça spontanément en faveur de ses amis aux deux qu'il possédait déjà, probablement ceux de Lombez et de Migliarino[1]. Avant même d'être investi de celui de Modène il le fit mettre au nom de Luca Cristiano[2]. Il invite ce dernier et d'autres encore à faire avec lui vie commune, usant de tous les moyens de persuasion qui témoignent de la plus vive affection. « Je vous offre mes livres et mes jardins (*libellos et hortulos*) c'est-à-dire

1. « Jugeant que deux bénéfices sur quatre que je possède pouvant me suffire, je partagerai les deux autres entre deux de mes plus anciens et chers amis ; c'est ainsi qu'étant d'abord plus riche que tous deux ensemble, maintenant chacun d'eux est plus riche que moi. » Cf. *Fam.*, XII, 4.

2. *Fam.*, VIII, 5.

ce que j'ai de plus cher au monde ainsi que tout ce que je possède. » Et il réitère souvent ses invitations, aussi bien dans le temps de sa jeunesse, quand il jouissait de sa solitude de Vaucluse, que pendant sa vieillesse à Arquà où il était affligé d'une multitude de familliers et de serviteurs. Il engage l'un à user librement de sa campagne et de ses livres, même en son absence ; à un autre il envoie un présent « comme reflet de sa vive affection[1]. » A un autre encore dont la situation est embarrassée et auquel il ne peut envoyer d'argent, il offre des objets qu'il pourrait donner comme gage, et regrette que le messager ait refusé de les recevoir [2]. Il prête souvent de l'argent à son maître Convenevole ainsi que des objets à mettre en gage et lui donne pour la dernière fois dans ce but deux volumes de Cicéron qu'il ne revit jamais [3]. A Boccace, il renouvelle ses invitations et ses offres de service, pour lui témoigner son estime et son amitié il traduit en latin sa dernière nouvelle du *Décameron* et avec une délicatesse affectueuse, il lui lègue dans son testament,

1. *Fam.*, VI, 8.
2. *Fam.*, III, 14.
3. *Senili*, XVI, 1.

une somme importante pour l'époque. Il reçoit en échange les mêmes marques de sollicitude et d'affection, du plus grand au plus petit. Jacques de Carrare, pour le favoriser à son insu, lui fait céder un canonicat de la cathédrale de Padoue par un de ses parents qui en était possesseur. Pandolfo Malatesta va le voir dans son *Studio* et l'accable d'invitations. Les princes de Correggio, pendant le temps que dure leur puissance, sont ses protecteurs bienveillants et efficaces. Lelio, les cardinaux Talleyrand, de Boulogne et P. de Cabassoles sont ses avocats actifs et constants à la cour d'Avignon. Boccace s'emploie avec la vénération d'un disciple à lui copier des manuscrits anciens et modernes ; Lombardo della Seta néglige ses propres intérêts pour s'occuper de ceux du poète[1].

Mais une note discordante vient troubler cette belle harmonie. Pétrarque aimé, protégé, poussé aux honneurs par les Colonna les abandonne presque et n'a pour eux aucune parole de regret dans leurs malheurs, alors qu'au contraire il n'a que louanges et encouragements pour Cola di Rienzi qui les accable et les flétrit pour leur origine barbare et leur conduite politique. Et

1. Comme le dit Pétrarque lui-même dans son testament.

tout cela après qu'il leur avait prodigué, avec l'emphase et l'exagération qui lui étaient habituelles, des éloges qu'on adresserait à peine aux plus grands héros ; après des protestations de reconnaissance et d'affection renouvelées sans cesse que l'on n'aurait jamais pensé devoir, non pas s'éteindre, mais même s'affaiblir. Sur ce point les partisans les plus bienveillants de Pétrarque ne dissimulent ni leur étonnement ni leur blâme, mais nous ne savons sur cette rupture avec les Colonna ni ce qui se passa ni ce qu'ils se dirent. Ce qu'il y a de certain, c'est que de pareils dissentiments laissent dans l'âme de l'amertume, qu'ils troublent le jugement et changent le plus souvent l'affection en haine et en colère. C'est l'histoire du cœur humain et Pétrarque était un homme aux impressions vives, au caractère irritable que la colère entraînait à des paroles sinon irrespectueuses, du moins violentes [1]. Malgré cela nous ne pouvons affirmer que sa conduite envers les Colonna puisse être attribuée à ce côté le moins parfait de sa nature. Rappelons à notre souvenir les conditions d'esprit dans lesquelles il se

1. Qu'on se rappelle comment il prenait à partie ses détracteurs, les médecins ou les averroistes, etc.

trouvait dans les années 1343 et 1347, quand ses rêves ardents d'italien et de nouveau *citoyen romain*, trouvaient leur incarnation dans les discours, dans les actes et dans la personne de Rienzi ; or ces actes, cette personne, devaient être au contraire pour les Colonna un sujet tout particulier de haine et de guerre. La politique divise les esprits ; figurons-nous ce que devait être le patriotisme ardent de Pétrarque uni à la tradition classique. Ses bienfaiteurs? mais s'ils l'avaient nourri, il les avait servis [1] ! Ses amis? Quand il s'agit du salut de la patrie, de l'Italie et de Rome, il faut, si cela est nécessaire, sacrifier ses amis ! Pourquoi les Colonna, depuis longtemps citoyens romains, ne consacraient-ils pas leur puissance et leurs biens à la résurrection de Rome ? Pouvaient-ils l'empêcher de souhaiter de tout son cœur, d'encourager de sa parole, cette œuvre de résurrection, et prétendre l'obliger à préférer au culte de la patrie le culte de l'amitié ? *Carior respublica, carior Roma, carior Italia* [2].

Tels devaient être les sentiments que Pétrarque ressentait, non sans mélange d'angoisse.

1. *Epist. poet. cit.*
2. *Fam.*, XI, 16.

Nous ne savons rien de plus, sinon, qu'entre lui et le cardinal, il y eut à cette occasion des explications qui amenèrent la rupture ; elle ne fut ni brusque ni éclatante, mais une froideur peu dissimulée ralentit les enthousiasmes d'antan. Réduits sur ce point à peu de détails il nous semble que le soupçon d'ingratitude qui pèse sur Pétrarque ne repose sur rien de réel et de raisonné.

Ainsi qu'il aima ses livres et ses amis, Pétrarque aima les plantes. Quand on a lu le *Canzoniere*, on se rappelle la part considérable donnée au paysage ; non seulement il fait de la nature extérieure, et des plantes principalement, le témoin de ses affections, mais elles y participent, elles sont l'élément vivant de scènes, où avec un art infini, il place son poétique amour et chante la dame de ses pensées. Esprit délicat en toutes choses, même en dehors de la poésie, il a le culte des beaux feuillages, des petits arbrisseaux qui savent inspirer à son esprit une foule de pensées et d'images. Dans un véritable traité d'horticulture, il engage ses lecteurs à s'adonner à la culture de la terre « comme repos et diversion à leurs occupations ». Il adresse *à ses arbres* une épître en

vers et laisse dans ses manuscrits un cours complet de jardinage. Sans cesse on voit paraître dans ses lettres, son désir de jouir des frais ombrages de ses arbres et du spectacle de la végétation ; dans quelques passages il aime à nous faire connaître la satisfaction qu'il éprouve à planter, tailler, redresser, diriger de sa main les arbres de toutes espèces, principalement les arbres fruitiers et les lauriers ; s'il en est quelque temps éloigné, il est aussi impatient de les revoir et y met autant de hâte que s'ils étaient vraiment ses créatures. Il écrit à l'un de ses amis : « Permets-moi de rester ici pour revoir tout à mon aise les arbres que j'ai plantés. » Quand il habite la ville, il ne peut se passer d'un jardin pour se livrer librement à sa distraction favorite et pour s'y entretenir avec ses amis en affectueuses causeries [1]. Si ces amis avaient quelque reconnaissance à lui témoigner, ils lui offraient des rejets à planter. Les grands personnages le flattaient en daignant lui en demander, comme à Milan Luchino Visconti. Ses familiers ne prenaient garde ni à la dépense ni à l'ennui pour satisfaire sa petite

1. Cf. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme*, éd. de 1892, page 388.

passion, à tel point que pour aller d'Arquà à Padoue, ville toute voisine, y planter cinq arbustes, Lombardo della Seta affronta une véritable tempête qui le retint dehors trois jours. L'ombre de ses arbres était pour le poète une sorte de temple consacré aux plus douces et aux plus profondes pensées, il y laissait errer son imagination, et en méditant, ranimait l'ardeur de ses affections ; il s'y livrait à ses chants poétiques, y recevait ses amis intimes, causait avec eux comme il fit avec Boccace dans le jardin de Sainte-Valérie à Milan, le samedi 16 mars 1359, jour qu'il marqua comme l'un de ses plus chers souvenirs. Ses plantes étaient pour lui des amies spirituelles d'où se dégageait une influence bienfaisante capable de fortifier et de consacrer l'amitié dans les cœurs ; et de cette amitié, devaient aussi se dégager le souffle propice et l'élément salutaire qui féconderaient et vivifieraient ces plantes. Cela est si vrai qu'assistant un jour avec Boccace à la plantation d'un laurier, il exprime la confiance que cette expérience réussira mieux que les précédentes parce que la présence de son ami doit porter bonheur à cet *arbuste sacré* [1].

1. Cf. P. de Nolhac, *op. cit.*, page 388.

Cet ensemble de goûts de grand seigneur, et de préférences délicates, joint à son instabilité, à son désir presque fébrile des voyages, dut être pour le poète une cause continuelle de dépenses et d'embarras économiques. Bien longtemps son intendant Monet, aussi prévoyant qu'il était raisonneur, le poursuivit avec le compte de ses dépenses, en lui reprochant son perpétuel vagabondage. « En te promenant continuellement comme tu le fais, tes poches seront toujours vides [1]. » Effectivement, avant d'avoir obtenu les canonicats de Parme et de Padoue, Pétrarque eut souvent l'occasion de gémir sur sa pauvreté qui l'empêchait de venir en aide à un ami [2]. Nous ne savons à combien s'éleva son héritage paternel et maternel, ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1351 il écrivait à Olimpio « qu'il lui restait peu de chose du patrimoine familial, et que ce peu demandait de la surveillance [3]. » Patrimoine qui, avec le temps, « au lieu de s'accroître ne fit que diminuer [4]. » Tout l'héritage était employé sans doute dans le petit domaine de la Sorgue,

1. *Senili*, IX, 2.
2. *Fam.*, III, 14.
3. *Fam.*, XI, 12.
4. *Fam.*, XIX, 4.

d'où Pétrarque tirait quelques produits en vins et en huiles [1]. En somme, il ne manqua jamais de ce qui est nécessaire pour vivre dans une modeste aisance qui devint plus complète et plus assurée grâce à ses dernières prébendes, ce qui lui permit de se dépouiller de deux bénéfices ecclésiastiques au profit de ses amis. En 1353 il écrivait à Socrate : « Je possède ce qu'il faut pour vivre et même pour vivre à l'aise. Je puis m'établir ici et là à mon gré, pour un séjour plus ou moins long. J'ai de quoi manger, boire, me vêtir et me chausser. J'ai des domestiques, des serviteurs et des chevaux [2].» Mais ses dépenses augmentèrent avec ses revenus, et cinq ans plus tard, à Guido Sette, il se plaint de ce que « ses recettes étant plus considérables, ses dépenses le sont encore davantage et que, riche, plus qu'il ne l'avait jamais été, il se se trouve plus pauvre qu'avant. » Il répondait à celui qui le croyait dans l'aisance que « sa situation était fort médiocre [3] » et il disait dans son testament qu'il ferait « bien d'autres legs

1. *Senili*, VI, 6.
2. *Fam.*, XVI, 3.
3. *Fam.*, XIX, 17.

s'il avait la richesse que le public insensé lui supposait. »

Nous savons par Allodi le relevé de ce que donnait la prébende de Padoue : 98 livres, 13 sous et 4 deniers, somme évaluée à 970 francs de notre monnaie. Mais était-ce tout ? Et qui peut calculer la valeur de l'argent ! Et l'archidiaconat de Parme ne lui rapportait-il pas davantage ? Le vrai relevé de sa situation de fortune, c'est Pétrarque lui-même qui le fait, en l'écrivant, comme on l'a vu, à Francesco Bruni : « Je ne dirais pas la vérité si j'affirmais n'avoir pas ce qui suffit à un chanoine pour vivre avec aisance, mais j'ai à moi seul plus de monde à ma charge que n'en a tout le chapitre dont je fais partie. Si j'essaye de m'en affranchir, cela ne me réussit guère et je me trouve alors fréquemment dans des embarras qui sont peut-être très honorables, mais qui me causent de sérieux ennuis. » Il ajoute ensuite que la prébende de Padoue lui donne « en froment et en vin ce qui est nécessaire pour la maison et même encore quelque peu à vendre et qu'elle lui rapporterait davantage s'il habitait toujours

1. *Senili*, XVII, 2.

la ville [1]. » D'après cela il semble résulter que les chanoines devaient avoir une sorte de jeton de présence [2]. De toute façon, si Pétrarque ne posséda pas la richesse, on peut dire qu'il vécut largement et pouvait soutenir les dépenses de ses longs et continuels voyages, faire élever son fils par de bons maîtres, se procurer de tous côtés des livres nombreux et précieux en un temps où ils coûtaient cher, entretenir une multitude de familiers, de domestiques et de copistes, exercer une très large hospitalité, faire des legs qui laissent supposer un patrimoine héréditaire, sinon considérable, certainement au-dessus de la médiocrité. Du reste il est évident que les services qu'il rendit aux personnages puissants lui furent rémunérés, c'est ce qui ressort d'une lettre qu'il écrivait en 1358 à Guido Sette, où l'on voit que son séjour auprès des Visconti n'était pas sans profit. Il n'y a pas à tenir compte de ce qu'ont imaginé quelques biographes et critiques sur d'autres prébendes obtenues par Pétrarque et la trente-cinquième lettre des *Varie* citée par eux comme une

1. *Varie*, 15.
2. Cf. A. Malmignati. *Petrarca a Venezia, Padova ed Arquà*, 1874, pages 23-26.

preuve, ne démontre nullement que le bénéfice de Vérone, après la mort du fils, fut donné au père.

Pour avoir plusieurs fois exprimé à ses protecteurs son désir d'obtenir une faveur de la cour papale, Pétrarque fut accusé de cupidité par ses contemporains aussi bien que par la postérité. Croyons plutôt, que conscient de sa renommée et de son mérite, il pensait que la Cour lui devait réellement une récompense qui l'aurait grandi dans l'opinion, et aurait accru son bien-être. Si quelquefois, par désir de grandeur, on le voit en quête de charges et de faveurs, on ne peut traiter de cupide un homme qui se dépouille de trois canonicats au profit de ses amis, qui leur offre l'hospitalité de sa maison et de sa table, qui refuse avec persistance des postes élevés et lucratifs, uniquement pour ne pas aliéner sa liberté matérielle et morale, qui aime à combler ses amis de présents et n'aime pas à en recevoir [1], qui veut ériger à Arquà une chapelle à la Vierge « disposé s'il est nécessaire pour son achèvement à engager et à vendre ses livres [2] », qui invite le seigneur de

1. Cf. P. de Nolhac, *op. cit.*, page 55.
2. *Varie*, 15.

Padoue à assainir son territoire couvert d'eaux stagnantes, en lui offrant de participer à la dépense, lui, étranger et simple particulier [1] !

Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit trouvé gravement offensé de cette accusation imméritée, et il avait raison, parce qu'elle blessait en lui la dignité de la vie, ce que l'on pourrait appeler l'art du sens moral, sentiment chez lui toujours vif et profond.

Tous ses actes étaient empreints de ces qualités délicates dues à son âme d'artiste. Dans les soixante-dix années de sa vie, pas un instant il n'offensa ce sentiment intime si ce n'est, peut-être, pour s'en être trop préoccupé.

L'art de la musique était inné en lui et faisait ses délices ; il chantait en s'accompagnant du luth [2]. Il cultivait l'art du dessin et ornait ses livres d'agréables peintures [3]. L'amour de

1. *Senili*, XIV. 1.

2. Dans son testament il laissa le *meilleur de ses luths* au maître Tommaso Bambagia de Ferrare. Par une lettre à F. dei S.S. Apostoli, nous savons que le chant et la musique l'emplissaient de charme, et le plongeaient dans l'extase. Cf. *Fam.*, XIII, 8.

3. La vignette qu'il dessina sur un manuscrit de Pline est assez remarquable ; elle représente la source de la Sorgue, à peu près telle que le poète l'a décrite dans ses lettres, sous la roche sauvage au sommet de laquelle s'élève l'oratoire de Saint-Victor. Le petit ruisseau serpente dans le fond à

la nature, qu'il ne se lassa jamais d'admirer, lui faisait rechercher et contempler des beautés qu'il retraçait en prose et en vers, en latin ou en langue vulgaire avec une grande richesse de coloris. C'était un art pour lui que l'étude des classiques dont il aimait la langue noble et harmonieuse, et son aversion pour la jurisprudence qui la déshonorait par son jargon de palais. Art, l'élégance de sa mise à laquelle il tint si longtemps et la conversation recherchée des *gentilles dames*. Art, les formes de ses vers d'amour, le souffle sentimental qui les anime, et l'image idéale et passionnée de la femme qui les inspira. Dans un âge plus mûr, c'est l'art qui lui conseille de donner tous ses soins au beau style latin et qui lui fait obstinément refuser des charges qui le lui auraient déformé. Art, son labeur incessant pour limer, ciseler ses compositions en langue vulgaire dont il n'arrive jamais à être satisfait. Art, l'adoucis-

droite et à gauche. A l'endroit où finit ce côté du dessin, on voit un héron tenant un petit poisson dans son bec. En dessous cette légende. *Transalpina solitudo mea jucundissima*. Ni le dessin, ni l'exécution ne sont un chef-d'œuvre, mais ils révèlent un certain goût et de la hardiesse, un certain sens de la perspective plus que négligée des artistes de ce temps. Son authenticité ne semble pas douteuse. Cf Nolhac, page 395.

sement de son nom patronymique *Petracco* en celui plus harmonieux de *Petrarca*. Art, le goût des belles et riches miniatures dans ses livres, des reliures somptueuses, des caractères soignés. Art, ses causeries charmantes, qui le faisaient rechercher des grands et accueillir des dames. Art, le geste de dignité noble dont il honorait la foule qui le saluait dans le chemin, son attitude aisée devant l'affabilité des grands, l'admiration des petits et la serviabilité de ses amis. Art, la façon courtoise et affectueuse de faire ses libéralités, de demander avec détachement et de dépenser avec la largesse d'un grand seigneur. Art, je me plais à le répéter, qui était tour à tour un sentiment délicat de tact, de convenance, d'élégance, de dignité ou de beauté, art qui, parfois, pouvait par excès, tomber dans la pose et la préciosité, mais qui venait toujours d'un penchant naturel et vrai vers la perfection des choses belles et gracieuses.

CHAPITRE VIII

PÉTRARQUE HUMANISTE

Culte pour Pétrarque. — Les études classiques au moyen âge — Pétrarque et les classiques. — L'esprit de la littérature antique. — Pétrarque, *père de l'humanisme*. — Son esprit privilégié. — Sa passion des livres. — Son enthousiasme pour la science et pour l'art des anciens, pour Cicéron et pour Virgile — Etudes de haute culture. — Pétrarque épistolaire. — Pétrarque latiniste, numismate et géographe. Sentiment de la nature. — Amour de la gloire. — Sa dictature intellectuelle.

Lorsqu'en 1356 Pandolfo Malatesta vint habiter Milan auprès de Galeas Visconti, sa première pensée fut de voir Pétrarque. La maladie l'empêchant de se tenir debout, il se fit porter sur les bras de ses serviteurs « dans le petit royaume du poète qu'il voulait voir au milieu de ses livres. » Il put ainsi contempler dans la réalité les traits de celui dont il ne connaissait que le portrait qu'il avait suspendu au mur de sa chambre pour le voir de son lit pendant sa maladie [1]. A quelque temps de là

1. *Senili*, I, 6.

Nicolò Acciaiuoli, sénéchal du royaume de Sicile, vint avec une suite nombreuse, visiter lui aussi dans son ermitage de San Simpliciano, Pétrarque toujours au milieu de ses livres; il les examina l'un après l'autre avec un grand intérêt, et leur ensemble causa son admiration et attira ses louanges [1].

Quel sentiment poussait ces illustres personnages à visiter le modeste *studio* du solitaire? Sans doute un mélange de curiosité et de respect, peu différent de celui qui, de nos jours, conduit un dilettante de haut rang dans l'atelier d'un grand peintre ou d'un grand sculpteur. Dans ce réveil de la tradition littéraire, le rénovateur de la science et de la poésie antiques, possédait un empire devant lequel s'inclinaient les têtes couronnées : l'empire universel de l'intelligence. Le visiter dans sa bibliothèque, c'était, comme le disait Malatesta, saluer le roi de la pensée dans son royaume, c'était admirer l'artiste au milieu des instruments de son art, c'était voir de près, toucher de sa main ces volumes, que leur rareté et le peu de connaissance qu'on en avait rendaient plus respectables, et

1. *Fam*, XXII, 6.

dans lesquels les esprits cultivés méditaient avec une sorte de religieuse admiration la gloire du passé, tandis que les plus éclairés en tiraient des augures pour l'avenir. Les visites de Malatesta et d'Acciaiuoli, dans ces conditions, étaient l'expression évidente du sentiment qui prenait possession des esprits et qui déjà se répandait dans la foule. Inconsciente encore, cette foule éprouvait pour Pétrarque un profond respect, elle le saluait avec vénération, non pas tant comme poète couronné (encore moins comme poète d'amour), que comme un grand savant qui lisait les livres antiques, en possédait toute la science et la répandait dans ses œuvres.

Était-ce donc la découverte du monde antique qu'avait faite Pétrarque? Non, il découvrait au contraire le monde moderne. On ne peut dire, quant à l'antiquité classique, qu'il ait augmenté considérablement le patrimoine effectif des connaissances communes, le moyen âge avait même conservé une bonne partie de cette science, mais l'avait transformée à son image, l'avait guindée dans un formalisme scolastique, dans un symbolisme doctrinal, elle l'avait dénaturée par des images grotesques, où

se complaisaient les esprits égarés par le mysticisme. L'histoire et la poésie, ces deux grands phares de l'antique civilisation, travesties par la légende, ne projetaient plus qu'une lumière pâle et changeante. Dante lui-même, s'il sut dans son poème faire une large part aux éléments classiques, ne les dépouilla pas de leur masque médiéval. Aussi Virgile, Caton, Stace, Trajan, en comparaison de leur entité historique, ne semblent dans la *Divine Comédie* que de pâles figures

> Quali per vetri trasparenti e tersi
> O ver per acque nitide e tranquille,
> Non si profonde che i fondi sien persi,
> Tornan de' nostri visi le postille [1]

comme sont précisément dans son *Paradis* les âmes qui ont manqué à leurs vœux [2].

Pétrarque brisa l'enveloppe qui gênait l'essor de la civilisation classique ; il étudia les livres antiques et puisa aux sources mêmes ce qui se rapportait à l'histoire de la pensée, aux princi-

1. Ainsi que sur le verre transparent et uni, ou sur les eaux limpides et calmes assez peu profondes pour qu'on en voit le fond, revient l'empreinte de nos visages.
2. *Chant* III, 10.

pes et aux formes de l'art; il en pénétra l'esprit, se l'assimila autant que le lui permettait son sentiment religieux, sans se préoccuper des omissions, des mutilations, des travestissements que l'œuvre délétère de dix siècles avait fait subir à la science antique.

L'esprit large et puissant qui se dégageait de ces écrits, c'était l'âme humaine elle-même, grande et libre, cette âme qui dans le cours de vingt siècles, de l'orient à l'occident, avait exploré les régions infinies de la pensée, répandant la lumière bienfaisante de l'art et les éléments vivifiants de la civilisation, que dans la suite le moyen âge avait arrêtée, comprimée mais non anéantie. Aussi quand Pétrarque, par une pénétration intelligente, fit entrevoir à ses contemporains cette partie inconnue, cette vie intérieure, cette éternelle *humanitas* de la littérature antique, et que par des essais heureux pour ce temps, il en fit revivre, en quelque sorte, la forme et l'esprit, une admiration sans borne accueillit cette révélation. Chacun aspirait à se désaltérer au puissant courant dont il avait ouvert les sources et montré les miracles. Pour cela il est appelé le père de l'humanisme.

Comment Pétrarque put-il ainsi transformer

l'homme du moyen âge qui était en lui, et ressusciter en son siècle l'âme humaine tout entière, inaugurant par là les temps modernes?

Les faits rapportés dans les premiers chapitres de ce volume, concernant sa jeunesse, suffisent, bien que succincts, à rendre évidentes ses aptitudes, on peut dire sa vocation pour les études classiques. Cette disposition d'esprit naturelle s'était développée sous l'influence de sa première éducation intellectuelle. Esprit large et supérieur, Pétrarque tenait peu compte, on le comprend, des méthodes étroites et de la doctrine des grammairiens ; ceux-ci s'arrêtaient à la surface, se renfermaient dans un froid formalisme, tandis qu'il pénétrait dans la substance et en tirait un aliment vivifiant. Quand on voit la prédilection qu'avait pour lui son maître Convenevole, sa précocité dans l'étude du latin où il devançait tous ses condisciples, son goût marqué pour Cicéron, alors qu'il était encore un enfant, l'ardeur passionnée avec laquelle il étudiait les classiques au mépris du texte des lois et de la volonté paternelle, la science déjà sûre qui lui permettait, tout jeune encore, d'aider un vieillard, savant jurisconsulte, à comprendre Tite-Live, on est

amené à reconnaître en lui une intelligence privilégiée, capable d'imprimer une trace profonde dans le champ des études que ses contemporains ne cultivaient que comme moyen professionnel. Dès sa première jeunesse la lecture enthousiaste des écrivains antiques lui révèle ses maîtres, lui ouvre des horizons nouveaux, lui découvre de nouveaux secrets, et de cette étude, mal comprise par la plupart des esprits de ce temps, il fonde une science nouvelle. Il faut l'entendre lui-même parler du développement progressif de ses connaissances. «Je ne finirais plus si je rappelais les auteurs ignorés que me fit connaître le grammairien Priscien, ceux que je connus dans Pline le jeune et dans Nonius Marcellus, dont je voulais me pénétrer sans cesse. Les *Académiques* de Cicéron me firent aimer Marcus Varron ; je trouvai le nom d'Eunius dans le livre *Des offices*, et j'aimai Térence par les *Tusculanes*. Le *Traité de la richesse* me fit connaître les *Origines* de Caton ; Sénèque me fit rechercher les *Lettres* de Cicéron ; saint Augustin *La superstition* de Sénèque ; Lactance les livres *De la république*. Par Sénèque je vis Cicéron exalté comme un puissant génie et comme le prince de l'éloquence

romaine. Par Eusèbe me furent démontrées les innombrables beautés de Virgile. »

La recherche active que fit Pétrarque des livres classiques est la conséquence et la preuve tout à la fois de ses dispositions d'esprit et du développement progressif de son intelligence. Désireux de se répandre dans les vastes espaces de la science antique entrevus au delà des limites étroites où se tenaient renfermés les écoles et les esprits ordinaires, il devait être, évidemment, avide de voir, de lire, de posséder les manuscrits précieux qui contenaient en entier ou moins mutilés les antiques chefs-d'œuvre. Ce désir ardent n'avait d'égal que l'amour avec lequel il les gardait, les étudiait et qu'il appelle *une maladie*, il n'ajoute pas *incurable*, mais il avoue qu'il en éprouvait un charme qui le pénétrait jusqu'aux *moelles* et qu'il se sentait avec ses livres dans la plus vive et la plus entière intimité [1]. Ce sentiment le portait à critiquer vivement les personnes qui en faisaient collection uniquement par vanité et ostentation sans avoir l'idée de se pénétrer de ce qu'ils contiennent. Dans les nombreux voyages qu'il

1. *Fam.*, III, 18. Cf. Nolhac, *Pét. et l'Humanisme*, ch. I.

entreprit souvent dans ce but, sa plus grande préoccupation était d'en faire la recherche. Il se recommandait à toutes ses connaissances des différentes contrées de l'Europe pour avoir des exemplaires ; il écrivait à un ami : « Si tu tiens à m'être agréable, envoie en Toscane des personnes sûres et intelligentes, dis-leur qu'elles passent en revue tous les rayons des bibliothèques des couvents et des écoles, et qu'elles me trouvent quelque chose qui apaise mon désir... Pour que tu en prennes plus de soin, sache que j'ai adressé la même demande à mes amis de France et d'Angleterre[1]. » Il faisait comprendre à Boccace que s'il était toujours disposé à vendre ses livres, il lui demandait d'en être l'acquéreur. Sa bibliothèque était son repos, ses délices, son orgueil[2] ; il la regardait comme *une fille*[3], elle était dans ses voyages la partie la plus considérable et la plus soignée de son bagage. S'il en était éloigné il aspirait à la revoir ainsi qu'une personne chère. Animé d'une semblable ardeur il est naturel que dans les tristes conditions des études à cette époque,

1. *Fam.*, III, 18.
2. *Fam.*, XVI, 4.
3. *Fam.*, XVI, 1.

il se soit montré peu satisfait de ses copistes dont il déplorait la paresse, la négligence et l'ignorance [1].

Cette passion des livres était la passion de la science et de l'art qu'ils renfermaient. Les faits, les pensées, le style, la langue le frappaient dans une égale mesure d'un délicieux étonnement. Ses livres furent pendant toute sa vie son aliment intellectuel quotidien. Il se vantait « d'être entré avec les classiques dans une telle intimité qu'ils étaient non seulement dans sa mémoire, dans son sang, dans ses moelles, mais qu'ils s'identifiaient à son esprit, que fût-il même toute sa vie sans les lire, ils y demeureraient imprimés [2]. » Foscolo disait qu'après avoir lu des vers il gardait longtemps encore dans l'oreille ou dans la mémoire leur cadence harmonieuse. Or le rythme virgilien et la période cicéronienne produisaient le même effet à Pétrarque. De l'harmonie extérieure de la mesure, il passait à l'harmonie intérieure de la pensée et s'enivrant des hautes conceptions et de la belle éloquence, il se figurait être transporté au milieu du monde et des personna-

1. *Fam.*, XVIII, 12 ; XXI, 15 ; *Varie*, 22 : *Senili*, V, 3, etc.
2. *Fam*, XXII, 2.

ges de ce temps, avec leurs sentiments, leurs idées, et oubliait celui dans lequel il lui fallait vivre [1]. Machiavel, un siècle et demi plus tard, disait aussi que lorsqu'il se retirait dans son *studio* « revêtu de ses habits de gala, il s'entretenait avec les grands de l'antiquité dont la science était son véritable aliment [2]. » Mais Machiavel ne faisait que suivre l'impulsion et l'exemple donnés par Pétrarque.

Admirateur intelligent de tous les chefs-d'œuvre de la littérature romaine qui étaient en son pouvoir, Pétrarque vénéra dans Virgile et dans Tite-Live le grand esprit de la Rome antique, mais il comprit qu'il avait son plus large et son plus complet développement dans Marcus Tullius, lui qui mit en honneur le *ciceronisme*, l'une des formes les plus caractéristiques et les plus efficaces de la Renaissance, et qui fit du grand orateur romain le premier modèle de l'*aurea latinitas*. Entre autres qualités morales et intellectuelles, Pétrarque savait très heureusement s'assimiler ses lectures et donner à ses sentiments la direction particulière qu'il en recevait. Cette sorte de sensibilité et de sou-

1. *Fam.*, XXIX, 8.
2. *Lettre à Francesco Vittori.*

plesse d'esprit, ainsi que le dit fort bien un critique américain moderne, faisait de lui le type du parfait homme de lettres[1] et le préparait admirablement à s'assimiler la manière de Cicéron. Stimulé par l'exemple paternel il commença dès l'enfance à montrer sa prédilection pour le grand orateur, et il y prenait un plaisir tel, que même sans le comprendre complètement, il jouissait de l'harmonieuse disposition des mots et prenait en dégoût la lecture de tout autre livre [2]. On ne sait au juste tout ce qu'il connut de lui, mais on sait avec quel soin il rechercha ses œuvres et les fit rechercher par ses amis. Quant aux étrangers qui venaient le voir et qui s'offraient à lui rendre service il « ne leur demandait autre chose que des livres de Cicéron, leur en faisait prendre note de

1. They were both typical men of letters. The man of letters is intellectually alert; sensitive to impressions and able to report them; hospitable to all the ideas of his time; sometimes inconsistent, because of this very catholicity; and often despised in consequence by practical men, although in reality more practical than they, in as much as he has the art of communicating his flashes of insight and his generous enthusiasm to others, who in the end reconcile his inconsistencies and make his dreams come true. This is an exceptional character, but Cicero sustained it fully and so did Petrach too ». Cf. Robinson, *Petrarch the first modern scholar and man of letters.* New-York et Londres. Putnam' sons, 1898.

2. *Senili,* XVI, 1.

mémoire et par écrit, et leur rappelait ses demandes par lettres [1]. » Cette vénération du poète pour Cicéron lui fit éprouver un véritable chagrin pour la perte de deux manuscrits *De la gloire,* qu'il croyait posséder et qui n'étaient que des fragments d'un autre écrit, et on s'explique les paroles enthousiastes avec lesquelles il « l'admire et le vénère comme un génie divin » [2], paroles qu'il lui adresse directement en le louant d'avoir été le guide, le soutien et le père de sa science et de son style [3]. Mais malgré cette ardeur, son enthousiasme n'avait rien d'aveugle, et s'il écrivit à l'orateur latin une lettre admirative, il n'hésite pas à faire dans une autre, allusion à ses défauts, en particulier à son ambition politique, à sa participation aux luttes civiles, et à son peu de goût pour la retraite. Évidemment, l'humaniste, mystique par intermittence, ne pouvait comprendre qu'un orateur politique des derniers temps de la Rome républicaine, ne fût pas un esprit contemplatif.

Après Cicéron, Pétrarque aima Virgile dont

1. *Senili,* XVI, 1.
2. *Fam.*, XVIII, 1.
3. *Fam.*, XXIV, 4.

il fit de nombreuses citations dans ses écrits, y recherchant les allégories d'après les idées scolastiques qui prévalaient au moyen âge. Il en imita le poème dans son *Africa*, que dans sa vieillesse et par une dernière imitation de Virgile, il voulait brûler, après s'être convaincu qu'il était loin de la perfection à laquelle il s'était peut-être flatté d'atteindre dans l'ardeur de la composition. Certainement le culte que, pour des causes diverses, le moyen âge rendit à Virgile de préférence aux autres classiques latins venait en partie du goût précoce et marqué de Pétrarque pour le Mantouan. Lorsque son sentiment artistique se fût mûri, et que ses idées morales se furent affermies, Pétrarque, si sensible à l'harmonie du rythme classique et à la perfection du style, ne mit plus de limites à son admiration pour le poète latin. En même temps ses diverses interprétations allégoriques de l'*Enéide* donnaient une certaine forme poétique aux idées morales abstraites qui étaient le fonds de son éclectisme philosophique, et qu'il avait tirées principalement de la lecture de Cicéron et de Sénèque et de l'idéalisme platonicien de quelques auteurs sacrés, notamment de saint Augustin.

Il faut remarquer, au surplus, que l'esprit contemplatif de Virgile incarnait à certains égards, mieux que les deux autres, l'idéal littéraire de Pétrarque. D'ailleurs, bien qu'enthousiaste de Cicéron et admirateur de Virgile, il s'inspirait bien plus des principes de Sénèque et de sa doctrine morale, ce qui se comprend aisément. Son esprit impressionnable, son tempérament intellectuel si souple, et l'absence des qualités originales du penseur, devaient nécessairement lui permettre de s'assimiler avant tout les séduisantes sentences et le stoïcisme doctrinaire de la victime de Néron. François de Sanctis écrivait que « Pétrarque voulut être Tacite et ne fut que Sénèque [1]. » La seconde partie du jugement seule est vraie ; quant à la première il suffit de remarquer qu'il ne connut rien de Tacite [2], et que même s'il eût connu ses œuvres, il n'avait pas les aptitudes morales et intellectuelles capables d'en faire son imitateur.

Le sentiment de la forme et du rythme lui rendit familiers même les poètes lyriques et

1. Cf. *Saggio critico sul Petrarca* (Essai critique sur Pétrarque), chap. Ier.
2. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme*, édit. de 1892, p. 266.

élégiaques que le moyen âge avait plus ou moins négligés, Horace, Catulle, Properce, Ovide. Horace est l'auteur que Pétrarque cite le plus fréquemment après Virgile, Cicéron et Sénèque, et ce n'est pas un petit mérite que d'avoir consacré aux *Odes* une étude aussi complète qu'aux *Satires* et aux *Épîtres*, et de s'être affranchi le premier du préjugé de l'époque qui faisait négliger entièrement les œuvres lyriques du poète de Venouse [1]. C'est avant tout comme lyrique qu'il admirait Horace, et dans une épître en vers qu'il lui adressait, comme il avait coutume de faire avec les plus grands classiques, tels que Cicéron, Tite-Live, Sénèque, Varron Quintilien, Homère, il l'appelait *le prince du genre lyrique*, et c'est à ce titre seul qu'il le loue, en analysant rapidement les sujets des *Odes*.

Pétrarque, artiste délicat, savait aussi être un érudit consciencieux et encore par là il devient dans une certaine mesure, le modèle des humanistes. La recherche minutieuse des notices biographiques, le souci de l'exactitude chronologique, la critique des textes, l'enquête

1. Dante lui-même dit : « Horace *le satirique* ». *Enfer*, IV.

soigneuse des sources, prouvent dans les manuscrits qui sont restés du poète, une aptitude très heureuse pour ce côté tout moderne de l'érudition. Il sut appliquer cette méthode critique à l'histoire dans la longue vie de Jules César qui circula un certain temps sous le faux nom de Jules Celse ; il ne fit pas comme les compilateurs du moyen âge l'abrégé de quelque œuvre précédente, mais mettant à profit toutes les indications qu'il recueillait dans un grand nombre d'auteurs lus par lui-même, il en composa une œuvre très originale et très importante pour ce temps [1].

Les conditions des études et l'ignorance des langues qui en était la conséquence, furent les causes pour lesquelles Pétrarque n'eut qu'une idée très imparfaite de la littérature grecque. Ayant perdu trop tôt, à son grand regret, son maître Barlaam, il compta vainement sur Léonce Pilate, esprit bizarre avec lequel il ne put se mettre d'accord. Il dut alors se contenter de lire Homère sur la traduction qu'en avait faite Pilate, et qu'il couvrit de

1. Cf. P. de Nolhac, *Notice sur les mss. suivie de fragments inédits, Le « De Viris illustribus » de Pétr.*, Paris, 1890.

commentaires, preuve de l'intérêt qu'il prenait à cette étude commencée pourtant dans les dernières années de sa vie. Comme prosateurs, il ne connut qu'indirectement et en partie Platon et Aristote; il savait que Thucydide était historien, mais affirmait que « pour se consoler de l'exil, il se mit à composer des tragédies [1]. »

Écrivant une fois à Francesco Nelli [2] il lui envoie une certaine correction à faire à l'une des lettres qu'il lui avait adressées précédemment. Tel était l'homme qui dans les circonstances les plus ordinaires avait toujours souci de sa dignité. De même que dans sa jeunesse il étudiait avec soin les plis de son vêtement, de même plus tard, il prenait autant de soin de l'arrangement de ses phrases. Moderne en cela encore, il comprenait que ses lettres, dans lesquelles il décrivait à fond le passé et le présent, en y répandant toute son érudition avec une surabondance qui nous semble plutôt excessive et qui fut quelquefois critiquée en son temps [3], il comprenait qu'elles étaient destinées à une plus grande diffusion que les longs et

1. Cf. Hortis, *op. cit.*, page 264.
2. *Fam.*, XVIII, 8.
3. *Fam.*, II,142.

indigestes traités de morale et de religion. De là le soin qu'il prenait de les classer, de les limer, de les parachever, élaguant tout détail qui ne lui semblait pas en rapport avec le sérieux et la gravité d'une œuvre littéraire. Admiré pour sa science, pour la sûreté et l'étendue de ses connaissances dans la littérature classique et dans la littérature sacrée, il aimait à en faire parade dans ses lettres qui étaient l'origine principale de sa réputation d'érudit; les citations qu'il n'épargnait pas devaient faire l'étonnement des lecteurs moins instruits, et elles avaient en même temps pour effet de leur rendre familiers les pensées, les maximes et les noms des grands hommes de l'antiquité, en éveillant leur curiosité, et en les invitant à l'étude.

La pompe des citations était naturellement accompagnée de la solennité des phrases et de l'ampleur de la période ; cela lui tenait lieu de profondeur et d'originalité dans les pensées et du sentiment qui n'abondait pas toujours, et donnait à ses lettres une certaine singularité attrayante, comparativement au style peu raffiné du temps, et leur communiquait cet air d'élégance aristocratique, un peu apprêté, que

le poète rechercha toujours dans sa toilette, dans son maintien, dans son langage et dans ses écrits. Son style latin fut aussi infiniment plus correct et plus fleuri que celui des meilleurs de ses contemporains, malgré quelques erreurs de grammaire et de métrique qu'on a pu relever dans ses œuvres et bien qu'il soit resté fort loin, non seulement de ses modèles Cicéron et Virgile, mais encore des humanistes qui vinrent après lui, suivant le chemin qu'il leur avait tracé.

Il était naturel que Pétrarque, conscient de son mérite, se révoltât contre ceux qui lui faisaient apercevoir quelque léger défaut ou quelque légère erreur dans ses écrits. En cela encore il fut le premier des humanistes irascibles et n'épargna pas ses censeurs auxquels il adressait des lettres et des épîtres entières uniquement pour se défendre de s'être trompé sur la quantité d'une syllabe[1]. Quelquefois il se complaisait dans la satisfaction que lui donnait le succès de ses écrits dont la science élégante provoquait l'admiration, d'autres fois il ne se croyait pas récompensé comme il le méritait et

1. *Epist. poet.*, III, 26 (Andrea Mantovano).

regrettait presque d'avoir préféré la langue vulgaire au latin [1].

Soucieux du moindre témoignage qui pouvait se rattacher à un âge qui avait été l'objet de toutes ses études, en même temps poussé par la *curiosité*, et par cet esprit du « collectionneur » qui est la caractéristique du goût moderne, Pétrarque faisait collection de médailles et de monnaies anciennes. On lui apportait de Rome celles qu'on trouvait dans les ruines pour les lui vendre ou lui en demander l'explication. Il donna à Charles IV des monnaies à l'effigie d'Auguste, lui conseillant ainsi, à mots couverts, de prendre exemple sur ses antiques prédécesseurs.

Mais la numismatique est l'un des aspects les moins importants sous lesquels se présente la figure de Pétrarque humaniste. L'*Itinerarium syriacum* fait à l'intention d'un grand seigneur milanais qui voulait entreprendre un pèlerinage en terre sainte [2] est un document important des connaissances géographiques de ce

1. *Senili*, V, 2.
2. Lumbroso, *L'Itinerarium del Petrarca*. Rome, Lincei, 1888, et dans les *Memorie del buon tempo antico*. Turin, Loescher, 1889.

temps, que le poète complétait par ses propres connaissances et par ce sentiment particulier de la nature qui lui faisait relever les aspects nouveaux des lieux et des choses. Il faut remarquer qu'il fut le premier à donner la description, et à chanter les beautés de ce *Seno Lunense*[1], d'où j'écris ces pages. En général, il s'attardait volontiers dans les descriptions de lieux, comme celui qui aime à rappeler à son souvenir le charme des choses vues. En écrivant à Luca Cristiano, il lui trace en traits rapides mais saisissants, la Lombardie entrecoupée de lacs et de fleuves, il montre l'Adda sortant du Lario près de Côme, le Tessin venant du lac Majeur, les sources de l'Oglio, le lac de Garde d'où sort le Mincio, « ces lacs que le vulgaire connaît mais que beaucoup de savants ne connaissent pas, même de nom[2]. » Dans ces mots se montre un des sentiments les plus vifs de Pétrarque qui le poussait à voir des lieux et des choses, et par suite à entreprendre des voyages dans lesquels il parcourait la moitié de l'Europe, l'esprit pénétré de l'histoire des pays qu'il visitait. Ce désir des voyages lui

1. Golfe de la Spezzia.
2. *Fam.*, VIII, 5.

venait aussi d'un classique *sentiment de la nature*, et de ce sens esthétique du paysage qui devint l'un des principaux éléments de l'art aussi bien dans la peinture que dans la poésie, désir bien humain, et tout moderne qui se propagea dans les esprits quand l'homme débarrassé des terreurs mystiques de ce temps, comprit qu'il était sur cette terre des choses qui méritaient d'être connues, admirées, utilisées et goûtées.

Une preuve non moins remarquable de l'humanisme triomphant chez Pétrarque, c'est l'amour de la gloire qui contrastait si ouvertement avec l'esprit d'humilité, d'abnégation, d'anéantissement qui dominait au moyen âge. Déjà l'âme fière de Dante s'était révélée comme l'expression du génie conscient de lui-même, tandis que ce sentiment était inspiré à Pétrarque par la lecture des classiques, et il en remplit ses écrits, en faisant ainsi une des manifestations les plus fortes de sa personnalité. L'amour de la gloire devint son idée fixe et plus d'une fois le fit paraître vaniteux, souvent affecté, toujours désireux de se montrer et de s'affirmer. Dans chacune de ses lettres on peut dire qu'il y a un signe plus ou moins

apparent de ce désir ardent, ne serait-ce que le soin qu'il en prit, pour les transmettre à la postérité. Dans sa prose du *Secret*, de même que dans ses vers du *Canzoniere*, il se vante à Laure non sans prétention, de l'immortalité qu'il lui procurera. Tout jeune, peu de temps après la mort de sa mère, il lui promet de la faire vivre éternellement avec lui, grâce à sa propre célébrité. Devenu vieux, avant de finir son poème de *Africa*, il recommande à cette œuvre « de conserver son nom à la postérité », en le rendant heureux de cette gloire « qui survit à la tombe ». Parfois, fier de son succès, il se réjouit avec Barbato de ce que « le peuple des villes lit et applaudit ses vers », ou bien, à ceux dont il espère la récompense longtemps attendue du laurier, il affirme sans détours que c'est en vue du laurier seul qu'il pensa et qu'il écrivit :

Questa in pensieri, in opre ed in parole
(Peró ch'è delle cose al mondo rade),
Questa per mille strade
Sempre inannzi mi fu leggiadra, altera [1].

1. Parce qu'il est en ce monde une des choses les plus rares, toujours, dans mes pensées, dans mes actes, dans mes paroles, en tous lieux, il m'apparut noble et beau.

Cette activité morale et intellectuelle du poète, si complexe, si variée, se déployait à un moment de l'histoire bien préparé à en recevoir l'influence, elle entraîna les esprits par la force de l'exemple et de l'autorité indiscutable, par le charme de la nouveauté et de la curiosité, par le mirage de la renommée. Enorgueilli lui-même de l'ascendant qu'il exerçait, Pétrarque dit dans l'une de ses lettres d'un ton aimablement hyperbolique : « Autrefois, peu de personnes écrivaient, maintenant tout le monde écrit, et c'est à moi qu'on s'en prend. Légistes et médecins, négligeant Justinien et Esculape, et laissant leurs clients et leurs malades dans l'embarras, ne parlent que de Virgile et d'Homère, le paysan lui-même quitte sa charrue, l'artisan ses outils, pour raisonner des Muses et d'Apollon. » Et il raconte qu'un jour, un vieillard se présenta à lui tout désolé lui disant : « qu'en échange des sentiments d'estime qu'il avait toujours eus pour lui, Pétrarque lui avait perdu son fils. — Mais je ne connais ni ton fils ni toi », répondit le poète. « Mais il te connaît lui, reprit le vieillard : j'avais fait les plus grands sacrifices pour le diriger vers la jurisprudence et ton exemple l'a perdu ; et pour avoir voulu

suivre tes traces, il finira par n'être ni poète ni jurisconsulte. »

S'il y a quelque exagération dans ces anecdotes, il n'en est pas moins certain que la dictature intellectuelle de Pétrarque devint aussi à certains égards une dictature morale. On ne peut s'étonner qu'à ce double titre elle produisît des effets capables d'ouvrir au monde une ère nouvelle.

CHAPITRE IX

L'ITALIANITÉ DE PÉTRARQUE

L'idée de nationalité perdue au moyen âge. — Le sentiment patriotique chez Dante et chez Pétrarque. — Circonstances particulières à Pétrarque. — Son attachement à l'Italie. — Sa politique de paix. — Il n'a aucune des idées politiques de son siècle. — Encore l'italianité chez Dante et chez Pétrarque. — La prédestination de Rome. — L'idée politique de Pétrarque. — Pétrarque et Colà de Rienzi. — Espérances déçues. — Pétrarque, les Papes et l'Empereur. — Rome capitale.

En 1353 le poète traversait pour la dernière fois les Alpes, revenant en Italie « où le rappelait son attachement profond ». Certes une vive émotion dut étreindre son âme à l'approche de sa patrie et si, entrevoyant dans la brume d'un horizon lointain les premiers contours de la terre natale, il méditait la poésie latine où vibre tant d'enthousiasme et de passion. « Les nuages disparaissent, un souffle vivifiant caresse mon visage... je reconnais ma patrie et tout heu-

reux je la salue. Salut ô mère très belle, salut ô gloire du monde[1] ! »

Cet hommage est l'expression d'un sentiment que dans notre histoire moderne Pétrarque, le premier, éprouva bien nettement et avec une entière conscience: le sentiment de *l'Italianité.* L'idée de tradition historique et de vie publique avait disparu dans les ténèbres du moyen âge à cause du fractionnement infini des provinces italiennes que le pouvoir féodal et le pouvoir ecclésiastique avaient anéanties, et l'idée nationale elle-même s'était perdue. La patrie, c'était le château pour le baron, l'abbaye pour le prélat, le magasin pour le trafiquant, la glèbe pour le travailleur. L'empire, restauré par des races du Nord, en déplaçant l'équilibre de la politique et en ouvrant la lutte séculaire entre l'autorité temporelle et l'autorité spirituelle, contribua pour une large part à faire perdre aux Italiens l'idée de leur patrie, si bien que le nom même d'Italie qui pourtant théoriquement embrassait tout le pays « traversé par l'Apennin, et entouré par la mer et les Alpes,» n'avait aucune signi-

1. *Epis. poet.* III, 24. Cf. chap. III, page 58, où sont rappelés les premiers vers du poète. *Salve cara deo tellus,* etc.

fication politique et réelle. Ce que Dante disait de notre langue, qui se trouvait en tous pays sans être particulièrement en aucun, on pouvait le dire à juste titre du nom même d'*Italie* dans les siècles du moyen âge [1].

Toutes les provinces étaient l'Italie, mais aucune ne se sentait *italienne*. Alors l'Italie était vraiment *une expression géographique*, selon la fausse et peu obligeante définition moderne de Metternich.

Dante absorbé dans l'unique idée d'alors, un empire universel, n'eut pas le sentiment d'une nation italienne ; l'Italie n'était pour lui qu'une simple *unité topographique*, mais non une unité politique ou historique, traditionnelle ou morale. S'il déplorait que « le jardin de l'Empire fût désert, et que les terres d'Italie fussent pleines de tyrans », si les nécessités de l'exil l'obligeaient à visiter et à habiter différentes provinces de la péninsule, il ne se sentait pas moins uniquement et entièrement *Florentin* dans son génie d'homme et de poète, dans ses passions de citoyen. L'exil, c'était pour lui

1. Pour l'histoire et la signification médiévale du nom *Italie* lire le savant livre de F. Novati, *Influsso del pensiero latino sopra la civiltà italiana del Medio Evo*. Milan, 1899, pages 205 et suivantes.

d'être hors de Florence, pour Pétrarque c'était d'être hors d'Italie. Dante rêvait la couronne du laurier poétique dans sa belle Église de *San Giovanni* :

..... in sul fonte
Del mio battesmo prenderò il cappello [1].

Pétrarque voulait être couronné à Rome qu'il nommait *notre tête* [2], et où l'appelait « la voix de la patrie ». Dante souhaitait la venue du *veltro,* du *cinquecento dieci e cinque* (DXV) [3], du puissant enfin qui lui rouvrirait sa ville natale, « bercail si beau où agneau je dormis. » Pétrarque pleurait sur le sort qui menaçait sa patrie, et craignait qu'après le bouleversement de Rome il ne restât plus d'espoir à l'Italie dont le malheur serait le sien [4].

Laissons ce qu'il peut y avoir de fatal et de personnel, presque d'inné dans les sentiments et dans les pressentiments d'un homme de génie comme Pétrarque, et voyons quelles influences extérieures ont pu contribuer à former son sentiment patriotique. Exilé tout enfant

1. *Paradis*, XXV.
2. Canzone *Spirto gentile.*
3. En transposant les chiffres romains qui composent ce nombre, on obtient DVX, chef.
4. *Fam.*, VII, 5.

par delà les Alpes, il n'emporte ni souvenirs, ni impressions, ni affections de clocher. D'un côté, pourtant en Toscane, étaient des Florentins, des Pisans, des Lucquois, des Arétins, des Siennois, étrangers les uns aux autres, souvent ennemis et se traitant comme tels. De l'autre, au contraire, l'éloignement, en élargissant les horizons et en dissipant les méfiances, reculait les frontières, et les Arétins, les Pisans, les Lucquois, les Lombards et même les Vénitiens, au milieu de véritables étrangers, commençaient à se sentir compatriotes, et en quelque sorte Italiens.

D'origine florentine, né à Arezzo, élevé à Ancise, à Pise durant quelques mois, puis envoyé à l'école en pays étranger, auprès d'un homme de Prato chez lequel il s'était lié d'amitié avec un Génois, (Guido Sette) et où il était sans doute entouré de condisciples de différentes provinces, ensuite étudiant à Bologne, Pétrarque avait en effet toutes sortes de raisons de n'être pas lié à un esprit exclusif de clocher, et de se sentir italien. Peut-être l'enseignement de Convenevole eut-il quelque influence dans la direction de sa pensée et de son sentiment national.

Le goût que Pétrarque marqua de bonne heure pour les études classiques, l'idée large, exempte de préjugés qu'il se forma de la grandeur de notre civilisation antique devait contribuer d'autre part à accroître en lui l'esprit d'italianité. Poète et artiste enfin, doué d'un goût délicat, avec une âme avide des beautés de la nature et de l'art, il aimait l'Italie pour la richesse de ses édifices et de ses monuments qui n'étaient pas la propriété d'une seule cité, mais qui resplendissaient partout, à Rome, à Venise, à Florence, à Milan, à Gènes, à Bologne, et il l'aimait pour ses beautés naturelles qui n'étaient pas le privilège d'une seule région, parce que lacs et fleuves pittoresques, collines claires et riantes, plaines fertiles, golfes magnifiques, toutes les provinces, toutes les villes avaient leurs merveilles qu'il ne se lassait pas d'admirer et de chanter. Très jeune il exprimait cette fascination délicieuse qu'exerçait l'Italie sur son esprit sensible et délicat. Déjà en 1333, d'Aix-la-Chapelle, il écrivait au cardinal Colonna « que plus il voyageait, plus il sentait grandir son admiration pour l'Italie [1]. » En 1339, sur les hautes cimes du Ventoux, son

1. *Fam.*, I, 3.

regard et sa pensée se portaient vers son Italie aimée [1]. C'était « l'éloignement de l'Italie où il se sentait irrésistiblement attiré » [2], qui l'empêchait de s'établir en 1351 à Vaucluse, et il s'irritait presque de ce que ce lieu charmant fût hors de l'Italie [3]. En 1356, à Fr. Nelli auquel il avait promis une lettre « à la louange de l'Italie » il dit qu'il « en comprit les beautés en voyageant en Allemagne, et qu'il commença à l'aimer dès sa jeunesse mieux qu'aucun de ses contemporains [4]. » Enfin quelles excuses croit-on qu'il donna à l'Empereur Charles IV qui le demandait à sa cour ? Qu'il ne saurait se résoudre à quitter l'Italie « à laquelle il ne pouvait comparer aucun autre pays pour les dons de la nature et pour le caractère de ses habitants [5]. » De même en exhortant Urbain V à rétablir le Saint Siège à Rome, il faisait valoir, entre autres arguments, la réputation et la beauté de la péninsule « riche d'air sain, de lacs poissonneux, de fleuves magnifiques, de champs fertiles, d'agréables vallées [6]. »

1. *Fam.*, IV, 1.
2. *Fam.*, XI, 6.
3. *Fam.*, XIII, 8.
4. *Fam.*, XIX, 16.
5. Cf. chap. IV, page 76.
6. *Senili*, VII, lettre unique.

Mais cette terre si aimée du poète manquait d'un bien suprême : la paix ; aussi poursuivit-il toute sa vie un idéal vague et changeant de pacification mettant dans ses efforts de persuasion toute la belle éloquence de son cœur et de son intelligence. On a discuté beaucoup et très savamment sur la politique de Pétrarque, sur l'idée qu'il avait de l'Empire et de la Papauté, sur ses aspirations républicaines, sur ses prétendues tendances démocratiques, sur l'espoir qu'il avait fondé en Colâ de Rienzi, et même en Charles IV. En réalité, sa politique nullement militante, était une politique de paix, et elle se résumait dans l'un des vers les plus sincères qu'il ait écrits :

I'vo gridando pace, pace, pace [1].

Il admettait en bon chirurgien, que pour guérir le corps une amputation est quelquefois utile.

... assai poche faville
Spegnendo sien tranquille
Le voglie che si mostran si infiammate [2]

1. Je réclame à grands cris la paix, la paix.
2. Les volontés qui paraissent les plus ardentes parfois se calment après quelques étincelles, bientôt éteintes.

Mais au fond, le but politique suprême à atteindre, selon lui, c'était la paix, seul bien qui manquait à sa patrie [1], et qu'il eut toujours en vue dans toute sa conduite, dans tous ses écrits. Non seulement sa politique ne fut pas militante, mais elle ne fut pas même *pratique*. Qu'il écrivît en vers ou en prose contre l'usage et l'abus des milices mercenaires [2], qu'il invitât les Génois et les Vénitiens à la paix [3], qu'il exhortât les pontifes à revenir à Rome, ou qu'il encourageât Charles IV à pourvoir au sort de l'Italie, il ne faisait que de la politique de sentiment.

Connu pour être un éloquent défenseur des idées de paix, il était souvent choisi comme ambassadeur, ou comme personnage décoratif dans les négociations et les traités. C'est à ce titre qu'il est envoyé à la Seigneurie de Venise par Jean Visconti en 1353, qu'en 1354 il assiste à Mantoue à l'accord entre Charles IV et les Visconti, qu'en 1356 il va à Prague pour réconcilier l'Empereur avec Galéas, qu'en 1357 il invite à la soumission le moine Jacques Busso-

1. *Senili*, VII, lettre unique.
2. Canzone *Italia mia*.
3. *Fam.*, XI, 8 ; XIV, 5 : XVIII, 16.

lari, qu'en 1360 il va présenter des félicitations au roi de France sur la paix conclue avec l'Angleterre, qu'en 1356 on lui donne à Venise une place d'honneur aux fêtes célébrées à l'occasion de la pacification de Candie, qu'en 1368 Galéas le fait venir de Padoue à Pavie simplement pour qu'il soit présent aux stipulations d'une nouvelle paix, qu'en 1373, bien qu'âgé et infirme, il est envoyé à Venise pour solliciter la paix et le pardon de François de Carrare. Et si toutes ses instances n'aboutissaient pas, ni princes, ni empereur, ni papes ne prenaient en mauvaise part ses conseils inoffensifs et son opposition qui ne se traduisait qu'en paroles éloquentes ; ils payaient l'incorrigible messager de paix par des éloges, des titres, des donations, des prébendes, et continuaient leur politique.

Ami de la paix il la recherchait aussi dans les rapports privés. On le voit quitter Parme bouleversée par la guerre en 1345, et Padoue en 1351, parce qu'il y craignait des désordres à l'occasion du meurtre de Jacques de Carrare. Plusieurs fois il s'éloigne d'Avignon en proie à des luttes politiques et à la cupidité, *l'ennemie naturelle de la paix*[1].

1. Cf. Canzone *O aspettata in ciel, beata bella*.

Et ces discordes blessaient profondément son honnêteté simple, son patriotisme ; elles lui arrachaient de violentes invectives contre *le cupide Babylone*, contre les *renards et les loups*, *les puissants* de la Curie ; mais, comme dirait Villani, c'était en déclamant, à *la manière des poètes*, quelques sonnets et par des lettres sans noms, afin de ne laisser aucune indication sur les personnes auxquelles elles s'adressaient. Ces lettres furent appelées *sine titulo*, ou *sine nomine*. Il les donnait à lire en secret et voulait qu'on les lui rendît pour éviter les désagréments et les ennuis, *la vérité engendrant la haine* [1].

Étant données ces idées et cette manière de sentir et d'agir, il me semble difficile d'attribuer à Pétrarque une part active et efficace au mouvement politique de son temps. Il est certain qu'il fut en relations habituelles avec les hommes d'État, qu'il fréquenta les différentes cours, qu'il fut quelquefois adjoint comme personnage d'apparat à des missions diplomatiques, qu'il écrivit en prose et en vers avec beaucoup de passion sur les événements politiques de son

1. *Fam.*, XV, 12.

temps, qu'il eut parfois le courage de manifester des désirs et des espérances qui ne concordaient pas avec celles de ses protecteurs et maîtres, qu'il encouragea spontanément de ses éloges, l'initiative hardie du tribun de Rome, qu'il adressa des conseils, et fit des reproches à l'empereur d'Allemagne sur son indifférence. Pour toutes ces raisons, les critiques crurent devoir rechercher quelle avait été sa politique. Il semble, en effet, qu'un homme qui s'occupait de tant de choses et s'appelait Pétrarque, devait avoir eu sa politique personnelle.

Je me réserve de traiter ailleurs cette question avec le développement qu'il m'est impossible de lui donner dans les limites de ce volume qui touche à sa fin. Mais je ne crains pas d'exprimer ma conviction que c'est en vain que l'on veut faire de Pétrarque le partisan d'une idée politique quelconque du XIVe siècle. Il n'était certainement pas gibelin, l'Italien qui toute sa vie revendiqua pour sa patrie les droits du Saint Siège à Rome, suppliait les papes de l'y rétablir, et considéra comme le modèle des princes italiens Robert de Naples en son temps le représentant le plus considérable du parti guelfe en Italie. Mais il n'était pas non plus guelfe

celui qui encourageait Rienzi « à restaurer » en quelque sorte, « la plus noble monarchie » [1], qui voulait à Rome l'empereur à côté du pape, et qui espérait et attendait de grandes choses de Charles IV pour le salut de l'Italie. Il ne semblait pas aristocrate celui qui poussait Rienzi à combattre les barons en arrachant les « mauvaises herbes qui ne peuvent fleurir » et qui avait si volontiers à la bouche le mot de *peuple romain*. Mais il n'était pas non plus démocrate et républicain dans le sens propre et moderne, celui qui, en faveur des Visconti, cherchait à réprimer les idées populaires de Jacques Bussolari, et qui se faisait plus volontiers courtisan que chanoine, celui qui toute sa vie errant, incertain du lieu où il devait s'établir d'une manière définitive, ne s'arrêta jamais un instant, bien que Toscan, à l'idée de se fixer à Florence où il était désiré et où venait de s'établir un gouvernement populaire, après l'expulsion du duc d'Athènes.

Contradictions disent les critiques [2]. Certes

1. Pour éviter toute équivoque, je me sers ici d'un vers de Pétrarque dans sa signification objective sans vouloir entrer en discussion pour savoir si dans *Spirto gentile* il y faut voir ou non le tribun de Rome.

2. Parmi eux : Zumbini. *Studi sul Petrarca*. Naples, 1878, page 108.

le caractère du poète justifie en partie cette explication et je ne prétends pas la réfuter entièrement, mais il ne me paraît pas nécessaire de voir dans les actes et les écrits du poète, je ne dis pas un vrai système politique personnel, mais même un idéal politique bien déterminé dans ses applications particulières. Guelfes et Gibelins de son temps avaient une entière conscience de ce qu'ils considéraient comme la meilleure base politique pour l'Italie et même pour le monde. L'idée de Dante, si mal assise qu'elle fût sur les principes étroits du doctrinarisme du moyen âge est assez claire (et c'est là ce qui nous intéresse), est même très claire et très ferme dans sa fière conscience. Entre l'idée de la prédestination de l'Empire universel et la passion de l'homme de parti qui aspire avant tout à réconquérir sa patrie et à soumettre le parti adverse, Dante ne paraît pas avoir eu ce qu'on peut appeler le sentiment de l'italianité. Pétrarque, pour les raisons indiquées plus haut, avait dans l'âme ce que j'appellerais volontiers une sorte de cosmopolitisme italien qui le faisait citoyen de toutes les provinces sans qu'il participât de l'esprit, des tendances, des mœurs politiques d'aucune, et qui le poussait à inter-

venir en apôtre de paix dans les luttes séculaires de Gènes et de Venise, toutes deux italiennes. C'est comme *italien* qu'il déclarait vouloir s'occuper des malheurs de l'Italie, démontrant que « la ruine de l'Italie n'aurait pas sauvé Venise [1] ».

Ce sentiment national de Pétrarque se retrempait et se fortifiait par l'étude de l'antiquité classique. Avec l'amour passionné qu'il avait pour elle, il admirait la grandeur de Rome résultant de l'harmonieux ensemble de ces éléments apportés par toutes les forces vives de la nation et que le génie de tant d'écrivains, non seulement romains, *mais italiens*, avait rendue éternelle. Virgile et Cicéron, Horace et Ovide, Tite-Live et Sénèque, Pline et Varron entre tant d'autres, étaient *italiens*. A travers leurs œuvres il voyait briller la majesté prédestinée de *la Ville*, et revivait en imagination le passé glorieux de cette Rome et de son peuple, se sentant toujours plus complètement et plus fortement Italien. Il est incontestable que c'est en lui que le sentiment national s'affirma pour la première fois avec une conscience aussi forte et aussi sûre.

1. *Fam.*, XI, 8 ; XVIII, 16.

Or, cet ardent patriote, qui par les œuvres des anciens avait eu le sentiment de la prédestination historique et morale de Rome, avait aussi compris par les traditions médiévales, par la scolastique et par les doctrines courantes, la prédestination religieuse de la ville éternelle. L'idée exprimée dans le vers connu *Roma caput mundi, regit orbis frena rotundi,* était dans sa pensée un principe fondamental et indiscutable. Rome, *notre tête*, était l'origine et le siège nécessairement éternel d'une double autorité et *le peuple romain*, sorte d'entité traditionnelle et abstraite, dont le poète, précisément parce qu'il avait vécu loin de la ville, ne se faisait pas une idée bien déterminée, en était le dépositaire et la source. Le pouvoir temporel de l'Empereur, et le pouvoir spirituel du Pape étaient légitimes et devaient avoir de la force autant qu'ils seraient conférés par le *peuple romain*, et autant qu'ils résideraient effectivement ou symboliquement à Rome.

Ces principes ainsi posés, il ne me semble pas que le système politique de Pétrarque ait pu se fonder sur l'idée variable de l'opportunité de tel ou tel régime, de telle ou telle révolution ou réforme ; il consistait, au contraire, dans

la nécessité historique de la double autorité qui devait avoir son centre à Rome, et qui de Rome seulement, pouvait maintenir la paix à l'Italie, indépendamment de la forme particulière des gouvernements locaux. Aussi ne se lassa-t-il jamais de supplier les pontifes de revenir dans la péninsule, remplaçant les supplications par des reproches quand le dépit le dominait. C'est pour le même motif qu'il seconda de ses applaudissements et de ses conseils l'entreprise de Rienzi, et qu'il quitta Avignon pour être témoin actif des événements attendus. On peut croire que si le tribun avait continué son œuvre dans le même sens qu'il l'avait commencée, Pétrarque l'aurait suivi jusque dans son idée de se faire élire empereur, comme il l'approuva d'avoir, le 1er août 1347, publié un décret qui proclamait Rome « tête du monde et fondement du Christianisme » et le peuple romain et italien « dépositaire et dispensateur de l'autorité impériale, et arbitre de l'élection de l'empereur [1] », comme il l'approuva enfin, d'avoir le jour suivant « célébré au Capitole la fête de

1. Cf. Gregorovius, *Storia della città di Roma nel medioevo*, (Histoire de la ville de Rome au moyen âge), VIe volume, pages 319 et suivantes de la traduction italienne, Venise, 1875.

l'unité de l'Italie, c'est-à-dire de la fraternité des cités[1]. » Telles étaient précisément les idées de Pétrarque, aussi on comprend l'enthousiasme excessif avec lequel il applaudit aux succès du tribun. Ces idées, latentes peut-être encore dans son esprit, lui furent pour ainsi dire révélées par Rienzi dans leurs brûlants entretiens de 1343[2].

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que Pétrarque trouva dans les desseins de Colà l'incarnation de ses rêves d'Italien et d'ardent patriote, et son zèle de néophyte dans ses lettres au tribun montre son extraordinaire enthousiasme. Il est bon de rappeler qu'un prélat de la Cour ayant dit « qu'il ne convenait pas au monde que l'Italie et Rome fussent d'accord et en paix », Pétrarque en informa Rienzi en « l'invitant à rapporter ce coupable jugement au peuple romain, afin qu'il comprît ce que pensaient du salut de Rome et de l'Italie ces puissants personnages [3]. »

Si les premiers agissements de Rienzi donnaient à l'esprit paisible de Pétrarque la con-

1. Gregorovius, *op. cit.*, p. 322.
2. Gregorovius, *op. cit.*, page 44.
3. Cf. Brizzolara, Il Pet. e Cola di R. *Studi storici, du professeur Crivellucci*. Pise, 1899, pages 446-447 du 8e volume.

fiance qu'une révolution sage et, jusqu'à un certain point, pacifique, parviendrait à changer la politique du temps « en faisant revivre Rome et l'Italie », la suite des événements dut bientôt lui enlever ses illusions. Partisan zélé de la paix publique et soucieux de la sienne aussi, il connut l'amertume des déceptions sans trop oser le laisser voir dans la crainte de se compromettre. Pour un caractère comme le sien, il ne s'était déjà que trop avancé dans ses démonstrations, lorsque l'entreprise n'avait point encore le caractère d'une rébellion et semblait plutôt en voie de succès. Il renferma donc en lui-même ses aspirations patriotiques et se tint éloigné d'Avignon pour laisser passer la tempête. Son patriotisme, sous l'influence de sa vive sensibilité, avait parfois des élans impétueux, mais n'allait pas jusqu'à l'héroïsme ; il n'avait pas la trempe d'un héros.

Ayant perdu l'espoir de voir, à un moment donné, renaître l'autorité traditionnelle du peuple romain et revenir à leur première origine les deux pouvoirs qui étaient les arbitres de la paix universelle et des destinées de la péninsule, Pétrarque, esprit plus rêveur que pratique et qui n'avait l'étoffe ni d'un conspirateur ni d'un

homme politique, ne vit plus rien dans les hommes ou dans les événements, qui représentât aucune de ses idées ; il se contenta alors dans l'intermittence de son mysticisme croissant, de manifestations inoffensives, inclinant tantôt vers l'un tantôt vers l'autre des deux pouvoirs qu'il désespérait désormais de voir unis pour gouverner l'Italie, du haut du Latran et du Capitole. Alors deviennent plus violentes ses lettres *sine titulo*, destinées à condamner la politique coupable, les cupidités et les vices de la Curie [1] et plus fréquentes ses exhortations aux pontifes pour les inviter à revenir en Italie et à Rome, il commence à pousser Charles IV, « à se décider à rétablir la paix dans l'Italie » et la majesté et la puissance de l'Empire à Rome qui l'attend « comme un époux et un libérateur [2] », il le supplie « pour le salut de l'Italie, pour le bonheur de Rome sa malheureuse épouse » [3], et lui démontre qu'en dehors de l'Italie, il chercherait en vain la capitale de l'Empire [4], il le félicite de sa venue et le blâme de son départ si

1. Cf. Brizzolara, *Le Sine titulo del P. — Studi storici* cit. 1895.
2. *Fam.*, X, 1.
3. *Fam.*, XII, 1.
4. *Fam.*, XVIII, 1.

inattendu [1], ne cessant de lui adresser par lettres ses encouragements et ses reproches [2]. Pour leur donner plus de valeur, il les accompagne d'une multitude d'exemples tirés de l'histoire romaine, et de citations d'auteurs romains, sans tenir compte des conditions et des circonstances positives qui devaient peser d'un plus grand poids dans les décisions de la politique impériale.

Ce n'était qu'un théoricien : de la lecture des classiques et des Pères de l'Église, il extrayait des préceptes de morale et des règles de politique ; chaque fait trouvait son exemple, chaque argument sa sentence puisée dans le trésor de son érudition, et quand il avait exposé une demi-douzaine d'exemples et de sentences, il lui semblait avoir atteint le plus haut degré d'évidence démonstrative et de persuasion.

Qu'il sollicitât des papes et de l'empereur d'accorder le salut et la paix à l'Italie et à Rome, que par la bouche de Scipion dans *Africa*, il déplorât « que pas un bon citoyen ne fût resté dans la ville remplie de la lie des hommes de tous les pays », qu'il engageât à la paix

1. *Fam.*, XIX, 12.
2. *Fam.*, XXIII, 2. 15.

les doges de Venise et de Gènes, qu'il la conseillât au frère rebelle de Pavie, ce théoricien n'était au fond qu'un rhéteur, moins encore par tendance naturelle d'esprit, que parce que son désir abstrait d'un grand empire de paix, avec Rome pour capitale et l'Italie pour siège, était en dehors du cercle des idées courantes, en dehors des contingences de la vie réelle, en dehors du possible en son siècle. Rome qui devait donner la raison d'être à cet empire de paix, et l'Italie qui devait en récolter les bienfaits, était un idéal qui, enveloppé dans le doctrinarisme scolastique du moyen âge, dépassait les raisons et les moyens de la politique d'action Mais pourtant cet idéal d'une Rome italienne, d'une Rome civile, groupant autour d'elle toutes les autres provinces de l'Italie, était une divination, et dans le crépuscule des traditions opposées, désormais, sur leur déclin, il était l'étincelle d'où devait jaillir la lumière de l'avenir.

CHAPITRE X

LE MONDE INTELLECTUEL ET MORAL DE PÉTRARQUE

L'individualisme dans Pétrarque. — Son intelligence universelle et son génie. — Son sentiment de la nature. — Son besoin d'écrire. — Son peu de considération pour les maîtres. — Son indépendance d'esprit. — Son aversion pour la scolastique. — Entre Aristote et Platon. — Contre les averroistes. — Contre les médecins. — Contre les astrologues. — Sa pensée en ce qu'elle a de moderne. — L'ombre du doute. — Trouble moral.

Le moyen âge étouffa l'individualisme. En ce temps, les hommes chez lesquels la vigueur de la pensée et des œuvres se manifeste même le plus fortement, ne font que représenter, pour ainsi dire incarner les idées, les formes, les systèmes particuliers à leur temps. Grégoire VII et Arnaud de Brescia eux-mêmes, que sont-ils, dépouillés de l'idée politique et morale qu'ils personnifient ? En vrais hommes du moyen âge, ils semblent avoir voulu détruire

leur propre personnalité. Affections, habitudes, circonstances de la vie privée, tout disparaît de leur histoire absorbée par l'enthousiasme d'une seule idée et par la bataille qu'ils ne cessent de livrer pour la soutenir. On pourrait dire de chacun d'eux que ce n'est pas un homme à grande idée, mais une grande idée faite homme.

Se soustraire à l'influence et à l'ambiance du siècle, donner la marque de son génie aux éléments qui constituent le courant intellectuel et moral, faire que les goûts, les tendances, les habitudes, toutes les manifestations de soi-même deviennent un sujet de curiosité, d'admiration, et d'imitation chez les contemporains et dans la postérité, voilà l'expression la plus complète et la plus forte de l'individualisme. Il se rencontre chez Pétrarque à un très haut degré.

Homme d'Église il suit avec une entière indépendance d'esprit une direction intellectuelle et se forme une culture essentiellement laïque en un temps où les laïques eux-mêmes recevaient de l'Église les éléments de la science et la direction de la pensée.

Avec une largeur de vues et une force d'intuition nouvelles et remarquables, il embrasse

le premier l'antiquité classique dans tout son ensemble et veut en ranimer l'esprit. Du haut de cette science, il éprouve un profond mépris pour tout ce qui faisait le fond de la pensée médiévale circonscrite dans d'étroites notions : traditions et légendes, préjugés et superstitions, sont dès sa jeunesse hors du cercle de ses idées. Il a horreur de ce qui fait la base des études en son temps ; c'est ainsi que philosophe, il méprise la scolastique, ascète la théologie, homme du monde et esprit utilitaire, la jurisprudence. L'esprit affranchi des conventions sévères qui caractérisent les études de son temps, il explore avec la hardiesse d'un homme nouveau tous les domaines de la science antique, et dans presque tous il cherche à exercer ou tout au moins à éprouver ses forces. A la fois épique, lyrique, bucolique ou dramaturge, historien, géographe, moraliste, polémiste, orateur, dessinateur et musicien, adorateur de la science et de l'art [1], il prélude à cette universalité intellectuelle et à cette puissance de génie qui furent dans la suite le privilège du siècle de Leonard de Vinci et d'Alberti.

1. On remarque dans son testament, un mot de louange à une Vierge de Giotto. Cf. Nolhac, *Pét. et l'Humanisme*, introd.

Tandis que ses contemporains exprimaient leur sentiment inné de l'art en élevant avec une ferveur timorée les voûtes aériennes de leurs cathédrales, Pétrarque, avec un goût qui devait paraître barbare, recherchait et admirait les monuments de l'antiquité. Il en eut à Cologne une impression plus vive que de l'admirable cathédrale, car il écrit à Paolo Annibaldi, sénateur de Rome, pour l'engager à restaurer les monuments antiques, et il assure à son *Spirito gentile*

.... Tutto quel ch'una ruina involve
Per te spera saldar ogni suo vizio[1].

Pétrarque, musicien passionné (autre marque de son esprit moderne), recommande l'étude de la musique aux jeunes gens, et il engage les princes à en répandre le goût en faisant valoir ses heureux effets dans la vie sociale[2].

Le sentiment qu'il avait de la nature nous montre aussi comment il sut étendre les horizons intellectuels au delà des limites où se trouvait renfermée la pensée humaine au moyen âge. L'ascétisme poussait l'homme à vivre dans

1. Tout ce qui gît sous les ruines
Attend de toi une restauration.
2. *Senili*, XIV, 1.

des vallées sauvages pour fuir les voies du monde ou sur les hautes cimes pour être plus près de celles qui mènent à Dieu. Pétrarque, le premier, ouvrit à l'esprit humain une source admirable d'impressions et d'inspirations, en faisant sentir la beauté d'un paysage, et la poésie des spectacles de la nature. Admirateur de la campagne il ne cessa d'en vanter le charme, et considérait comme *une expiation de ses péchés* d'en être éloigné [1].

Nous avons vu son amour pour les plantes, mais en général il aimait tout ce que la grande nature pouvait offrir à son regard, un petit coin de mer, le miroir d'un lac, la ligne argentée d'un fleuve, la verdure des prairies, le sombre spectacle des bois ou des rochers de l'Apennin et des Alpes, tout était un aliment pour sa passion. Ce qui par-dessus tout remuait son âme, c'étaient les immenses panoramas qui se déroulaient à sa vue du sommet des montagnes. Par une fantaisie, nouvelle en ce temps, pour ressentir cette impression il gravit la cime du Ventoux et ne manque pas de nous faire partager son émotion au passage du

1. *Senili*, VIII, 7.

mont Genevre et sur les hauteurs de Saint-Colomban.

Pourtant toutes ces délicatesses esthétiques ne sont pas encore la marque la plus significative de la *modernité* du poète. C'est dans son activité littéraire si variée qu'apparaît le plus véritablement son individualisme. Je dirais volontiers que cet individualisme est en lui quelque chose de si débordant qu'il lui force pour ainsi dire la main et qu'il écrit pour le plaisir d'écrire, par besoin de faire connaître l'originalité de sa pensée, l'autorité de sa science, l'élégance de son style. En 1352 il disait : « J'éprouve le besoin d'écrire sans savoir ni à qui ni de quoi » ; il assure que c'est une jouissance très vive et très forte qui lui rend les veilles plus précieuses que le sommeil, qu'il se fatigue plutôt dans l'oisiveté et qu'il se repose dans le travail [1]. Il écrit une infinité d'œuvres dans lesquelles il répand toute la science qu'il a recueillie dans ses nombreuses lectures sans y révéler une véritable originalité de pensée spéculative ou créatrice, mais y montre toujours sa personnalité. Qu'importe que ses lettres soient

1 *Fam.*, XIII, 7.

enveloppées de rhétorique et encombrées d'une érudition pompeuse ; il a horreur de la forme guindée du latin officiel en usage à la Cour ; le tour de la période cicéronienne l'a ébloui, et lui a façonné l'oreille à ce point qu'il ne peut écrire sans en imiter l'harmonie et sans en exagérer l'ampleur ; il a presque découvert un nouveau monde intellectuel et moral dans ces mille sentences dont la lecture et la méditation continuelles ont fait dans sa mémoire une sorte d'arsenal, et il se plaît à en remplir ses écrits avec une ostentation et une prodigalité de grand seigneur. Mais c'était vraiment son bien, car il l'avait acquis par son travail et se l'était assimilé par les dispositions toutes particulières de son esprit ; il aimait à en faire parade, et si on en critiquait l'excès, il répondait à l'envie et à l'ignorance, en se glorifiant du succès de ses lettres, si recherchées, qu'elles lui revenaient en mauvais état, ou ne lui revenaient pas du tout, tant en étaient avides les mains par lesquelles elles passaient.

Cette sorte d'érudition élégante qui contribua tant au succès des lettres de Pétrarque suffit à expliquer pourquoi l'ascétisme y paraît relativement peu. L'esprit classique et l'ascé-

tisme étaient des éléments contradictoires; or ses lettres, imprégnées de cet esprit classique, et recherchées pour cela même, laissaient l'ascétisme aux pages mortes des lourds traités, auprès desquels, bien que gonflées de rhétorique, elles semblaient une merveille de légèreté et de fraîcheur.

Malgré cette profondeur d'études et cette fécondité d'écrits, on chercherait en vain les idées littéraires du poète en dehors d'une seule: la belle forme. Si parfois il essaya avec finesse la critique historique, on ne peut dire que le monde classique ait été la partie vivante et féconde de sa pensée; il s'en para, mais ne le fit pas passer en lui-même, ni comme savant ni comme poète; il y eut simplement superposition et non compénétration. S'il chercha à imiter dans la forme les chefs-d'œuvre de l'antiquité, c'était par habitude d'esprit et délicatesse de goût, et comme les préjugés des écoles voulaient qu'il y eût dans les poèmes épiques et bucoliques un sens allégorique profond, il voulut donner aussi un fond d'allégorie à la poésie épique et bucolique. Mais en réalité, partagé entre les idées classiques et les idées du moyen âge, entre Ennius et Eusèbe, entre Cicé-

ron et Lactance, il n'avait pas une idée claire de la littérature en général, ni en particulier de la poésie à laquelle il attachait un sens prophétique et qu'il considérait comme une image symbolique de la vérité. Ainsi, tout en partant du monde classique, il rentrait dans le moyen âge, cherchant et trouvant l'allégorie partout et à tout prix.

Tout fier de son rôle de vulgarisateur de la science des anciens, il tenait en médiocre estime l'art modeste de l'enseignement. Il disait : « Ceux qui instruisent les enfants sont ceux qui n'ont pu mieux faire, par paresse d'esprit, stérilité du cerveau, incapacité d'intelligence, manque d'énergie et indifférence pour la gloire [1] » et continuait indéfiniment. Il plaignait la triste figure que font les vieillards qui enseignent aux enfants les éléments de la grammaire. On comprend, qu'habitué à errer librement dans le vaste champ de la science antique, il dédaignait les limites étroites de la pédagogie des écoles. De plus, aimant la vie large, animé du désir de paraître, aspirant à la célébrité et à la gloire, il méprisait la pauvreté, la médiocrité,

1. *Fam.*, XII, 3.

l'obscurité des professeurs. Peut-être la misère continuelle de son maître Convenevole fit-elle effet sur son esprit ; il lui reconnut de l'intelligence, il échangea avec lui des marques d'affection, mais il semble qu'il avait pour lui plus de pitié que de considération.

L'opinion peu flatteuse qu'il avait des maîtres devait venir aussi de son indépendance d'esprit naturelle, qui lui valut des critiques et des accusations de ses rivaux et des envieux. Il s'insurgeait en effet contre les écoles. Enclin par nature à la philosophie morale [1], il tirait ses principes de l'éclectisme de Cicéron, du stoïcisme mitigé de Sénèque et du léger platonisme de saint Augustin, où certes il y avait plus de charme que dans le sévère formalisme de la scolastique. Or, il ne se fit pas faute de critiquer celle-ci, attaquant principalement l'abus de la dialectique qui pouvait être un bon instrument mais non le but de la philosophie [2]. Il compare les savants, qui passent leur temps à ces vaines discussions, à des vieillards qui s'amuseraient à des jeux d'enfants, ou à une sombre nuée de fourmis sortant de la cavité d'un chêne vermoulu [3]. De

1. Lettre *ai posteri*.
2. Le *Secret*, 1.
3. *Fam.*, I, 6.

la forme et de la méthode, il passe à la substance et ne cache pas son aversion pour toute la philosophie scolastique qu'il considère comme un assemblage stérile de doctrines artificielles n'ayant aucun rapport avec l'homme ni avec aucun des grands objets sociaux et moraux de la vie. Dans différents traités, il appelle les scolastiques marchands de science au détail, faisant trafic de l'intelligence et de la parole, il les assimile à des paysans et à des mariniers qui mettent à prix le travail de leurs bras et il se moque de l'orgueil avec lequel ils se vantent de leurs titres de maîtres et de docteurs, comme si ces titres avaient le pouvoir de changer un sot en un savant [1].

La liberté d'esprit qu'il tenait des classiques, en lui donnant un souverain dédain pour les sectateurs d'Aristote, lui permit de juger avec une indépendance remarquable pour l'époque ce grand maître, seigneur incontesté de la science au moyen âge. Tout en ne dissimulant pas ses sympathies pour Platon, il reconnaît la valeur du Stagirite, mais il ne veut pas le suivre aveuglément, disant que « s'il est très grand, cepen-

1. *De vita solitaria* I, 4, 1. *De vera sapientia*, dial. I.

dant il est homme » et par cela, sujet à l'erreur. A ceux qui ne comprenaient pas pourquoi il se refusait à reconnaître toute son autorité, il répondait qu'il « n'avait rien à dire contre Aristote, mais quelque chose en faveur de la vérité. *Contra Aristotelem nihil, sed pro veritate aliquid* [1].

Il faut dire que la doctrine d'Aristote s'était surtout répandue au moyen âge par *le grand commentaire* d'Averroès dont la subtilité arabe n'avait pas peu contribué aux ambages de la scolastique que Pétrarque appelait *ragnatele* (toiles d'araignées). Aussi est-ce contre l'Averroisme qu'il dirigea le plus souvent et avec le plus de colère ses traits mordants. L'habitude de tout s'exagérer, choses et sentiments, lui fit paraître cette école plus puissante et plus pernicieuse qu'elle n'était en réalité ; en outre, l'estime qu'il avait de son propre savoir et sa superbe assurance de se croire seul en possession de la vérité, lui donnaient dans ces disputes un certain air d'apôtre. L'attitude de saint Augustin ne devait pas être loin de le tenter. Mais c'était un saint, qui certes, avec plus de raison et de ferveur

1. Cf. Fiorentino. *La filosofia de F.P.* Naples, 1875.

émue avait prêché contre les Pélagiens! En fait Pétrarque s'éleva contre les Averroistes avec une véhémence qui rappelle dans la phrase et l'emphase les invectives de saint Bernard. Il invita le père Louis Marsile à écrire une réfutation de la doctrine « de ce chien enragé qui poussé par une fureur scélérate aboie contre les doctrines du Christ. » Une des raisons qui lui fit prendre tant à cœur le jugement grotesque des quatre jeunes Vénitiens [1], c'est qu'ils étaient Averroistes. Probablement aussi, que le mépris profond et persistant qu'il manifesta en toutes circonstances pour les médecins venait de ce qu'ils faisaient généralement profession d'Averroisme.

Le signal de la lutte fut la lettre de 1352, qu'il avait adressée au Pape Clément VI pendant sa maladie et dans laquelle il lui conseillait de se garder des médecins ignorants et imposteurs [2]. Ceux-ci naturellement ripostèrent sur le même ton qu'il n'avait pas à se mêler de ce qu'il ignorait, et qu'il ferait mieux de ne pas publier tant de sottises. On peut se figurer la colère d'un homme susceptible et irritable comme

1. Cf. chap. V, page 133.
2. *Fam.*, V. 19.

Pétrarque, en recevant cette semonce qu'à la vérité il avait un peu provoquée ; aussi lança-t-il contre ses impudents adversaires plus de quatre volumes d'invectives où l'ardeur de la polémique ne lui fait pas toujours garder la juste mesure de la raison et des convenances ; il y tourne en ridicule l'attitude solennelle des médecins tâtant le pouls, leurs arrêts sentencieux, le langage prétentieux et ennuyeux qui leur tient lieu de science, la vanité avec laquelle ils proclament l'infaillibilité de leurs remèdes. C'est à jet continu que dans ses lettres il déverse sur eux sa mauvaise humeur. Il faut citer en particulier la longue lettre familière à Boccace qui avait été malade, et dans laquelle il accumule des arguments et des anecdotes de toute espèce contre ces prétendus ministres de l'art sanitaire. Il la terminait en disant « qu'il ne s'étonne pas de le voir si vite rétabli, puisqu'il n'avait appelé aucun médecin. » Par contre il avait meilleure opinion des chirurgiens, à l'adresse et à l'habileté desquels il disait qu'était due la guérison de ses blessures.

Un signe plus marquant de l'indépendance intellectuelle du poète était son incrédulité à l'égard de l'astrologie qui était alors en grand

crédit et même en grande vénération auprès des lettrés et des savants et qui avait des chaires spéciales dans nos universités les plus célèbres comme Bologne et Padoue. L'Église elle-même n'avait pu encore séparer nettement la foi de la thaumaturgie orientale [1], ce qui ne l'empêchait pas de condamner allègrement au bûcher astrologues et alchimistes. Pétrarque avait sous ce rapport l'esprit dégagé de tout préjugé; on a vu avec quel mépris il accueillit cette accusation de magie lancée contre lui de Parme et à laquelle un pontife avait ajouté foi [2]. Dans son premier livre des lettres familières [3] il s'unit à saint Augustin pour combattre « les mathématiciens (devins) qui se rendent esclaves des astres et font dépendre de leur cours les actions humaines », et dans un dialogue il combat la croyance à l'alchimie par des preuves que l'on croirait dictées par le bon sens moderne. A Boccace, esprit également exempt de préjugés, dans une lettre *Senile*, de 1363, il énumère tous les arguments et tous les faits qui se présentent à son esprit pour combattre l'audace igno-

1. Cf. Voigt. *op. cit.*, t. 1, p. 75.
2. *Senili*, 1, 4.
3. *Lett.*, 8.

rante des astrologues qui « divaguant sur l'influence des étoiles, en tirent d'effrayants pronostics » et il les juge pires que les médecins, ce qui pour lui était tout dire [1]. En 1356 il combat la superstition répandue par l'astrologue Julius Firmicus Maternus, qui disait que la septième et la neuvième année de la vie devaient être néfastes, ainsi que la soixante-troisième qui représentait leur produit. Il dit que rien « n'arrivera de ce que prédisent ces semeurs d'épouvante et de sottises [2]. » Déjà en 1362, quand Boccace lui avait écrit au sujet de la prédiction et des avertissements du moine Pietroni rapportés par le frère Joachim Ciani, il avait répondu avec tranquillité qu'il n'y avait pas lieu de s'effrayer de ces lugubres présages, vu que la brièveté de la vie était connue de tous, et puis que celle-ci n'étant point un bien, la mort ne pouvait être un mal. Et il repousse le conseil d'abandonner l'étude des auteurs païens, le considérant plutôt comme *une preuve de paresse et de lâcheté que de prudence et de sagesse* [3].

1. *Senili*, III, 1.
2. *Senili*, VIII, 1.
3. *Senili*, 1, 5.

Le modernisme intellectuel et moral de Pétrarque se manifeste encore de façon remarquable par une tendance qui semblait devoir au contraire le lier davantage au moyen âge : le mysticisme. Sa foi religieuse toujours solide et fervente se montrait dans toutes les habitudes de sa vie et dans ses écrits de telle façon qu'on ne peut douter de la domination où elle le tint toujours. Pourtant d'étranges mouvements de rébellion surgissent en lui, d'étranges ombres voilent parfois dans ses œuvres philosophiques la limpidité transparente de sa foi. Nous le voyons dans le *Secret* aux prises avec saint Augustin qui lui reproche la folie de sa passion. Or, ce mystique qui se lève à minuit pour faire ses dévotions, se jette-t-il repentant aux pieds de son saint confesseur en regrettant son péché ? Aucunement. Il aime son erreur, ce qui équivaut à un sentiment tout moderne qui consiste à aimer son propre amour. « Il ne veut pas arracher cet amour, il veut le garder en lui jusqu'à la mort ; s'il se trompe, il consent à se tromper. Là, le sentiment se révolte contre la raison. »

Parfois le raisonnement l'amène involontairement à effleurer les sujets de la philosophie

moderne. Quand il prend à partie les théologiens « qui raisonnent des mystères de la nature comme s'ils revenaient du ciel et qu'ils connussent la pensée divine », il ne s'aperçoit pas qu'il avance un argument qui peut atteindre la doctrine de la révélation, à laquelle pourtant, il croit sincèrement. Et quand il pose le principe de « considérer le doute lui-même comme une forme de la vérité », ne fait-il pas, sans s'en douter, un grand pas vers les principes fondamentaux de la spéculation philosophique moderne ?

Avec ces tendances d'esprit bien que manifestées timidement et à longs intervalles, il n'est pas étonnant que le problème de la vie et de la mort se soit présenté à lui sous un aspect qui n'était pas toujours le quiétisme résigné des vrais croyants. Le seul fait de risquer, presque à la dérobée, cette question : « Dieu se préoccupe-t-il des choses humaines ? » de se laisser surprendre à dire « que la mort est chose fort mystérieuse et connue de Dieu seul », de se demander avec inquiétude « ce qu'il adviendra de nous quand nous aurions cessé de vivre » et regretter que cette « grande et mystérieuse question préoccupe

trop peu »[1], cela indique au travers de lieux communs, l'ombre subtile du doute qui passe dans son esprit tremblant, en face du mystère de l'au-delà à l'égard duquel la conscience du siècle trouvait satisfaction et repos dans la doctrine révélée.

Toutefois ce doute subtil qui pourrait sembler un indice de force, venait plutôt de la faiblesse de cet esprit sensible sur lequel exerçaient une impression profonde, non seulement les circonstances de la vie extérieure, mais aussi les mouvements intérieurs du cœur et les éclairs de la pensée. L'habitude de se replier en lui-même, d'analyser ses sentiments, de s'y complaire, l'amenait en imagination à leur donner une vie tout extérieure et objective, en en faisant autant d'individualisations de son *moi*, avec lesquelles, nécessairement, il se trouvait plus ou moins en désaccord.

De là les inquiétudes et les incertitudes perpétuelles de son existence. Celui qui croirait voir dans la lettre qu'il écrivit au retour de l'ascension du Ventoux, le programme d'une conversion philosophique et morale, se méprendrait

1. *Fam.*, VIII, 7 ; XV, 2.

absolument. Ses premiers scrupules assoupis, l'ardeur du mysticisme tombée, il redevenait ce qu'il était auparavant, partagé entre les rappels de sa conscience, et les séductions de la vie. Il se fit dans la suite, théoriquement, une philosophie fondée sur le culte de la vertu et la recherche du bien, y mêlant quelques-uns des principes austères qui lui avaient tant plu dans la doctrine morale de Sénèque. Mais en fait il ne réussit pas à mettre en pratique les sévères maximes qu'il professait avec tant d'austérité, parce que l'habitude de vivre dans les grandeurs et aux côtés des princes l'obligeait à la flatterie et donnait à ses manières, à ses actions, à ses écrits, un air de politesse cérémonieuse et servile, appropriée à la vie heureuse d'un jouisseur plutôt qu'à la vie sévère d'un philosophe.

CHAPITRE XI

ANOMALIES DANS PÉTRARQUE

Pétrarque et la physiologie. — Son *acedia*. — Manque d'équilibre moral. — Ses hésitations. — Sa vie errante.— Ses contradictions. —Etat maladif de son âme. — Ses bizarreries. — Les dates. — Son amour de la solitude. — Vanité. — Orgueil exempt d'envie. — Pétrarque et Dante.

Césare Lombroso dit à mots couverts que Pétrarque était de tempérament épileptique. S'il avait pu en donner quelque preuve certaine, elle aurait pu fournir un argument physiologique important à un certain nombre de biologistes modernes qui prétendent voir dans la dégénérescence un trait caractéristique fréquent chez les hommes de génie, dégénérescence qui peut se manifester quelquefois dans la vie morale du poète. Je n'entends pas pour cela exprimer le soupçon que le poète de Laure puisse passer pour un *dégénéré* au sens vulgaire du mot, ce qui me paraîtrait une sottise, ni au sens scientifique, étant incompé-

tent sur ce point. Si pourtant, chez les hommes doués de grandes facultés, on peut considérer comme forme de la dégénérescence l'absence de cet équilibre moral qui tient sans cesse l'esprit dans une parfaite sérénité et un parfait accord, si, en d'autres termes, on peut expliquer par la dégénérescence cette série de phénomènes réflexes où l'âme est emportée plus ou moins violemment hors des règles que la sagesse et l'expérience des siècles jugent devoir être celles de l'homme parfaitement organisé, (de l'homme *sérieux* comme on dit le plus souvent, de l'homme *normal* comme disent les initiés de la science), il me semble que dans les anomalies psychiques de Pétrarque, les maîtres de la nouvelle doctrine peuvent trouver matière à études, et cela ne doit pas paraître un blasphème. En disant que ces anomalies généralement connues et admises sont une conséquence de son génie ou un effet de la maladie de son âme, on n'a pas pour lui plus de respect qu'à les chercher dans des dispositions physiologiques particulières en faisant procéder génie et maladie d'une origine commune.

C'est un fait que la vie de Pétrarque est pleine d'excès de sensibilité et d'anomalies psychiques.

Laissons l'excentricité et le mysticisme intermittent, et commençons par cette condition pathologique presque permanente de son esprit, que lui-même confesse dans le *Secret*. Saint Augustin l'interpelle ainsi : « Tu es tourmenté du mal funeste appelé *acedia* par les modernes, *mélancolie* par les anciens. » Et il répond : « Je l'avoue, dominé par cette tristesse, tout me paraît pénible, misérable et sombre, il me semble être toujours sur le chemin du désespoir. » Il continue en disant que cette tristesse l'oppresse des journées et des nuits entières, que néanmoins il en arrive à se repaître souvent de ses propres angoisses en les savourant avec une sorte de volupté pénétrante[1]. Sans doute, en recherchant les causes de cette mélancolie il devait les trouver disproportionnées à d'aussi tristes effets ; mais le caractère de son mal étant tout intérieur ne se démontrait pas très nettement à lui-même, il en recherchait les causes hors de lui, dans l'opinion publique qui, pourtant, le flattait avec une partialité capable de satisfaire la plus noble ambition ; dans la fortune, qui pourtant ne lui fut jamais contraire, dans cette sen-

1. Cf. la bonne trad. française de *Mon Secret*, par V. Develay.

tine avignonnaise, où par le fait, il restait parce qu'il lui convenait et lui plaisait de rester ; elle pouvait lui inspirer de l'ennui, de l'aversion, du mépris, mais non certes troubler à ce point l'équilibre de son esprit. On sait que par nature, il n'était que trop porté aux découragements, qu'il était sensible aux impressions des circonstances extérieures, et facilement ému de ses propres émotions. De même que l'impétuosité des flots de la mer enfle et soulève d'autres flots, de même son esprit se laissait emporter par l'impétuosité de ses propres mouvements.

De là *la noia* (l'ennui) qui le prenait fréquemment et lui donnait le dégoût des lieux et des choses dont l'uniformité lui était pénible [1], de là les exagérations de sentiment ou plutôt de sensibilité qui changeaient la crainte en épouvante, donnaient à l'affection l'apparence de la passion, et le faisaient pleurer de désespoir sur la plus petite difficulté, de là enfin les découragements confessés dès sa jeunesse [2], le manque d'énergie à maintenir ses projets, son incertitude même pour les concevoir. Que de fois il se mit

1. *Fam.*, IX, 12.
2. *Senili*, XVI, 6.

en route pour un grand voyage avec un bagage considérable, après avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour une longue absence et au moindre incident, il rebrousse chemin ou change de direction, ou retourne aussitôt arrivé. Il nous dit qu'il souffre dans ce débat continuel, dans cette incertitude à laquelle il échappe parfois, moins parce qu'il a su prendre une résolution ferme par un acte de volonté énergique, que parce qu'il éprouve une telle angoisse d'être ainsi partagé qu'il se décide à prendre un parti pour en sortir et éprouver le soulagement de n'y plus penser [1]. Mais le moyen ne lui réussit pas toujours, et il continue d'être possédé par une agitation et une inquiétude indomptables qui le font se comparer lui-même « à un malade qui se retourne sur sa couche sans trouver le repos. » Il avoue qu'il est toujours en lutte avec lui-même, « comme si sa volonté était partagée en deux parties opposées l'une à l'autre [2]. Il se plaint d'être accablé par les difficultés qu'il trouve en toutes choses [3] et se voit « dans l'obligation de mettre tout de côté et dans l'ou-

1 *Fam.*, VII, 5.
2. *Fam.*, XVII, 10
3. *Fam.*, XV, II.

bli [1], si c'est possible », uniquement parce qu'il n'a pas l'énergie de prendre un parti. On voit par là qu'il se connaissait bien et qu'il se fit bien dépeindre par son confesseur saint Augustin : « Ton âme faible, étouffée par tant de passions diverses ne sait laquelle combattre d'abord, ni avec laquelle temporiser, et incertain et vacillant, ballotté en tous sens, tu ne peux trouver en aucun lieu le repos et la paix [2]. »

Cette condition habituelle de l'âme qui lui faisait paraître insurmontables les difficultés de la vie, et effrayants et malheureux les plus petits inconvénients et contre-temps, fut l'éperon qui le poussa sans cesse à changer de résidence. Fuir le théâtre de ses affections et de ses faiblesses, rechercher des livres, voir de nouveaux pays et de nouvelles choses, visiter ses amis, remplir des charges, ont pu être parfois les causes occasionnelles de ses voyages, mais la vraie raison, la raison générale, il faut la chercher dans son âme inquiète qui ne savait trouver le repos en aucun lieu, qui se fuyait elle-même, ou aurait voulu se

1. *Fam.*, VII, 18.
2. *Le Secret.*

fuir ne se sentant capable d'aucun effort d'adaptation. Cette vie errante qui commença dès son enfance en de singulières circonstances et qui se prolongea jusqu'à ses dernières années où il se vit désarçonné sans que ses forces défaillantes lui permissent de se remettre en selle, est l'une des marques les plus frappantes de l'état pathologique de l'esprit de Pétrarque qui se manifeste sous tant d'aspects divers.

Il est curieux que toujours en mouvement et sachant reconnaître souvent ses hésitations et son instabilité, il s'invitât lui-même à changer sa manière d'être. « Nous avons erré de tous côtés il est temps de nous reposer », dit-il en 1352, et pendant vingt années pourtant, il continuera à poursuivre le repos en bien des lieux sans parvenir jamais à le trouver.

Il est vrai que la contradiction est habituelle en lui ; elle est même une autre marque de son état psychologique. Dans ses œuvres il affecte toujours un stoïcisme austère mais il ne réussit pas à le mettre en pratique et il s'en confesse avec une candeur ingénue ; il engage ses amis à supporter le malheur avec sérénité mais il se plaint amèrement d'ennuis peu gra-

ves, il prêche contre l'orgueil et contre l'ambition mais gare à celui qui le blesse ou lui barre le chemin, il blâme le luxe du costume même celui des vêtements sacerdotaux [1] mais ne sait jamais s'en défendre, pas plus sur sa personne que dans les habitudes de sa vie, il condamne l'avarice et fait des libéralités mais pourtant il se montre assez avide de prébendes, il tonne contre les mauvaises mœurs du temps et dit que les princes sont, comme Denys ou Démétrius de Phalère, autant de tyrans, mais il passe dans leurs cours la plus grande partie de ses belles années, il aime la vérité, proclame que l'esprit et l'âme lui doivent leur hommage mais il se laisse aller volontiers à la flatterie, il semble qu'il aime à se flatter lui-même en se présentant aux siècles futurs comme l'admirateur respectueux, le propagateur des sentiments nobles et de la vertu austère, il méprise les femmes et les injurie à la façon des plus durs misogynes du moyen âge [2] mais jeune, il en recherche les faveurs, vieux, il en en aime la société, à tout âge il les chante

1. *Fam.*, VI. *Senili*, XV, 2.
2. *Fam.*, IV, 6.

avec une incomparable délicatesse de sentiment, il se donne beaucoup de peine pour obtenir le laurier poétique, et puis il en prêche la vanité, il condamne l'amour de la gloire, et il consume sa vie pour elle.

On dirait que la contradiction est la forme constante de sa pensée et de ses actes. S'il se procure une légère satisfaction, ou un plaisir comme une maison agréable, un jardin modeste, une ombre traverse son esprit : l'idée de la brièveté de la vie et la vanité des choses humaines. S'il goûte le charme des beaux spectacles de la nature une sombre tristesse envahit son âme ; si l'ardeur de son tempérament lui fait oublier dans l'ivresse des sens, l'austérité de son caractère ecclésiastique, il s'adresse à lui-même de stériles reproches, et en tient un mystérieux et douloureux souvenir dans les pages d'un livre passionné [1]. Après avoir longuement ciselé avec la passion de l'artiste ses plus belles poésies lyriques, il les condamne comme des œuvres ridicules et répréhensibles dont il a honte, mais loin de les détruire il ne cesse avec une sollicitude persé-

1. Cf. chap. VII, pages 181 et suiv.

vérante jusqu'à l'âge de soixante ans, de les corriger et de les perfectionner. Il porte aux nues la famille des Colonna, et à l'apparition de Rienzi, il est pris d'une telle ardeur patriotique qu'il prononcerait presque la condamnation de ses bienfaiteurs, tant loués autrefois. En prose et en vers il récrimine facilement contre les tyrans, mais aux premières avances il change de ton et se confond en adulations dépassant sûrement les limites des obligations que pouvaient, dans une certaine mesure, lui imposer les circonstances. Tenir sur les fonts baptismaux un enfant du cruel Barnabé Visconti n'était pas une raison suffisante pour en célébrer la magnanimité douteuse, et sa reconnaissance pour Robert de Naples qui lui avait envoyé une épitaphe, ne devait pas s'exprimer avec ces paroles emphatiques : « une splendeur étrange éblouit mes yeux[1] ». De même après avoir prononcé des paroles sévères contre la cour d'Avignon il ne peut s'empêcher de la fréquenter, dans son intérêt et dans celui d'autrui, jusqu'en 1352, et ce n'est qu'à cause de son caractère irrésolu, et à la suite de circons-

1. *Fam.*, IV, 3.

tances accidentelles qu'il s'abstient d'y retourner.

Anomalies de caractère dira-t-on? Précisément. On ne fait point un reproche au grand poète de n'avoir pas été toujours égal, indépendant et austère, de n'avoir su régler sans cesse ses actions sur l'idéal de perfection morale et civile qu'il rêvait et qu'il laissait voir dans tous ses écrits. Le premier qui sentit le désaccord entre son idéal et sa volonté, entre les deux parties de lui-même, ce fut précisément lui. Certainement il exagère sa souffrance, quand il dit dans une lettre en vers que dès son enfance sa vie fut un enchaînement de malheurs, de larmes, de gémissements, et dans le *Secret*, lorsqu'il dit être possédé de cette indéfinissable *acedia* qui le plonge dans les ténèbres de l'enfer et qu'il souffre la plus cruelle des morts, cela semble excessif même pour quelqu'un de moins favorisé que lui par la fortune. Il exagère ses sentiments en voulant trop les analyser, comme on l'a dit déjà, mais au fond, il souffre réellement de cette maladie morale qui caractérise déjà l'homme moderne. Il serait bien difficile de dire d'où elle lui vint, il nous suffit de constater qu'elle existait et si ces symptômes suffisent

aux physiologistes, c'est à eux d'y voir quelle relation de correspondance et de conséquence elle peut avoir avec d'autres conditions pathologiques de l'organisme du poète.

Il semble aussi qu'il ne fut pas tout à fait exempt d'une bizarrerie qui ne serait pas sans intérêt pour l'étudier physiologiquement, c'est la prédilection, presque l'amour superstitieux qu'il avait pour le laurier, arbre consacré à Apollon, homonyme de Laure, instrument du couronnement poétique, préservatif de la foudre dont il eut toujours grand'peur. C'est encore une bizarrerie que de rappeler souvent la date du 6 avril dans les différents cas qu'il cite, soit en prose soit en vers, rappel qui est parfois uniquement factice comme on sait, par exemple, en 1327, le jour où

Al sol si scoloraro
Per la pietà del suo Fattore i rai [1].

ce ne fut pas le 6 mais le 10 avril ; je ne veux pas tirer argument de cette circonstance, étant entendu que cette coïncidence artificielle de dates n'était pas seulement une bizarrerie pro-

1. Les rayons du soleil pâlirent
Par pitié pour son Créateur.

pre à Pétrarque, mais une habitude des poètes d'amour du XIVe siècle ; il suffit de rappeler *La vita nuova*. On ne peut néanmoins se dispenser de faire remarquer que cette coïncidence était purement imaginée.

On pourrait supposer aussi, avec quelque raison, qu'il y eut sur l'esprit du poète une influence météorologique particulière. Rappelons-nous combien de fois dans ses lettres il s'attarde à décrire des ouragans et des inondations. Pour qu'il raconte en passant quelque particularité de ses voyages, il faut qu'il se casse une jambe ou qu'il tombe au milieu de malfaiteurs, mais il prend soin de rappeler les déluges de pluie avec l'air effrayé et important de celui qui a échappé à un danger grave. Il en est de même pour la saison de printemps, particulièrement du mois d'avril, pour toutes les circonstances les plus intéressantes de sa vie. Je ne dirai rien de ce qui se rattache au *Canzoniere*, je me bornerai à rappeler ce vendredi saint, où errant à travers les collines de Vaucluse, il conçut l'idée de l'*Africa* et cet autre jour d'avril, où, également errant à travers les collines de Selvapiana, une nouvelle inspiration lui fit reprendre le poème interrrompu. Laure est vue et perdue

à la même date, l'*Africa* commencée et reprise dans les mêmes conditions de nature et de temps. Était-ce une simple coïncidence de faits réels ou plutôt une sympathie particulière de dates et de saisons ? Il semble difficile de croire qu'il n'y ait pas eu en cela un peu de suggestion. Ce qui est certain c'est que le poète, depuis qu'il quitta Bologne en 1326 ou qu'il reçut la visite de Boccace en 1351, (et il dit que ce fut le 6 avril) jusqu'au moment où il fit son testament en 1373, le mois d'avril est celui qui revient le plus fréquemment dans l'ensemble de ses mémoires.

Le goût extrême qu'il affecte pour la solitude paraît avoir été aussi une bizarrerie ; c'était plutôt pour lui une idée conventionnelle inspirée par les classiques qu'un sentiment vrai et profond. Nous en trouverions une preuve dans son important traité latin *De la vie solitaire*, où l'esprit ascétique ne déborde pas autant qu'on s'y attendrait par le titre. Il aime la solitude en théorie, parce qu'il l'a vue louée par Cicéron, par Sénèque, par les Pères de l'Église, il l'aime aussi parce qu'il est homme d'études, habitué à la méditation, et qu'il ne veut pas être distrait dans ses lectures et dans

ses compositions et comme poète, parce qu'il veut que rien ne trouble ou n'interrompe ses rêves dorés ; il l'aime encore par scrupule ascétique, parce qu'il réprouve un jour la vie de plaisirs qu'il aimait la veille, comme moraliste qui blâme la vie de la cour et de la ville que pourtant il ne peut quitter ; il l'aime peut-être encore à cause d'une sorte d'*hyperesthésie acoustique* de l'ouïe, qui lui rendait insupportable le bruit des villes. Mais en réalité, on ne peut dire qu'il ait aimé beaucoup la vie solitaire, lui qui se refusa toujours à remplir les charges paisibles de ses canonicats pour vivre en courtisan dans l'intimité des grands. On dira : Et Vaucluse, et Selvapiana, et Linterno, et Arquà ? Il ne faut pas confondre l'amour de la solitude avec l'amour de la campagne, ni le plaisir de vivre quelques heures ou quelques jours en compagnie de soi-même, avec le penchant à vivre toujours seul. Pétrarque aima la vie libre des champs au milieu et en face de la grande et vivante nature, mais son caractère était fort sociable et n'avait rien de celui d'un solitaire. Nous savons que même à la campagne, à Vaucluse, il recevait fréquemment des hôtes, et s'il se plaignait qu'à Arquà sa

maison fût toujours pleine, il est facile de comprendre que ce sont là des doléances étalées complaisamment par un homme qui y trouve du plaisir et de la satisfaction.

Cet amour de la solitude était encore pour le poète, toujours artiste, un moyen qu'il croyait capable de produire un certain effet, en guise de clair obscur, comme attitude à prendre en face du public. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui-même quand il avoue à saint Augustin qu'il a l'habitude « de se mettre à l'écart du monde afin que cette originalité et l'éloignement le fassent paraître plus extraordinaire et plus digne de respect [1]. » Était-ce vanité ? Sans doute, la faiblesse, franchement avouée, de se laisser croire plus jeune qu'il n'était, de s'abîmer le front par les fers employés aux soins de sa chevelure, de s'estropier les pieds par des chaussures étroites, montrait un esprit très porté à la vanité et même aux petites vanités ; quand ensuite on lit dans sa correspondance les allusions qu'il fait, sur un ton modeste et prétentieux à la fois, aux éloges et aux honneurs qu'on lui accorde, quand avec ingénuité, par-

1. *Le Secret*, 2.

fois avec suffisance, il exprime le désir d'être connu et admiré et qu'il ne cache pas ce qu'il pense de son propre mérite, même de sa supériorité, on dirait que la vanité, même la grande vanité, est un peu dans son caractère. Il ne cherche même pas à dissimuler. Était-ce naïveté ou inconscience ? Quand on se rappelle le billet étonnant qu'il adressa F. dei SS. Apostoli relativement à l'arrivée tardive de l'évêque Acciaiuoli, on est tenté de croire à une inconcevable vanité et à un orgueil exagéré. Le poète dans sa solitude de Vaucluse attendait ce prélat à dîner, mais l'heure était passée et le prélat ne venait pas. Que fait-il dans l'impatience de l'attente ? il prend la plume et écrit cette sortie : « On ne peut plus rien croire en ce monde... Qui aurait pensé que doué d'une âme candide et pure l'évêque de Florence était capable de me tromper ? Mais hélas, il est de mon destin d'être trompé par tous ! il m'avait promis de venir *admirer* ce lieu, désormais *célèbre,* pour me voir et voir comment je vis en cette solitude... Et j'accours ici et me donne des tracas auxquels je ne suis pas accoutumé, je fais venir des provisions, je me procure ce qu'il y a de mieux... Bref, sache qu'il n'est pas venu.

Peut-être a-t-il dédaigné un déjeuner de poète... ou dédaigné d'honorer de sa présence ces lieux où pour me voir, vint un jour le roi Robert, la gloire du siècle, puis des princes, des cardinaux des barons... Peut-être cette Fontaine unique, au monde, et ma personne — *qui pourtant est quelque chose* — ne valaient-elles à ses yeux la peine qu'il se détournât de quelques milles ?...Il en était là quand il entendit un bruit de chevaux et d'hommes. L'évêque arrivait. Tout autre que lui eût déchiré la lettre, mais le poète l'envoya à son adresse, y ajoutant seulement l'avis de l'arrivée de l'évêque avec cette réflexion philosophique : « C'est ainsi que chaque jour j'apprends mieux combien sont vaines les préoccupations et les plaintes humaines ! » Éternelle contradiction ! Il reconnaît sa vanité et ne sait échapper à celle d'expédier ce billet devenu sans raison.

Vanité, orgueil, irritabilité, trois formes d'une même faiblesse morale qui, selon les circonstances, se manifestent diversement chez le poète. Souvent il affecte une modestie extraordinaire et ne trouve pas de mots suffisants pour exprimer le mépris de lui-même, ce n'est pourtant qu'une fausse modestie, fille de l'orgueil,

et gare à celui qui l'attaque de ce côté. Toujours il se plaint des malveillants et des envieux, *êtres infâmes,* qui attaquent sa réputation [1]. « Les censeurs sont des aspics qui sifflent, des chiens qui aboient » et il leur montre un mépris qui dissimule mal sa colère, quand il ne répand pas sur eux un torrent d'injures [2].

On pouvait encore, d'une autre façon, blesser son orgueil et exciter sa vanité. Habitué comme il l'était à des éloges excessifs, conscient de son mérite et de sa célébrité, il n'admettait pas de compétiteurs ; je ne crois pas qu'il fût envieux de personne, l'envie étant aveu d'infériorité, tandis qu'il était plein d'orgueil et de vaine gloire, mais il ne reconnaissait pas facilement le mérite et la réputation d'autrui quand il ne s'agissait ni des princes, ni de ses amis auxquels, au contraire, il prodiguait des éloges sans mesure avec un obligeant empressement. Quand Zanobi da Strada, autrefois son ami, fut couronné à Pise par Charles IV, il en fut blessé, et se plaignit beaucoup de voir le laurier poétique ainsi déprécié. Ne pouvant domi-

1. *Fam.*, V, 2.
2. *Fam.*, V, 12, XVI, 3. *Senili*, II.

ner ce petit dépit il n'eut pas la fierté d'attendre le jugement de la postérité.

Il en fut de même quand Boccace aussi courtoisement qu'il put, l'amena à parler de Dante. Pétrarque qui, dans *Les Triomphes*, cherche à l'imiter, et qui dans le *Canzoniere* prit plus d'une forme de sa pensée et de son style, se donna l'air d'ignorer ses œuvres en langue vulgaire affectant d'en faire peu de cas et de ne pas s'en être occupé afin de ne pas déformer son style. Avec le talent de celui qui retire d'une main ce qu'il donne de l'autre, il s'en tira sans avoir reconnu en aucune façon, non seulement la valeur de l'homme et de son œuvre, mais même le mérite et l'importance que ses plus tièdes admirateurs eux-mêmes reconnaissent à Dante. Il se montra plein d'estime pour son caractère si ferme dans l'adversité, dit qu'il regrettait vivement de n'avoir pas été son contemporain pour lui témoigner toute sa sympathie, mais il ne parla pas de ses œuvres, tenant seulement à faire comprendre qu'il n'en était point envieux. Mais son intention n'était pas tant d'écarter de lui le soupçon de ce sentiment peu noble et peu délicat que d'éloigner de l'esprit des autres la pensée qu'il pût élever

l'Alighieri à sa hauteur et en concevoir de l'envie. Avec un pareil dédain, il affecta de ne pas lui envier les suffrages des tisseurs de laine et des cabaretiers, lui tant adulé et tant admiré par les princes et par les femmes ! Là se montre bien toute la vanité, tout le petit orgueil de son esprit trop faible, trop malade pour pouvoir concevoir une véritable haine. N'y a-t-il pas encore là une anomalie psychique ?

CHAPITRE XII

LA FORTUNE ET LA RENOMMÉE DE PÉTRARQUE

Contraste intérieur. — Prospérité. — Culte de l'opinion publique. — Avalanche de visites, pluie de lettres. — Dignité de maintien. — Pétrarque désiré dans les Cours. — Intimité avec les princes. — Charges refusées. — Désirs non satisfaits. Rêva-t-il d'être Evêque ? — Le renard trouve le raisin trop vert. — Désir certain d'une dignité ecclésiastique. — Ses lettres *sine titulo* lui sont nuisibles. — Il intercède pour ses amis. — Grandeur morale extérieure. — Son empire intellectuel. — Son influence sur l'esprit public.

Le poète adorateur des classiques, s'efforça de refaire sa propre conscience sur les classiques et crut y avoir réussi en partie. Ce n'était qu'une apparence. L'écrivain fut classique, mais l'homme ne put en aucune manière atteindre l'idéal humain de l'antiquité. C'est ainsi, que favorisé par la fortune plus qu'aucun des grands écrivains d'autrefois, il n'eut son pareil, ni parmi eux, ni parmi ses contemporains pour se plaindre de son destin avec semblable persistance. L'étrange et perpétuel con-

traste qu'il y avait en lui entre l'intérieur et l'extérieur a été démontré par tous les chapitres qui précèdent, néanmoins pour en achever le tableau, il sera utile de résumer ici quelques circonstances capables de mieux prouver que rien ne manqua jamais à sa félicité extérieure.

L'enthousiasme avec lequel il parla des Colonna et de son intimité avec eux nous est une preuve que dans la première période de sa vie à Avignon entre 1326 et 1327, tout lui réussit assez heureusement auprès de cette famille. Il y contracta des amitiés solides, il y fut traité, à ce qu'il semble, avec grande considération, et il dut certainement à son entremise quelque canonicat. Les services auxquels il était tenu ne devaient pas être bien assujettissants puisqu'ils lui permirent de mener l'existence de plaisirs qu'il nous a dépeinte, peut-être par antithèse, d'une façon un peu chargée, et qu'ils lui laissaient assez de loisirs pour qu'il entreprît de longs voyages pour son agrément. Par ses manières, par ses écrits, il sut se rendre maître de l'opinion publique et quand il se retira à Vaucluse sa réputation était déjà faite et établie. Qui sait s'il n'était pas dans ses vues, dès ce moment, d'attirer l'attention sur sa per-

sonne en affectant l'originalité d'une vie solitaire et champêtre. L'homme dont le nom était sur toutes les lèvres, le grand savant, l'infatigable chercheur de manuscrits antiques, le poète élégant qui mettait en vers ses rêves d'amour avec tant de grâce et de sentiment, avait fui la ville bruyante, la foule affairée ou désœuvrée, il s'était retiré dans une petite vallée solitaire sur les bords d'une rivière au murmure harmonieux, au pied de rochers géants et escarpés ! N'était-ce point encore une façon de faire parler de soi, d'exciter la curiosité, d'attirer à lui l'opinion publique déjà si favorablement disposée à l'encenser!

Nous savons en effet, que de près et de loin, des personnages importants accouraient à son ermitage, se faisaient précéder de riches présents[1], s'entretenaient avec lui, prenaient intérêt aux lieux qu'il habitait ou qu'il fréquentait, à ses occupations et à ses études. Tout en ayant l'air d'en être importuné, il ne savait pas dissimuler la satisfaction qu'il en éprouvait, aussi peu à peu sa retraite devint un but de pèlerinage pour les savants et les curieux. Non seu-

1. *Senili*, XVI, 7.

lement des visiteurs considérables se rendaient dans ce lieu qu'il avait désormais rendu célèbre, mais un déluge de lettres, d'ouvrages, de poèmes, se déversait sur lui menaçant de le submerger[1]. De France, d'Angleterre, de Grèce et d'Allemagne, on lui envoyait des œuvres en lui demandant de les apprécier comme « arbitre élu des intelligences. » On était si convaincu de l'autorité de ce lettré saint homme, de ce poète ermite, que beaucoup de visiteurs pensaient ne pouvoir trouver le salut qu'auprès de lui, comme certain abbé de Corvara de Bologne, auquel le poète dut démontrer que son choix n'était peut-être pas excellent[2] ! Et vraiment, rien n'aurait manqué à Vaucluse s'il était devenu un refuge de pécheurs !

Lorsque le poète s'établit en Italie dans la plénitude de son âge et de sa réputation, cette sorte de cour que lui faisaient à l'envi les personnages les plus illustres ne fût que s'étendre. Il se montrait étonné que l'on fût si au courant de ses moindres actions et laissait croire qu'on lui dérobait ses lettres et qu'elles lui revenaient

1. *Fam.*, XIII, 7.
2. *Fam.*, XIII, 11.

déchirées pour avoir été en trop de mains [1]. Mais c'était encore une façon de se grandir dans l'opinion, et ce fut certainement une des causes pour lesquelles ses lettres sont si dépourvues de détails intimes. Pétrarque ne voulait faire connaître de lui que ce qui lui plaisait et rien de plus ; s'il s'était laissé entraîner à conter les petits faits de sa vie décousue, le héros se serait révélé sous un aspect moins noble et n'aurait paru qu'un homme ordinaire, ce qui ne pouvait lui convenir ni lui être agréable [2].

Cette science d'un maintien toujours correct et digne explique les instances que faisaient auprès du poète les princes qui désiraient sa présence à leur cour pour en rehausser l'éclat. Le Pape et l'Empereur, le roi de France et le roi de Naples, les princes Visconti, Carrare, Corregio, Gonzague, les prélats et les particuliers, pendant trente ans, l'accablèrent d'invitations et d'instances pour qu'il les honorât de ses visites. L'obséquiosité vaniteuse d'Arrigo Capra qui amena sa ruine, par désir de posséder le poète un seul jour chez lui, est un sujet d'étonnement plus grand peut-être

1. *Fam.*, XIX, 3.
2. *Senili*, V, 4.

que l'orgueil impérial de Charles IV et la hauteur princière de Pandolfo Malatesta se pliant à lui renouveler sans cesse leurs inutiles instances [1]. Tous ces princes se prévalaient de leur intimité avec Pétrarque, et lui, se plaisait dans leur intimité, dont il se vantait [2], non seulement par vanité, mais parce qu'elle était un excellent moyen d'accroître et de consolider sa réputation.

Ce moyen lui réussit fort bien. Le poète suscita autour de lui, avec une ardente curiosité, une admiration sans limites ; le voir, lui parler, recevoir une lettre de lui, correspondre avec lui, c'était l'ambition des savants et des hommes les plus célèbres de son temps. Jean l'Arétin, entre tant d'autres, le suppliait pour obtenir une lettre qu'il garderait « comme un trésor rare, comme une relique précieuse, souvenir éternel pour lui et pour ses descendants [3]. » Le poète se vante auprès de son ami Guido de cette faveur universelle qui le porta aux nues [4]. Le secrétaire du cardinal d'Ostie écrivait en 1355 : « Le cardinal trouva ici un homme qui n'est pas seu-

1. *Senili*, 1.2, 11.7, XI.15, XIII.7, etc.
2. *Fam.*, VII, 1.
3. *Senili*, XIII, 3.
4. *Fam.*, XIX, 16.

lement l'élite de Florence où il est né, mais qui est aussi le rare, l'unique poète, je veux dire Francesco Petrarca [1]. » C'est dans un sentiment semblable que le Grand Conseil de la république vénitienne, acceptant l'offre de ses livres, consacrait dans une délibération de 1362 la supériorité de l'heureux poète par ces mots : « Considérant ce qu'est pour la gloire de Dieu et de saint Marc l'Evangéliste et pour l'honneur et la renommée de notre ville, l'offre de Messire Francesco Petrarca dont la réputation est si grande aujourd'hui dans le monde entier, que de mémoire d'homme, il ne fût, et il n'est parmi les chrétiens aucun philosophe ou aucun poète qui puisse lui être comparé [2]. » Ombre de Dante, la justice tarda des siècles encore !

Parmi tant de démonstrations, on peut supposer que les faveurs des hauts dignitaires ecclésiastiques et laïques ne manquèrent pas à un homme qui jouissait d'un tel crédit. Mais son obstination à refuser des charges qui auraient pu aliéner sa liberté fut sans doute cause qu'il ne se considérât jamais pour satis-

1. Hortis, *op. cit.*, p. 156.
2. Traduit sur le texte donné par Fracassetti. *Let. fam.* trad. V volume, page 377.

fait. On pensait à la cour papale, que pour un homme de lettres, la situation la plus convenable était celle de secrétaire apostolique, et elle lui fut offerte au moins cinq fois, à ses requêtes directes ou indirectes, mais elle était, en réalité, celle qui lui convenait le moins, car sa haute intelligence jointe à sa grande culture, ne pouvait facilement se plier à la manière officielle du style de chancellerie en usage dans les Cours, et elle lui eût pris une trop grande partie de son temps et de sa liberté. Il est possible aussi, quand on connaît son ambition et le sentiment qu'il avait de sa dignité, qu'il estimât avoir droit à une situation plus élevée. En fait, on peut dire qu'il désira plus de faveurs qu'il n'en obtint. Il affirma à F. Bruni, secrétaire apostolique, que le Pape Clément V lui avait plusieurs fois exprimé son intention de lui donner un évêché, et que certainement il eût réalisé sa promesse s'il avait vécu [1]. Cette dignité était-elle l'objet de son ambition, objet que jamais il ne voulut avouer nettement, tout en se plaignant toujours de n'avoir pas été récompensé comme il le méritait ? L'étude

1. *Varie*, 15.

que nous avons faite de son caractère nous porte à croire qu'il n'aurait pas refusé un office qui aurait été une *dignité*, et tout ce qu'il dit pour exprimer vaguement ses désirs et ses besoins peut confirmer cette opinion. Il est vrai qu'il dit encore à F. Bruni « ne pas vouloir entendre parler de dignités ecclésiastiques », mais c'était en 1372, alors que presque septuagénaire il avait besoin de repos et non des ennuis inhérents au gouvernement d'un diocèse ; d'ailleurs il n'est pas présumable qu'on voulût accorder à un vieillard affaibli l'évêché qu'on avait toujours refusé à l'homme jeune et valide. Ce refus avant l'offre pourrait se comparer sans irrévérence au refus du renard qui trouvait le raisin trop vert. A ceux qui objectent qu'on aurait pu donner au poète un évêché *en titre* avec prébende mais sans charge d'âmes, on peut répondre qu'on l'aurait pu en effet, mais qu'on ne le fit pas. S'il lui eût été proposé sérieusement il ne l'eût sans doute pas refusé un instant, car il est inadmissible qu'un homme si désireux de paraître, recherchât les prébendes et ne voulût pas de la *dignité*. Il n'est pas douteux qu'il ambitionnât pour le moins un évêché ainsi qu'on peut le deviner

d'après sa lettre à l'évêque d'Olmutz : « Si je n'ai pu réussir à m'élever à quelque chose de grand comme tu voulais.... » L'évêque avait sollicité l'Empereur « qui n'accueillit pas sa demande [1] ». Comme son ami ne pouvait demander pour lui à l'Empereur une charge politique, à laquelle pouvait-on penser sinon à un évêché, à une abbaye, à une dignité ecclésiastique en somme bien rétribuée, et dont la donation fût au pouvoir de l'Empereur ?

Il est surprenant qu'avec sa grande célébrité, et des protecteurs influents à la Cour d'Avignon où les cardinaux Cabassole, Talleyrand et de Boulogne s'employaient pour lui, qu'il n'ait rien obtenu après le canonicat de Modène qu'il céda à Luca Cristiani en 1384. Kœrting croit que ses lettres *sine titulo* lui firent tort dans l'opinion [2]. Dans tous les cas elles lui en firent auprès de la Curie, et je crois qu'elles furent la raison pour laquelle depuis ce moment ses sollicitations et celles de ses protecteurs demeurèrent vaines. La faveur personnelle du Pape Urbain V ne le servit pas parce que déjà un courant contraire dont le poète nous parla

1. *Fam.*, XXIII, 16.
2. *Op. cit.*, page 27.

plus d'une fois, empêchait ses bonnes dispositions d'être suivies d'effet.

S'il n'obtint rien pour lui-même il put du moins s'employer pour ses amis et c'est grâce à ses recommandations que F. Bruni et Nelli purent obtenir plus facilement la charge de secrétaire apostolique ; il intercéda pour d'autres et écrivit même directement à Charles IV en faveur d'un soldat.

Mais ces petits détails de la vie pratique perdent de leur importance en comparaison de la grandeur morale et historique de l'homme. Les honneurs que lui rendirent les puissants et les humbles ; l'admiration affectueuse de Boccace et l'apologie qu'il fit du poète ; l'admiration de Salutati qui rechercha pieusement ses œuvres et aida à les réunir et à les répandre ; celle des jongleurs qui lui demandaient des vers à chanter en public [1] ; de Chaucer, qui tenta en Angleterre une pâle imitation du poète et y répandit son culte, ne sont que les petits rayons de l'auréole de gloire qui entoura sa personne et son nom.

La divulgation active et enthousiaste de toute

1. *Senili*, X. 3.

la science classique, l'ardeur qu'il inspira pour les antiques modèles, la popularité de ses poésies, et cette sorte d'empire intellectuel qu'il exerça en son temps, eurent le pouvoir de modifier la direction de la haute culture, les goûts et les tendances de l'esprit public.

Aussitôt que le Pape connut sa mort, il voulut pour la bibliothèque d'Avignon la collection complète de ses œuvres [1]. Mais ces œuvres, et plus encore que ces œuvres, l'esprit tout entier du poète avaient pénétré dans la conscience italienne, de manière qu'après sa mort on pouvait dire qu'il renaissait dans l'histoire intellectuelle et morale de la péninsule. C'est de ce moment que commença à se dessiner l'âge de la Renaissance, et de ce moment que commença sa vraie, sa grande, sa durable popularité. Ses mélancoliques vers d'amour, qu'il croyait devoir contribuer à sa gloire pour une si faible part, devinrent le code de la galanterie, de l'élégance et du beau langage, le modèle de l'art poétique. Jusqu'à nos jours ils ont été imprimés plus de six cents fois et n'ont cessé d'être un sujet d'imitation, de discussion et de

1. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme*, page 78.

critique. Ce fut une religion, un fanatisme et l'excès dégénéra en défaut très grave et très funeste. Pendant des siècles ce culte de la forme annihila la pensée embarrassée dans le réseau serré d'un art académique. Mais les grands esprits, en pénétrant cette enveloppe surent faire jaillir l'étincelle immortelle de l'art et de l'amour de la patrie, et les vers que Machiavel sentit et répandit :

Virtù contro furore
Prenderà l'armi e fia'lcombatter corto,
Che l'antico valore
Negl'italici cor non è encor morto, [1]

arrivèrent enfin jusqu'au cœur des générations, et donnèrent aux consciences actives et fortes la vision de cette Italie que, le premier peut-être, Pétrarque avait rêvée.

1. Le courage s'armera contre la violence
Et la lutte sera brève, car l'antique valeur
N'est point éteinte encore dans le cœur des Italiens.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de M. Pierre de Nolhac 5

Chapitre I. — *La jeunesse* (*1304-1326*).

Passage de l'Arno. — La famille de Petrarco à Pise. — Le petit Francesco et Dante. — Il manque pour la seconde fois de se noyer. — Pétrarque à Carpentras. — Premier voyage à Vaucluse. — Goût persistant des belles lettres. — Pétrarque étudiant à Montpellier. — Aversion pour l'étude du droit. — Mort des parents de Pétrarque . . 13

Chapitre II. — *Avignon* (*1326-1337*).

Pétrarque galant. — Revers de la médaille. — Voyage en Gascogne. — Voyage en France, en Belgique et en Allemagne. — L'encre de Liège et les belles dames de Cologne. — Premier canonicat. — Pétrarque avocat. — Pétrarque alpiniste. — Un accès de mysticisme. — Voyage à Rome. — Naissance d'un fils. — Retraite à Vaucluse. 26

Chapitre III. — *Vaucluse* (*1337-1353*).

Vaucluse. — Vie libre et laborieuse. — Projet du poème *Africa*. — Démarches pour le couronnement. — Double invitation. — Préférence pour Rome. — Examens solennels. — Le couronnement. — Pétrarque à Parme.

— Selvapiana. — L'aveugle de Pontremoli. — Retour à Vaucluse. — Pétrarque et Colà di Rienzi. — L'ambassade de Naples. — Crainte de la mer. — Retour à Parme. — Fugue aventureuse. — Encore à Vaucluse. — A Parme une seconde fois. — Voyages répétés. — L'archidiaconat de Parme. — Le souper de Suzzara. — A Rome pour le jubilé. — Le coup de pied de Bolsena. — Visite à Arezzo. — Invitation des Florentins. — Retour à Vaucluse. — Répugnances pour Avignon. — Accusation de sorcellerie. — *Salve cara deo tellus*. 50

CHAPITRE IV. — *Milan (1353-1361)*.

Pétrarque s'arrête à Milan. — Il tombe dans un ravin. — San Colombano. — Ambassade à Venise. — L'orateur et l'astrologue. — Pétrarque parrain. — Pétrarque et l'Empereur. — Pétrarque et Jacques Bussolari. — A Linterno. — L'orfèvre Arrigo Capra. — Voyage à Padoue. — Visite de Boccace. — Le choix des lettres. — A San-Simpliciano. — Ambassade à Paris. — Départ pour Padoue 98

CHAPITRE V. — *Les dernières années (1361-1374)*.

Mort du fils de Pétrarque. — Départ pour la Provence. — Retour à Padoue. — Pétrarque s'établit à Venise. — Il fait don de ses livres. — Nouvelle visite de Boccace. — Pétrarque remplit des fonctions honorifiques. — Il est atteint de la gale. — Activité littéraire et philosophique. — Querelle avec les Averroïstes. — Retour à Padoue. — A Pavie. — A Arquà. — Il fait son testament. — Il est frappé d'apoplexie à Ferrare. — Sa nouvelle ambassade à Venise. — Sa mort. — Le squelette de Pétrarque dans l'histoire et selon l'anthropologie. 125

CHAPITRE VI. — *Amour et poésie*.

Réalité historique de Laure. — Les confessions de Pétrarque dans ses *Lettres* et dans le *Secret*. — La scène du

jardin. — Le baiser de Charles de Luxembourg. — Caractère essentiellement artistique du *Canzoniere*. — Amour poétique de Pétrarque. — Imagination et amour. — Amours *extravagants*. — Le *Canzoniere* n'est pas exclusivement pour Laure 147

CHAPITRE VII. — *Pétrarque dans l'intimité.*

Source des renseignements qu'on a sur la vie privée de Pétrarque. — Soins de l'habillement. — Idée bizarre de vouloir paraître plus jeune que son âge. — Mystiques angoisses nocturnes. — Vie simple et frugale. — Jeûnes. — Sa santé. — Activité intellectuelle. — Fragilité des sens. — Contrastes de son esprit. — Lutte contre la sensualité. — Notes intimes du manuscrit parisien. — Pétrarque, père fantasque mais bon. — L'épitaphe de Francesca. — Les serviteurs. — Les copistes. — L'amitié chez Pétrarque. — Pétrarque et les Colonna. — L'amour des plantes. — Situation économique. — Vie large. — Pétrarque soupçonné d'avarice. — Sa générosité. — Pétrarque artiste. 177

CHAPITRE VIII. — *Pétrarque humaniste*

Culte pour Pétrarque. — Les études classiques au moyen âge. — Pétrarque, *père de l'humanisme*. — Son esprit privilégié. — Sa passion des livres. — Son enthousiasme pour la science et pour l'art des anciens, pour Cicéron et pour Virgile. — Études de haute culture. — Pétrarque épistolaire. — Pétrarque latiniste numismate et géographe. — Sentiment de la nature. — Amour de la gloire. — Sa dictature intellectuelle. 219

CHAPITRE IX. — *L'italianité de Pétrarque.*

L'idée de nationalité perdue au moyen âge. — Le sentiment patriotique chez Dante et chez Pétrarque. — Circonstances particulières à Pétrarque. — Son attachement à l'Italie. — Sa politique de paix. — Il n'a aucune des idées politiques de son siècle. — Encore l'*Italianité* chez

Dante et chez Pétrarque. — La prédestination de Rome. — L'idée politique de Pétrarque. — Pétrarque et Colà di Rienzi. — Espérances déçues. — Pétrarque, les Papes et l'Empereur. — Rome capitale 245

CHAPITRE X. — *Le monde intellectuel et moral de Pétrarque.*

L'individualisme dans Pétrarque. — Son intelligence universelle et son génie. — Son sentiment de la nature. — Son besoin d'écrire. — Son peu de considération pour les maîtres. — Son indépendance d'esprit. — Son aversion pour la scolastique. — Entre Aristote et Platon. — Contre les Averroïstes. — Contre les Astrologues. — Sa pensée en ce qu'elle a de moderne. — L'ombre du doute. — Trouble moral. 267

CHAPITRE XI. — *Anomalies dans Pétrarque.*

Pétrarque et la physiologie. — Son *acedia*. — Manque d'équilibre moral. — Ses hésitations. — Sa vie errante. — Ses contradictions. — État maladif de son âme. — Ses bizarreries. — Les dates. — Son amour de la solitude. — Vanité. — Orgueil exempt d'envie. — Pétrarque et Dante. 287

CHAPITRE XII. — *La fortune et la renommée de Pétrarque.*

Contraste intérieur. — Prospérité. — Culte de l'opinion. — Avalanche de visites, pluie de lettres. — Dignité de maintien. — Pétrarque désiré dans les Cours. — Intimité avec les Princes. — Charges refusées. — Désirs non satisfaits. — Rêva-t-il d'être Évêque ? — Le renard trouve le raisin trop vert. — Désir certain d'une dignité ecclésiastique. — Ses lettres *Sine titulo* lui sont nuisibles. — Il intercède pour ses amis. — Grandeur morale extérieure. — Son empire intellectuel. — Son influence sur l'esprit public. 308

Mayenne, imprimerie CH. COLIN.

BINDING SE... 1981

25

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

LI
P493
.Yfi

Finzi, Giuseppe
Pétrarque, sa vie et son oeuvre

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 27 04 05 004 0